

La Confession de la lionne

Mia Couto

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Mia Couto
**La confession
de la lionne**

Métailié





Mia Couto
**La confession
de la lionne**

Métailié 

La confession de la lionne

Lorsque le chasseur Arcanjo Baleiro arrive à Kulumani pour tuer les lions mangeurs d'hommes qui ravagent la région, il se trouve pris dans des relations complexes et énigmatiques, où se mêlent faits, légendes et mythes. Une jeune femme du village, Mariamar, a sa théorie sur l'origine et la nature des attaques des bêtes. Sa sœur, Silência, en a été la dernière victime. L'aventure est racontée par ces deux voix, le chasseur et la jeune fille, au fil des pages on découvre leurs histoires respectives.

La rencontre avec les bêtes sauvages amène tous les personnages à se confronter avec eux-mêmes, avec leurs fantasmes et leurs fautes. La crise met à nu les contradictions de la communauté, les rapports de pouvoir, tout autant que la force, parfois libératrice, parfois oppressive, de leurs traditions et de leurs croyances.

L'auteur a vécu cette situation de très près lors d'un de ses chantiers. Ses fréquentes visites sur le théâtre du drame lui ont suggéré l'histoire inspirée de faits et de personnages réels qu'il rapporte ici.

Clair, rapide, déconcertant, Mia Couto montre à travers ses personnages forts et complexes la domination impitoyable sur les femmes, la misère des hommes, la dureté de la pénurie et des paysages.

Un grand roman dans la lignée de *L'Accordeur de silences*.

Mia COUTO est né au Mozambique en 1955. Après avoir étudié la médecine et la biologie à Maputo, il devient journaliste en 1974. Actuellement il vit à Maputo où il est biologiste, spécialiste des zones côtières, il enseigne l'écologie à l'université. Il a reçu le prix Camões en 2013.



© Philippe Matsas

Mia COUTO

LA CONFESSION DE LA LIONNE

*Traduit du portugais (Mozambique)
par Elisabeth Monteiro Rodrigues*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com

COUVERTURE

Design VPC

Photo © Freudenthal Verhagen/ Getty Images

Titre original : *A confissão da leoa*

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Mia Couto, 2012

By arrangement with Literarische Agentur Mertin Inh. Nicole Witt
e.K., Frankfurt am Main, Germany

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2015

ISBN : 979-10-226-0296-9

ISSN : 0757-9276

EXPLICATION LIMINAIRE

En 2008, l'entreprise dans laquelle je travaille dépêcha quinze jeunes pour servir d'agents environnementaux lors de l'ouverture des lignes de prospection sismique à Cabo Delgado, au nord du Mozambique. Les attaques de lions contre les personnes débutèrent au même moment dans la même région. En quelques semaines, le nombre d'attaques fatales atteignit plus d'une dizaine et passa à vingt en quatre mois environ.

Nos jeunes collègues travaillaient dans la brousse, ils dormaient dans des tentes et circulaient à pied entre les villages. Ils constituaient une proie facile pour les félins. Il était urgent d'envoyer des chasseurs pour les protéger. Cette urgence s'ajoutait bien sûr au besoin de protection des paysans de la région. Nous suggérâmes à la compagnie pétrolière de prendre en main le règlement définitif de cette menace : la liquidation des lions mangeurs d'hommes. Deux chasseurs expérimentés furent engagés, ils se rendirent de Maputo à Palma, agglomération où se concentraient les attaques de lions. En ville, on recruta d'autres chasseurs locaux pour prendre part à l'opération. Entre-temps, le nombre de victimes mortelles était passé à vingt-six.

Les chasseurs subirent deux mois de frustration et de terreur, accourant à des appels au secours quotidiens, jusqu'à ce qu'ils réussissent à tuer les lions assassins. Mais ce ne furent pas les seules difficultés qu'ils eurent à affronter. Il leur était en permanence suggéré que les véritables coupables étaient les habitants du monde invisible, là où le fusil et la balle perdent toute efficacité. Peu à peu, les chasseurs comprirent que les mystères qu'ils affrontaient n'étaient que les symptômes de conflits sociaux qui dépassaient largement leur capacité de réponse.

J'ai vécu cette situation de très près. Mes fréquentes visites sur le théâtre du drame m'ont suggéré l'histoire que je rapporte ici, inspirée de faits et de personnages réels.

Jusqu'à ce que les lions inventent leurs propres histoires, les chasseurs seront toujours les héros des récits de chasse.

Proverbe africain

Version de Mariamar
(1)

LA NOUVELLE

*Béni soit le lion que l'homme mangera et le lion deviendra
humain ; et maudit soit l'homme que le lion mangera et le
lion deviendra humain.*

Évangile selon Thomas

Dieu a déjà été femme. Avant de s'exiler loin de sa création et quand il ne s'appelait pas encore Nungu, l'actuel Seigneur de l'Univers ressemblait à toutes les mères de ce monde. En ce temps-là, nous parlions la même langue des mers, de la terre et des cieux. Mon grand-père dit que ce royaume est mort depuis longtemps. Mais il subsiste, quelque part en nous, le souvenir de cette époque lointaine. Survivent les illusions et les certitudes qui, dans notre village de Kulumani, sont transmises de génération en génération. On sait tous, par exemple, que le ciel n'est pas encore achevé. Ce sont les femmes qui, depuis des millénaires, tissent pas à pas ce voile infini. Quand leurs ventres s'arrondissent, une part de ciel se surajoute. À l'inverse, quand elles perdent un enfant, ce morceau de firmament dépérit à nouveau.

Sans doute pour cette raison ma mère, Hanifa Assulua, n'a-t-elle pas cessé de contempler les nuages pendant l'enterrement de sa fille aînée. Ma sœur, Silência, a été la dernière victime des lions qui, depuis quelques semaines, tourmentent notre communauté.

Parce qu'elle est morte défigurée, on a placé ce qui restait de son corps sur le côté gauche, la tête tournée vers le levant et les pieds vers le sud. Pendant la cérémonie, maman avait l'air de danser : d'innombrables fois, elle s'est inclinée sur une cruche faite de ses propres mains. Elle a aspergé d'eau la terre alentour qu'elle a ensuite tassée de ses pieds, avec le même balancement que celui qui sème.

Au retour de l'enterrement, il y avait trop de ciel dans les yeux de ma pauvre mère. Le chemin jusqu'à la maison n'était que de quelques pas : le cimetière familial se trouvait aux environs du village. Hanifa a fait un bref passage par le fleuve Lideia pour les bains purificateurs tandis que, légèrement en retrait, j'effaçais les traces qui menaient à la tombe.

– Secouez les pieds, les poussières aiment voyager.

Sur le sol sacré de notre cimetière figurait une croix en plus pour montrer que nous étions distincts, parmi les musulmans et les païens. Aujourd'hui je sais : on place une stèle sur les morts, non par respect mais par peur. Nous avons peur qu'ils reviennent. Avec le temps, cette peur devient plus grande que la saudade.

Tous les parents respectèrent le commandement : le sentier du retour fut bien différent de celui utilisé à l'aller. Cependant l'image poisseuse ne me sortait pas de la tête : le corps de Silência hissé sur les épaules, enveloppé de tissus blancs qui ondoyaient comme des ailes brisées.

Sur le seuil de notre porte, maman a regardé la maison comme si elle

l'accusait : tellement vivante, tellement ancienne, tellement éternelle. Notre maison différait des autres paillotes. Elle était en ciment, avec des toits en zinc, équipée de chambres, d'un salon et d'une cuisine intérieure. Des tapis jonchaient le sol et des rideaux poussiéreux pendaient aux fenêtres. Nous aussi, nous étions différents des autres habitants de Kulumani. Ma mère surtout, Hanifa Assulua, était différente, assimilée et fille d'assimilée. Au retour de l'enterrement, je remarquai comme elle était belle : même avec les cheveux rasés, en obédience au deuil, son visage surmontait la tristesse. L'espace d'un instant, elle me fixa comme si elle mesurait combien je lui étais précieuse. Je crus qu'il y avait une tendresse maternelle dans ce regard. Il n'en était rien. Un autre sentiment dessina ses mots.

– Tu n'auras jamais à passer par des tristesses de mère.

– S'il vous plaît, maman, je viens juste de perdre ma sœur, dis-je.

– Tu ne perdras jamais une fille. C'est Dieu qui l'a voulu ainsi.

Et elle tourna les talons. Une fois pieds nus, elle franchit la porte et se plongeait dans son lit. On peut enterrer une fille, oui. Elle l'avait déjà fait auparavant. Mais on ne revient jamais de cet adieu. Nul ne requiert davantage l'attention d'une mère qu'un enfant mort.

Mon père pria alors les pleureuses de se retirer de notre cour. Il pénétra dans la pénombre de la maison et se pencha sur sa femme pour lui demander :

– Pourquoi est-ce que tu t'es rasé les cheveux ? On n'est pas chrétiens ?

Hanifa haussa les épaules. Là précisément, elle n'était rien du tout. La lamentation des pleureuses avait pris fin et elle ne savait pas faire avec un aussi vaste silence.

– Et qu'est-ce qu'on fait maintenant, *ntwangu* ?

Comme toutes les femmes de Kulumani, elle appelait son mari *ntwangu*. Son mari s'appelait Genito Serafim Mpepe. Mais, par respect, sa femme ne s'adressait jamais à lui par son nom. Nous étions assimilés certes, mais nous appartenions trop à Kulumani. Tout notre présent était constitué de passé. À ce moment-là, se blottissant contre elle, son mari lui parla avec une douceur dont elle n'avait pas l'habitude, chaque mot un nuage réparant les cieux.

– Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Bon, maintenant... maintenant, on vit.

– Je ne sais plus vivre, *ntwangu*.

– Personne ne sait. Mais c'est ça que notre fille nous demande : qu'on vive.

– Ne me parle pas de ce que notre fille a demandé. Tu ne m'as jamais écoutée.

– Pas maintenant ! Pas maintenant, ma femme.

– Tu n'as pas compris ma question : qu'est-ce qu'on fait avec la partie de notre fille qu'on n'a pas enterrée ?

– Je ne veux pas parler de ça. Dormons.

Elle se redressa, en appui sur un coude. Ses yeux étaient déchirés comme ceux d'un noyé.

– Mais notre Silência...

– Chut, tais-toi ! Tu as oublié qu'on ne peut plus jamais prononcer le nom de notre fille ?

– Il faut que je sache : quelles parties du corps a-t-on enterrées ?

– Je t’ai déjà dit de te taire, ma femme.

Un bruissement de feuille dans sa voix : mon père luttait avec des démons intérieurs. Le sac ensanglanté contenant les restes de sa fille dégoulinait encore dans sa mémoire. Et, à nouveau, le souvenir inensevelissable l’assaillit : le tumulte des voix et des cris d’émoi qui l’avaient réveillé à l’aube précédente. Genito Mpepe avait traversé la cour, devinant la tragédie. Quelques instants auparavant, il avait entendu les lions rôder autour de la maison. Brusquement, des rugissements, des cris et des lamentations s’étaient fondus dans le vide, le monde s’écroulant en lambeaux : plus rien ne restait en son sein. Il faut n’avoir jamais vécu pour oublier autant.

– Le cœur ? s’enquit à nouveau Hanifa.

– Tu recommences ? Je ne t’ai pas dit de te taire ?

– On a enterré le cœur ? Tu sais bien ce qu’on fait avec le cœur...

Mon père respira profondément, il contempla les vieux vêtements accrochés à l’intérieur du toit. Il ne se sentit pas différent de ces habits, tombant informes et sans âme dans le vide. Il reprit d’une voix douce à présent :

– Pense ainsi : il n’y a pas de tombe pour un enfant.

– Je ne veux pas écouter, je vais sortir.

– Sortir ?

– Je pars chercher ce qui reste de notre fille par là dans la brousse.

– Tu n’iras pas. Tu ne sortiras pas de cette maison.

– Personne ne m’en empêchera.

Elle allait sortir de chez elle, oui, emprunter les chemins où les humains ne s’aventurent plus, ses pieds saigneraient, ses yeux brûleraient à la rencontre du Soleil, mais elle irait chercher ce qui restait de Silência, son enfant éternelle. Lui barrant le passage, son mari menaça :

– Je vais t’attacher avec une corde, comme on fait aux bêtes.

– Oui, attache-moi. Ça fait longtemps que je suis une bête. Ça fait longtemps que tu dors avec une bête dans ton lit...

Le sujet était clos : en silence, Hanifa passa ses bras autour de ses jambes comme si elle voulait s’abandonner au sommeil.

– Tu vas dormir par terre ? questionna Genito.

Elle allongea son corps sur le sol, la tête posée sur la pierre. Son intention était d’écouter les entrailles du monde. Les femmes de Kulumani connaissent des secrets. Elles savent, par exemple, qu’à l’intérieur du ventre maternel, les bébés changent de position à un certain moment. Partout dans le monde, ils tournent sur eux-mêmes, obéissant à une voix unique et tellurique. Il se produit la même chose avec les morts : au cours d’une même nuit – et cela ne peut se produire que cette nuit-là – ils reçoivent l’ordre de se retourner dans le ventre de la terre. Des lumières, un tourbillon de poussières argentées se dégagent alors à la surface des tombes. Celui qui dort l’oreille contre le sol entend cette circonvolution des trépassés. Pour cette raison que Genito ignorait, Hanifa refusa lit et oreiller. Allongée sur le sol, elle resta à écouter la terre. Sa fille ne tarderait pas à se faire

sentir. Peut-être même les jumelles, Uminha et Igualita, les anciennes défuntées, lui remettraient des messages de l'autre côté du monde, qui sait ?

Son mari ne se coucha pas : il savait qu'une longue nuit l'attendait. Le souvenir du corps dilacéré de sa fille chasserait son sommeil. Le rugissement du lion résonnerait en lui, déchirant le temps. Il resta un moment sur la terrasse à scruter le noir. Cette quiétude lui apporterait peut-être du repos. Mais le silence est un œuf à l'envers : la coquille appartient aux autres, mais c'est nous qui nous brisons.

Un doute le tourmentait : comment cette tragédie était-elle arrivée ? Sa fille avait-elle quitté la maison au milieu de la nuit ? Et si tel était le cas, avait-elle l'intention de mettre fin à sa vie ? Ou au contraire, le lion avait-il envahi l'espace domestique, plus à la manière d'un voleur que d'une bête sauvage ?

Soudain, le monde entier vola en éclats : des pas furtifs biffèrent la tranquillité de la brousse. Le cœur de Genito bondit dans sa poitrine. Il se produisait ce qui arrive toujours : les lions venaient manger les restes du jour précédent.

Brusquement, comme s'il était possédé, l'homme se mit à hurler en courant en rond :

– Je sais que vous êtes là, fils du démon ! Montrez-vous, je veux vous voir sortir de la brousse, vous êtes *vantumi va vanu* !

Depuis la fenêtre, je le vis dans ce délire agité, vociférant contre les hommes-lions, les *vantumi va vanu*. Soudain, il tomba désarmé comme si on lui avait brisé les genoux. Il releva lentement le visage et vit des ailes noires de chauve-souris l'embrasser. On n'entendait aucun bruit, pas une feuille ni une aile ne crépitaient au-dessus de sa tête. Genito Mpepe était pisteur, il connaissait les signes imperceptibles de la savane. Très souvent, il m'avait dit : seuls les humains connaissent le silence. Pour les autres bêtes, le monde ne se tait jamais et les herbes qui poussent comme les pétales qui éclosent font un énorme bruit. Dans la brousse, les bêtes vivent à l'oreille. Être une bête : c'était ce que mon père désirait à cette heure. Et, loin des humains, retourner dans sa tanière, s'endormir sans peine ni culpabilité.

– Je sais que vous êtes là !

Cette fois, ses paroles ne charriaient plus de colère. L'enrouement seul altérait sa voix. Répétant les insultes, il retourna chez lui pour se réfugier dans la chambre. Sa femme était toujours recroquevillée par terre, telle qu'il l'avait laissée. Quand il rajusta sa couverture, Hanifa Assulua, endormie, serra fougueusement le corps de son mari et cria :

– Faisons l'amour !

– Maintenant ?

– Oui, maintenant !

– Tu déliras complètement, Hanifa. Tu ne sais pas ce que tu dis.

– Tu me refuses, mon mari ? Tu ne veux pas le faire tout de suite là avec moi ?

– Tu sais qu'on ne peut pas. On est en deuil, le village en serait sali.

– C’est ça que je veux : salir le village, salir le monde.
– Hanifa, écoute bien : le temps va passer, on oubliera. Les gens oublient même qu’ils sont vivants.
– Ça fait longtemps que je ne vis plus. Maintenant, j’ai cessé d’être une personne.

Mon père la regarda, sans la reconnaître. Sa femme n’avait jamais parlé ainsi. D’ailleurs, elle ne parlait presque pas. Elle avait toujours été contenue, maintenue dans l’ombre. Après la mort des jumelles, elle n’avait plus prononcé un mot. De sorte que son mari lui demandait de temps en temps :

– Tu es vivante, Hanifa Assulua ?

Pourtant, ce n’était pas la parole qui était rare. La vie était devenue pour elle une langue étrangère. Une fois encore, son épouse se prédisposait à cette absence, pensa Genito sans remarquer qu’Hanifa se déshabillait dans le noir. Une fois nue, elle l’enlaça par-derrière et Genito Mpepe succomba à cette étreinte de serpent. Il semblait vaincu, quand brusquement, secouant sa femme, il sortit précipitamment dans la cour extérieure. Et il disparut aussitôt dans le noir.

Dans le vide de la chambre, ma mère se livra à des caresses osées comme si son mari était réellement devant elle. Cette fois, elle commandait, chevauchant sa propre croupe, dansant sur le feu. Elle transpirait et gémissait :

– Ne t’arrête pas, Genito ! Ne t’arrête pas !

Ce fut alors qu’elle sentit l’odeur de la sueur. Acide et intense, comme celle des bêtes. Puis elle entendit le rugissement. Ma mère s’aperçut alors que ce n’était pas son mari qui était sur elle, mais une bête sauvage, assoiffée de son sang. Pendant l’acte amoureux, Genito Mpepe s’était transformé en un fauve qui la dévorait littéralement. Dissoute dans l’avidité de l’autre, elle demeurait paralysée à la merci de ses appétits félins.

Je suis folle, pensa-t-elle, tandis qu’elle fermait les yeux et inspirait profondément. Mais lorsqu’elle sentit la griffe déchirer son cou, Hanifa s’époumona tellement que, l’espace d’un instant, elle ne sut pas si c’était de douleur ou de plaisir. Mon père se précipita, sans soupçonner ce qui se passait. Son épouse passa la porte en sens contraire et Genito fut incapable d’éviter qu’elle ne débarque dans la cour en une course démente.

Si elle avait été maîtresse de sa volonté, notre mère se serait enfuie au loin, en une course sans fin. Mais Kulumani était un endroit fermé, cerné par la géographie et atrophié par la peur. Une fois encore, Hanifa Assulua s’arrêta à l’entrée du terrain, près de la clôture d’épineux qui nous protégeaient de la brousse. Elle porta les mains à sa tête, les fit glisser sur son visage comme si elle écartait une toile d’araignée :

– J’ai tué cet endroit ! J’ai tué Kulumani !

Voici ce que le village dirait : la femme de Genito Serafim Mpepe n’avait pas laissé le sol refroidir. Du sexe un jour de deuil, quand le village était encore chaud : il n’y avait pas de pire contamination. En faisant l’amour ce jour-là – et qui plus est en faisant l’amour avec elle-même –, Hanifa Assulua avait offensé tous nos ancêtres.

De retour dans son lit, ma pauvre mère endura la nuit, voguant entre le sommeil et la veille. À l'aube, elle sentit les pas endormis de Genito Mpepe.

– Tu t'es levé tôt, mon mari ?

Tous les matins notre mère devançait le Soleil : elle ramassait du bois, allait chercher de l'eau, allumait le feu, préparait à manger, travaillait à la *machamba*¹, ravivait l'argile, elle faisait tout ça toute seule. Maintenant, sans raison apparente, son mari partageait-il avec elle le poids de la réalité ?

– J'ai une nouvelle, annonça gravement Genito Mpepe.

– Une nouvelle ? Tu sais, *ntwangu* : à Kulumani, toute nouvelle est un hululement d'hibou.

– Des gens vont arriver. Des étrangers.

– Des gens ? De vrais gens ?

– Ils viennent de la capitale.

Ma mère se tut, revenant sur son étonnement. Son mari inventait. Des siècles que n'arrivaient plus là ni nouvelles ni étrangers...

– Depuis combien de temps tu sais ?

– Quelques jours.

– Tu sais que c'est un péché.

– Quoi ?

– C'est dangereux de connaître des nouvelles, c'est un péché de répandre des nouvelles. Tu crois que Dieu nous pardonnera ?

Sans attendre la réponse, Hanifa agita les bras comme si elle repoussait les fantômes, s'enchevêtrant dans les feuillages qui l'entouraient. Elle porta la main à son épaule et confirma que le sang coulait.

– Qu'est-ce qui s'est passé, *ntwangu* ? Qui m'a griffée ?

– Personne. Les épines, ce sont les épines de l'acacia. Je dois élaguer cet arbre.

– Ce n'est pas l'arbre. Quelqu'un m'a griffée. Regarde mon épaule : ce sont des griffures, quelqu'un m'a égratignée.

Et ils se disputèrent. Mais ils avaient tous les deux raison. Dans le village, même les plantes avaient des griffes. À Kulumani, tout ce qui est vivant est entraîné à mordre. Les oiseaux dévorent le ciel, les branches déchirent les nuages, la pluie mord la terre, les morts utilisent leurs dents pour se venger du destin. Hagards, les yeux d'Hanifa patrouillèrent dans le bois. Une peur de gazelle se refléta sur son visage.

– Il y a quelqu'un dans le noir, *ntwangu*.

– Calme-toi, ma femme.

– Il y a quelqu'un qui nous écoute. Rentrons.

Les premières lueurs du jour commençaient à poindre : on pourrait bientôt circuler dans la maison sans l'aide de la veilleuse. Sur l'armoire, la lampe à pétrole, le *xipefo*, tremblotait encore. Soudain, Hanifa ressentit la douce illusion d'avoir une lune dans sa cuisine. Puisqu'elle n'avait pas eu droit au soleil, il lui restait un toit baigné de lune. Elle prit confiance et pensa à défier son mari, en proclamant haut et fort :

– Je ne veux plus aucun de tes parents ici. Aujourd’hui, ils accourent pour les condoléances. Demain, quand je serai veuve, ils courront encore plus vite pour tout me voler.

Elle ne dit rien, pourtant. Elle se considérait déjà veuve. Il ne restait plus à Genito Mpepe qu’à se convaincre de sa propre absence.

– Mon mari : ce sont vraiment des personnes, ceux qui vont arriver ?

– Oui, ça en est.

– Tu en es sûr ?

– Des personnes authentifiées, des personnes de naissance. Il y aura parmi elles un chasseur.

Le seau qu’elle avait à la main gauche tomba, l’eau déferla dans la cour. Le balai dans la main d’Hanifa était maintenant une épée repoussant des démons.

– Un chasseur ? demanda-t-elle dans un murmure.

– C’est lui, c’est celui-là même auquel tu penses : le chasseur mulâtre.

Tout d’abord, sa femme demeura immobile. Subitement, la décision s’empara d’elle-même : elle arrangea ses savates aux pieds, se couvrit la tête avec un foulard et proclama ses adieux.

– Où vas-tu, ma femme ?

– Je ne sais pas, je vais faire ce que tu n’as jamais fait. Je vais sur la route, je vais l’embusquer, je vais tuer ce chasseur. Cet homme ne doit pas arriver à Kulumani.

– Ne sois pas folle, ma femme. On a besoin que ces maudits lions soient tués.

– Tu ne comprends pas, *ntwangu* ? Cet homme va emmener Mariamar, il va emmener ma dernière fille en ville.

– Tu préfères que Mariamar soit tuée par des lions ?

Sa femme ne répondit pas. Préférer n’était pas un verbe fait pour elle. Comment peut-on préférer quand on n’a jamais appris à vouloir ?

– Si tu ne me laisses pas sortir maintenant, je jure que je vais m’enfuir.

Son mari la prit par les poignets et la poussa contre la vieille armoire, renversant la veilleuse. Hanifa vit sa petite lune se défaire en flammes bleutées, disséminées sur le sol de la cuisine.

– Il faut que j’arrête ce mulâtre, soupira-t-elle, vaincue.

Je décidai alors d’intervenir, pour défendre ma mère. En me voyant sortir de la pénombre, les furies redoublèrent chez mon père : il leva le bras prêt à imposer son royaume.

– Vous allez me frapper, père ?

Il me fixa perplexe : chaque fois que la colère se manifeste, mes yeux s’éclaircissent, incandescents. Genito Mpepe baissa la tête, incapable de me regarder en face.

– Vous savez qui a appelé le chasseur ? demandai-je.

– Tout le monde sait : ceux du projet, ceux de l’entreprise, répondit mon père.

– Ce n’est pas vrai. Ce sont les lions qui ont appelé le chasseur. Et vous

savez qui a appelé les lions ?

– Je ne répondrai pas.

– C'est moi. C'est moi qui ai appelé les lions.

– Je vais te dire une chose, écoute bien, déclara notre père fâché. Ne me regarde pas quand je parle. Ou tu n'as plus de respect ?

Je baissai les yeux, comme font les femmes de Kulumani. Et je fus à nouveau sa fille tandis que Genito recouvrait l'autorité qui lui avait échappé pour quelques instants.

– Je veux que tu sois enfermée ici quand ce chasseur arrivera. Tu entends ?

– Oui.

– Tant que ces gens seront à Kulumani, tu ne montres pas le bout de ton nez dehors.

Le silence se réinstalla dans la chambre. Maman et moi, nous nous sommes assises par terre comme si c'était le dernier endroit au monde. J'ai touché son épaule, esquissant un geste de réconfort. Elle s'est écartée. En un instant, l'ordre de l'univers était recomposé : nous, les femmes, par terre ; notre père rentrant et sortant de la cuisine, montrant que toute la maison lui appartenait. À nouveau, nous nous gouvernions par ces lois que ni Dieu n'enseigne ni l'Homme n'explique. Soudain, Genito Mpepe s'arrêta au milieu de la cour, ouvrit les bras et proclama :

– Je sais quelle est la solution : on laisse ce mulâtre entrer, on le laisse tuer les lions. Mais après on ne le laisse pas partir.

– Vous allez le tuer ? demandai-je craintivement.

– Je suis homme à tuer des gens ? C'est toi qui vas le tuer.

– Moi ?

– Ce sont les lions que tu as appelés qui vont le tuer.

Journal du chasseur

(1)

L'ANNONCE

La seule façon de s'échapper d'un endroit : c'est de sortir de nous. La seule façon de sortir de nous : c'est d'aimer quelqu'un.

Extrait volé aux cahiers de l'écrivain

Il est deux heures du matin et je ne trouve pas le sommeil. D'ici quelques heures, ils annonceront le résultat du concours. Je saurai alors si j'ai été sélectionné pour donner la chasse aux lions de Kulumani. Je n'aurais jamais cru que ce choix me perturbe autant. J'ai tellement besoin de dormir ! Ce n'est pas le repos que je cherche. Je veux plutôt m'absenter de moi-même. Dormir pour ne pas exister.

C'est presque le matin et je lutte toujours avec les draps. Je n'ai pas d'autre maladie : l'insomnie entrecoupée des rêves courts et agités. En fin de compte, je dors comme les animaux que je traque de métier : la veille saccadée de celui qui sait que trop d'absence peut être fatale.

Pour convoquer le sommeil, je recours au même expédient dont ma mère se servait pour nous endormir. Je me souviens de son historiette préférée, une légende de sa terre natale. C'était comme ça qu'elle racontait :

Autrefois, il n'existait que la nuit. Et Dieu faisait paître les étoiles dans le ciel. Quand Il les alimentait davantage, elles grossissaient et leurs panses regorgeaient de lumière. En ce temps-là, toutes les étoiles mangeaient, elles luisaient toutes de la même joie. Les jours n'étaient pas encore nés, aussi le Temps marchait d'une seule jambe. Et tout était si lent dans l'infini firmament ! Jusqu'à ce que, dans le troupeau du berger, naisse une étoile désireuse d'être plus grande que toutes les autres. Cette étoile s'appelait Soleil et elle s'appropriait prématurément les pâturages célestes, chassant au loin les autres étoiles qui se mirent à dépérir. Pour la première fois, il y eut des étoiles qui souffrirent et, très maigres, elles furent englouties par le noir. Par-dessus le marché, le Soleil exhibait sa grandeur, fier de ses possessions et de son nom si masculin. Il s'intitula alors patron de tous les astres, s'arrogeant des présomptions de centre de l'Univers. Il ne tarda pas à proclamer que c'était lui qui avait créé Dieu. Ce qui se produisit, en vérité, c'est qu'avec le Soleil, ainsi souverain et immense, le Jour était né. La nuit n'osait s'approcher que lorsque le Soleil, déjà fatigué, allait se coucher. Avec le Jour, les hommes oublièrent les temps infinis où toutes les étoiles brillaient d'une même liesse. Et ils oublièrent la leçon de la Nuit qui avait toujours été reine sans jamais avoir à régner.

C'était celle-là la légende. Quarante ans plus tard ce bercement maternel ne

produit pas d'effet. Je saurai bientôt si je retourne dans la brousse, là où les hommes ont oublié toutes les leçons. Ce sera ma dernière chasse. Et, à nouveau, résonne en moi la première de toutes les voix : "Et tout était si lent dans l'infini firmament !"

Tôt le matin, mal dormi, je me prépare pour me rendre au siège du journal, à deux pâtés de maisons de chez moi. Avant de sortir, je retire de l'armoire mon vieux fusil. Je le pose sur mes jambes et mes mains le palpent avec la tendresse d'un violoniste. Mon nom est gravé sur la culasse : Arcanjo Baleiro – chasseur. Mon vieux père doit être fier de la manière dont la vieille tradition familiale s'est perpétuée en moi. C'est cette tradition qui a façonné notre nom : nous sommes ceux des balles, les Baleiro.

Je suis chasseur, je sais ce que c'est de traquer une proie. Pourtant toute ma vie, c'est moi qui ai été traqué. Un coup de fusil me poursuit depuis l'enfance. Ce tir m'a définitivement jeté hors du sommeil, il y a quarante ans. J'étais enfant et je dormais avec ce savoir-faire que seuls les enfants atteignent. La détonation a déchiré la nuit et le monde. Je ne sais plus comment, à ce moment-là, j'ai traversé le long couloir : mes petits pieds étaient collés au revêtement du sol. J'ai trouvé mon père dans le salon, la poitrine défaite, les bras grattant le sol dans une mer de sang, comme s'il nageait vers une rive que lui seul voyait. Au milieu de ce monde dévasté, mon frère Rolando demeurait assis dans sa chambre, l'arme posée sur ses genoux.

– Ne me touche pas, avait-il ordonné avec un calme étrange. Ne me touche plus jamais. Tu te brûleras.

Il était resté ainsi, immobile, jusqu'à ce que des parents et des voisins envahissent la maison de leur stupéfaction et de leurs cris. Depuis la fenêtre, j'ai vu mon frère être emmené par la police. Il n'y avait pas de doute : il avait tiré sur notre père, le chasseur réputé Henrique Baleiro. Un accident prévu par notre mère :

– Des armes à feu à la maison sont source de tragédie.

C'était comme ça que parlait Martina Baleiro. Le jour de la mort de mon père, notre mère n'était plus là pour vérifier sa prémonition. Elle était morte quelques semaines auparavant. Une maladie étrange l'avait consumée en un clin d'œil. À seulement dix ans – et en l'espace d'un mois – je devins orphelin de père et de mère. Et on me sépara pour toujours de mon frère Rolando. Parce qu'il était adolescent, on lui épargna toute enquête policière. Il nettoyait l'arme, comme il le faisait régulièrement sur instruction paternelle. On décida plutôt de le conduire dans un hôpital psychiatrique. On dit qu'il n'a plus jamais parlé, qu'il n'a plus jamais été humain. Rolando était la bonté en personne : son âme

succomba, dévorée par la mauvaise conscience. Dans le ciel nocturne de la légende de notre mère, mon frère se joignait aux étoiles englouties par le noir.

Mon père était un homme qui emplissait le monde, son pied pénétrait dans la maison et on sentait l'oscillation de son poids comme si on était soudain sur un petit bateau. Ce qu'il faisait était bien plus qu'un travail : notre père, le célèbre Henrique Baleiro, était un chasseur très demandé et ses absences remplissaient la maison de soupirs et de mystères. Homme grand et austère, il était peu porté sur la conversation. Si j'avais uniquement grandi avec lui, je n'aurais peut-être jamais appris à parler. Ma mère adoucissait ce côté distant de notre père : il était un émigré des montagnes de Manica, où il avait grandi au milieu des escarpements et des rochers. On entendait de lui le regret répété :

– Là où je suis né, il y a plus de terre que de ciel.

Peut-être parce qu'il était d'une autre tribu, Henrique Baleiro choisit une mulâtresse pour épouse. À cette époque-là, il n'était pas courant qu'un Noir se marie avec quelqu'un d'une autre race. Le mariage le rendit encore plus solitaire, tenu à distance par les Noirs et exclu par les mulâtres et les Blancs. En fait, je n'ai compris mon petit vieux que lorsque je suis devenu moi-même chasseur. Mon père était étranger au monde lui-même.

L'hôtesse d'accueil du journal est une femme grosse, voix et gestes traînants. On dirait qu'elle est née comme ça, assise, son derrière ressemblant à un astre en compétition avec la Terre.

– Je viens connaître le résultat du concours.

J'agite l'article de l'annonce devant la vitre. La voix stridente de l'hôtesse d'accueil a été faite pour se glisser entre les interstices de la vitre cassée.

– Vous êtes le chasseur en personne ?

– Je suis le dernier chasseur. Et c'est celle-là ma dernière chasse.

L'employée regarde le plafond comme un astronome contemple le ciel à midi. Elle ouvre une enveloppe devant moi tandis que je me remets à parler, euphorique, certainement pour retarder le moment de la révélation :

– Je ne sais pas pourquoi on a publié l'annonce. Il n'y a plus de chasseurs. Il y en a qui tirent dans les parages. Ce ne sont pas des chasseurs. Ce sont des tueurs, tous. Et moi je suis l'unique chasseur qui reste.

– Arcanjo Baleiro ? C'est ça votre nom ?

Je suis l'unique qui reste, répété-je sans répondre à la question. Et je poursuis mon discours délirant. Bientôt, j'affirme, il n'y aura plus d'animaux. Parce que ces faux chasseurs n'épargnent ni les petits, ni les femelles gravides, ils ne respectent pas les périodes de fermeture de la chasse, ils envahissent les parcs et les réserves. Des gens puissants leur fournissent les armes et, pour ces tueurs, tout

se résume à la trilogie sacrée : arme, argent, pouvoir.

– Tout est de la viande, tout est *nhama*, dis-je dans un soupir, découragé.

Alors seulement je reviens au regard terne de la grosse femme qui attend la fin de ma démonstration.

– Votre nom est Arcanjo Baleiro ? Bon, vous allez pouvoir chasser comme vous voulez, c'est vous qui avez gagné le concours.

– Je peux entrer dans votre bureau ? Je veux vous embrasser.

Avec une légèreté inattendue, la femme se dresse au-dessus du comptoir et attend les yeux fermés, comme si mon baiser était l'unique récompense de toute sa vie.

D'un pas pressé je m'éloigne du journal, me faufilant au milieu d'une foule de vendeurs ambulants. Je vais rendre visite à mon frère Rolando, à l'hôpital psychiatrique d'Infulene. Il est interné depuis l'accident dans lequel notre père a perdu la vie. Voilà un an que je ne suis pas allé le voir. Maintenant, j'ai hâte de lui annoncer pour le concours. Rolando mérite d'être le premier à savoir. À vrai dire, je n'ai personne d'autre avec qui partager des joies.

Le voyage en bus est long. L'hôpital se trouve bien au-delà des banlieues de bois et de tôle. La tête appuyée contre la vitre, je vois passer des foules qui s'entassaient dans les rues et sur les trottoirs. Existe-t-il un sol pour autant de gens ? Et j'entends la lamentation nostalgique de mon petit vieux : "Là où je suis né, il y a plus de terre que de ciel !" Je ferme les yeux et, l'espace d'un instant, je fais comme si je viens d'un autre endroit, rempli de terre et de ciel.

Parfois, je me demande si je ne devrais pas aussi être interné. La fiancée de mon frère qui s'appelle Luzilia et est infirmière est sûre de ma folie. Peut-être suis-je devenu fou, je ne discute pas. Mais je pose la question : celui qui n'a plus de vie peut-il garder la raison ? À vrai dire, c'est elle, cette Luzilia, qui m'a éloigné de mon âme elle-même. C'est à cause d'elle que j'écris ce journal, dans le vain espoir qu'un jour, cette femme lise mes manuscrits confus. Et ce n'est pas la première fois que je fais des fioritures pour Luzilia. Je lui avais déjà écrit auparavant des lignes brèves mais fatales. Ce que j'ai écrit, à l'époque, était une invitation. Ce que je griffonne, à présent, est un adieu. Un faux adieu, comme tout chez le chasseur, est une illusion inventée. Là où chez les autres il y a des souvenirs, en moi il n'y a que des mensonges et des mirages.

Luzilia a raison : ma folie est née le jour où un coup de feu a déchiré mon sommeil et où j'ai découvert mon père dans le salon aux prises avec son propre sang. Avant de devenir orphelin, tout était intact en moi : la maison, le temps, le ciel où l'on me disait que ma mère se trouvait à garder les étoiles. Mais brusquement j'ai regardé la Vie et j'ai eu peur : elle était tellement infinie et moi

tellement petit et tellement seul. Subitement, j'ai foulé la Terre et je me suis recroquevillé : mes pieds étaient si dérisoires. Soudain, seul le passé existait : la mort était une lagune plus noire et plus lente que le firmament. Maman était sur l'autre rive, à écrire des lettres, et mon père nageait sans jamais traverser le lac infini.

Rien n'a changé dans le vieil hôpital. C'est Luzilia qui vient à ma rencontre dans la grande salle d'attente. Elle est toujours belle, le regard séducteur, le même tic de sa langue humectant ses lèvres. Luzilia a été infirmière dans cet hôpital, rien dans cet endroit ne lui est étranger.

– Tu es parti tellement longtemps...

– Je fais des choses à droite et à gauche, je suis occupé, dis-je, en mentant.

– Moi et ton frère, nous nous sommes mariés.

Je fais semblant d'être content. Luzilia parle et sa voix s'éloigne peu à peu. Elle m'explique que Rolando a été autorisé à sortir la veille du mariage et qu'ils ont tenté de vivre chez elle. Mais sans résultat. Rolando ne savait pas exister en dehors de la maladie. Et il a été hospitalisé de nouveau.

Bientôt je n'écoute plus ma nouvelle parente. Je ne sais sans doute pas être le beau-frère de celle que je voudrais comme maîtresse. Je m'écarte du présent, je reviens aux événements d'un an en arrière. C'est dans cette même enceinte que j'ai avoué à Luzilia la grande passion que je nourrissais pour elle. C'était un après-midi vide, de ceux qui se traînent comme une maladie contagieuse. Sans regarder son visage, inspirant profondément, j'ai déclaré mon amour à Luzilia effrayée. Comme elle ne disait rien, j'ai continué :

– Il y a une chose que je dois dire, Luzilia : chaque fois que je viens ici, dans cet hôpital, c'est à toi que je viens rendre visite.

– Ce n'est pas vrai. Et ton frère ?

– C'est pour toi que je viens.

C'est alors que je lui ai remis la lettre. Ses petits doigts immobiles, retardant la lecture. Sa main tergiversait. Puis elle lut à mi-voix :

Depuis que je t'aime, le monde entier t'appartient. Aussi ne t'ai-je jamais rien donné. Je n'ai fait que rendre. Je n'attends pas de récompense. Ce message appelle néanmoins une réponse. À l'ancienne : si tu m'aimes, si c'est réciproque, plie le coin de cette lettre et rends-la-moi demain.

Le lendemain, Luzilia ne mentionna pas le sujet. Elle ne rapporta pas la lettre, il n'y eut pas de mots. Elle ne pouvait pas imaginer combien cette indifférence me blessait. J'aurais dû me retenir, mais je n'ai pas pu :

– Il n’y a pas de pli à la lettre ?

Elle hocha la tête en signe de négation. Je dissimulai la douleur du rejet. Comme il y a de la place en nous pour enterrer nos petites morts ! Nous avons traversé les couloirs, côte à côte, dans un silence aussi froid que l’asile lui-même. À la sortie, Luzilia me pria :

– Continue de venir à l’hôpital, s’il te plaît. Ton frère n’a personne d’autre.

– Tu dois jeter ma lettre.

– C’est ce que je ferai.

– C’est une grande erreur de t’avoir avoué mon sentiment. Je n’aurais pas dû le faire. Maintenant, rends-moi la lettre.

– Elle est à moi. Ce n’est pas à moi que tout appartient ?

Un an après, Luzilia marche devant moi, confirmant son statut de possesseur de mon âme, propriétaire du monde.

Mon frère Rolando est assis sur le balcon de l’infirmierie à regarder comme toujours ses propres mains immobiles. Et c’est comme si le temps ne s’était pas écoulé : il est là, dans la même capitulation devant le destin.

– Demain, je vais partir en brousse, j’annonce.

Il reste imperturbable. Il continue de regarder ses mains comme si elles étaient mortes.

– Ce sera ma dernière partie de chasse, j’ajoute.

À cet instant, tout son corps s’agite, en une frénésie abrupte. Subitement, mon frère émerge de sa longue léthargie. Avec le désespoir d’un noyé, il prend appui sur le bras de Luzilia pour s’approcher de moi. Il a l’air de parler, mais il ne prononce pas de mot, il ne fait qu’émettre une sorte de soupir inquiet, comme s’il avalait l’air en portions plus grandes que sa poitrine. Sa femme comprend ce qu’il veut dire, elle acquiesce en signe d’approbation. Ils se comprennent. Puis, il retourne à sa vieille chaise, s’enfonçant en lui-même. N’ayant plus rien qui puisse être dit, Luzilia m’accompagne jusqu’au portail. C’est moi qui romps un silence embarrassé.

– Qu’est-ce que Rolando a dit ?

– Il m’a demandé d’aller avec toi à cette chasse.

– Ce n’est pas vrai ! ?

Les yeux baissés, Luzilia fait un geste vague, comme si tout cela était un cauchemar.

– Il est au courant de quelque chose ? je demande.

– De quelle chose ?

– De ce que je ressens pour toi.

– Il sait depuis longtemps. Rolando a lu ta lettre pour moi. Il l’a trouvée dans mon sac.

– Comment c’est possible ?

– Je ne l’ai jamais jetée.

Rolando soupçonnait : ma dernière chasse était un adieu à la vie. Même si je revenais en ville sain et sauf, je ne reviendrais jamais à moi-même. La folie n’était pas une simple infirmité, mais une condamnation familiale. Et seule la chasse me sauvait de ce destin maladif.

Telle était la crainte dont Rolando avait fait part à Luzilia. Par désespoir, mon frère me donnait une raison de demeurer attaché à la vie. Cette raison était la seule femme qu’il ait un jour aimée. Je tournai le dos, me hâtant de m’éloigner de cet endroit, quand Luzilia m’arrêta :

– Arcanjo ? Tu ne veux pas savoir ce que j’ai envie de faire ?

– Non. Maintenant ça n’a plus d’intérêt. Simplement, je ne veux pas que tu viennes. Ta place est ici, aux côtés de Rolando. Ce n’est pas ce que tu as choisi ?

Version de Mariamar
(2)

LE RETOUR DU FLEUVE

*Le vrai nom de la femme est "Oui". Quelqu'un demande :
"Tu n'iras pas." Et elle dit : "Je reste." Quelqu'un ordonne :
"Ne parle pas." Et elle se tait. Quelqu'un commande : "Ne
fais pas." Et elle répond : "Je renonce."*

Proverbe du Sénégal

Chez nous, la nuit précédente, l'ordre avait été dicté : les femmes resteraient cloîtrées, loin de ceux qui arriveraient bientôt. Une fois de plus nous étions exclues, écartées, effacées.

Le lendemain matin, je m'avançai dans les travaux domestiques. Je voulais épargner ma mère qui était prostrée à l'entrée de la cour depuis l'aube. À un certain moment, je vins m'épancher à ses côtés, décidée à partager avec elle la pesanteur de celui qui éprouve son âme. Elle m'ignora au début. Puis, elle bougonna entre ses dents :

– Ce village a tué ta sœur. Il m'a tuée moi. Maintenant, il ne tuera plus personne.

– S'il vous plaît, maman. On vient d'enterrer l'une de nous.

– Nous toutes, femmes, ça fait longtemps qu'on a été enterrées. Ton père m'a enterrée ; ta grand-mère, ton arrière-grand-mère, elles ont toutes été ensevelies vivantes.

Hanifa Assulua avait raison : peut-être moi, sans savoir, étais-je déjà enterrée. De tant méconnaître l'amour, j'étais ensevelie. Notre village était un cimetière vivant, avec ses propres habitants pour uniques visiteurs. Je regardai l'ensemble de maisons qui s'étendait dans la vallée. Les maisons décolorées, ternes, comme si elles regrettaient d'avoir émergé du sol. Pauvre Kulumani qui n'a jamais désiré être un village. Pauvre de moi qui n'ai jamais rien désiré être.

D'innombrables fois notre mère avait supplié qu'on aille en ville.

– Je t'en prie, mon mari, par tout ce qu'il y a de sacré : allons-nous-en.

– Tu veux, tu pars.

– On laissera quelqu'un pour s'occuper des tombes.

– C'est le contraire, ma femme : si on part, ce sont les tombes qui ne s'occuperont plus de nous.

Je secouai les souvenirs. À quoi bon amasser maintenant ces vieilles aigreurs ? Si on restait attachés au passé, comment Silência pourrait-elle, encore mourante, pleurer en nos yeux ?

– Papa se plaint de ce qu'hier vous avez défié les commandements du deuil. C'est vrai que vous avez offensé les esprits ?

– Je te donne un conseil, ma fille : quand tu feras l'amour, fais-le dans le fleuve, dans l'eau, comme les poissons.

- Pour l’amour du Ciel : ce ne sont pas des paroles de mère !
- Eh bien je te le dis : faire l’amour dans l’eau c’est mieux qu’au lit.
- Comment vous savez ?
- Je vois la voisine.
- La voisine ? Elle ne peut pas, elle est complètement veuve.

Elle sourit malicieusement et avoua : cachée sur la rive, elle épiait la voisine qui se baignait toute seule. Les mains de cette femme se muaient peu à peu en mains d’autres créatures et semaient dans son corps des frissons jamais ressentis auparavant.

- La voisine m’a appris une vengeance contre les hommes...

Est-ce que je comprenais ce que cette confession cachait ? La voisine ne faisait l’amour qu’avec les morts. Voilà ce qu’Hanifa me disait. Des générations et des générations de défunts ont défilé dans les bras de notre voisine. Des gens de loin, des gens de race, des gens qui n’en ont jamais été : tous se sont ravivés dans sa couche liquide. De tous ces amours, chacun choisi par elle, cette femme ne tirait que des avantages : pas de maladie, de trahison, de risque de tomber enceinte. Il restait de simples souvenirs sans cendre ni semence. Loin des vivants seulement, les femmes de Kulumani trouvent des amours qui leur correspondent : voilà ce que ma mère m’enseignait.

– L’ordre de ton père est exact. À partir d’aujourd’hui, tu ne sors plus de la maison.

Que cette réclusion fût la volonté de mon père ne me surprenait en rien. Je trouvais étrange, oui, l’enthousiasme avec lequel ma mère soutenait maintenant la décision de son mari.

- C’est bien ça, Mariamar : tu resteras ici, bien cloîtrée !

Puis, je pensai : peut-être cet acharnement à m’éloigner de celui qui arrivait n’était-il pas aussi bizarre. Maman ignorait l’amour. La voisine avait un avantage : dans le lit du fleuve, elle avait aimé et avait été aimée. En contrepartie, Hanifa Assulua appréhendait la route, le voyage, la ville. Ce n’était pas mon départ qui la chagrinait. Mais le dépit que personne ne veuille l’emmener elle. D’autres mères, en d’autres lieux, auraient désiré que leurs filles s’épanouissent par le monde. Mais ma famille avait été contaminée par la mesquinerie qui dominait notre village.

Celui qui viendrait d’ailleurs, comme ceux qui arrivaient maintenant, croirait que les habitants du village sont purs et bons. Pure erreur. Ceux de Kulumani sont hospitaliers pour qui vient de loin et est étranger. Mais entre eux règnent l’envie et la médisance. Aussi notre grand-père rappelait-il toujours :

– Nous n’avons même pas besoin d’ennemis. Nous nous suffisons toujours à nous-mêmes pour nous anéantir.

Plus la vie est vide, plus elle est peuplée par ceux qui sont déjà partis : les exilés, les fous, les défunts. À Kulumani, on idolâtre tous nos morts, on garde

tous en eux les racines de nos rêves. Mon mort le plus important est Adjiru Kapitamoro. Stricto sensu, c'est le frère plus âgé de ma mère. Dans notre pays, on désigne par "grand-père" tous les oncles maternels. Adjiru est d'ailleurs le seul "grand-père" que j'ai connu. À la maison, on l'appelle *anakulu*, "notre plus ancien". Nul n'a jamais su son âge, lui-même n'avait pas idée de sa date de naissance. À vrai dire il se prétendait si éternel qu'il s'attribuait l'origine du fleuve qui traversait le village.

– C'est moi qui ai fait ce fleuve, le Lundi Lideia, plaiderait-il avec arrogance.

La liste de ses fabrications fabuleuses était longue : en plus du fleuve, grand-père avait déjà confectionné des rochers, des abîmes et des pluies. Tout cela grâce aux puissantes *mintela*, les potions et les amulettes des sorciers. Cependant, il refusait le grave statut :

– Je ne suis pas sorcier, je suis uniquement vieux.

À l'époque coloniale, son père, le vénéré Muarimi, avait exercé les fonctions de *capitão-mor*, capitaine général. Il percevait les impôts et résolvait les conflits locaux en faveur des colons. Cette charge avait coûté à mon arrière-grand-père accusations, jalousies et inimitiés durables. Mais notre famille y avait gagné le nom qu'elle arbore aujourd'hui : les Kapitamoro. Dans un pays sans drapeau, nous dressions cette enseigne empruntée comme si c'était un droit naturel et millénaire.

Contre la tradition familiale, grand-père Adjiru se livra à une occupation distincte : la chasse. C'était cela qu'il était, par vocation et serment : un chasseur. "L'arme c'est mon âme", disait-il. Par accident, il tua un homme lors de l'encerclement d'un léopard, du côté de Quionga. Pour se purifier de ce sang, il devrait se frotter à des cendres d'arbres. Il refusa le rituel : pour lui, un assimilé, c'était une humiliation insupportable. On lui interdit de chasser, le cantonnant à l'office de pisteur. Avec la dignité d'un roi, il accepta cette déchéance. Jusqu'au jour de sa mort, il ne perdit rien de son port altier. Exerçant un travail terrestre, ce fut lui qui continua de répandre son ombre sur tout Kulumani. Et maintenant que le village tremblait devant la menace des lions, ils éprouaient tous la nostalgie de cette divine protection.

Mon père, Genito Serafim Mpepe, aurait aussi pu être chasseur de plein droit. Il préféra cependant être pisteur par solidarité avec son défunt mentor. L'un déchu, l'autre déchu. En tout, finalement, Genito ambitionnait de suivre les traces du chasseur détrôné. Toutefois, le statut du grand-père était inaccessible. Adjiru avait été davantage qu'un *mweniekaya*, un chef de famille. Son autorité s'est toujours étendue à tout le voisinage. C'était un commandement silencieux, sans proclamation, de celui qui exerce sa grandeur sans nécessiter de mots. Mais moi, Mariamar, j'étais une personne spéciale pour lui. Notre "plus ancien" avait réservé pour moi le plus énigmatique présage :

– Toi, Mariamar, tu es venue du fleuve. Et tu les étonneras tous : un jour, tu iras où va le fleuve, avait-il prédit.

Je suis femme, mon destin ne sera jamais le voyage. Mais Adjiru Kapitamoro avait raison. Car seulement deux jours se sont écoulés depuis l'enterrement de Silência et je pars en voyage en pirogue, au gré du courant. Je fuis l'ordre carcéral de mon geôlier congénital, Genito Mpepe. Pour s'échapper de Kulumani, il n'y a pas de route, il n'y a pas de brousse. Sur la route se trouve mon père. Dans la brousse les lions tueurs. Chaque issue est une embuscade. Le fleuve est le seul chemin qui me reste. Ce filet d'eau a été baptisé Lideia, du nom des tourterelles qui nous rendent visite à la saison des pluies. Il aurait pu passer pour un ru anonyme, mais nous craignons qu'il ne s'éteigne pour toujours s'il demeurerait innomé. Celui qui lui a donné son nom, dit-on, c'est mon grand-père Adjiru Kapitamoro. Et nous faisons semblant d'y croire.

Ainsi avançons-nous maintenant progressant tous les deux : le fleuve Lideia avec son nom d'oiseau ; et moi, Mariamar, au nom d'eau. Je voyage contre le destin, mais à la faveur du courant. Pendant tout le temps la pirogue va simulant l'obéissance. Ce ne sont pas mes bras qui la conduisent. Ce sont des forces que je préfère ignorer. Novembre est le mois des prières pour faire descendre la pluie. Et moi je prie pour une terre où je puisse me coucher comme la pluie, sans pesanteur et sans corps.

On dit que ce fleuve traverse la ville plus loin. J'en doute. Ce fleuve, mon fleuve, qui ne parle même pas portugais, ce fleuve rempli de poissons qui ne connaissent leurs noms qu'en shimakonde, je ne crois pas qu'on permette à ce fleuve d'entrer en ville. À moi aussi, on m'interdira le passage, si je frappe un jour à la porte de la capitale.

“Obéis à tout, sauf à l'amour”, me disait ainsi Silência, ma pauvre sœur. Ce sont des motifs amoureux qui me font quitter Kulumani, m'éloignant de moi-même, des craintes présentes, des cauchemars à venir. Ce n'est pas tant l'envie de rompre les amarres qui me porte à désobéir. La véritable raison est ailleurs : je commets cette folie à cause de l'arrivée annoncée des visiteurs. À cause de l'un d'eux, finalement : Arcanjo Baleiro, le chasseur. Cet homme m'a chassée moi dans le temps. Depuis lors, je n'ai plus jamais connu le repos. Fuir un amour est la manière la plus parfaite de lui obéir. Plus je suis maître de moi, plus je suis esclave de cet amour. Il n'y a pas de fleuve en ce monde qui me libère de ce piège.

Arcanjo Baleiro m'est arrivé, il y a seize ans. J'avais également seize ans quand il m'a croisée. Je n'étais guère plus qu'une enfant, pourtant mes rêves

avaient vieilli davantage que mon corps. Être loin de Kulumani était l'unique horizon qui me restait. Les dimanches après-midi, je cambriolais la basse-cour de la Mission catholique pour vendre des poules sur le bord de la route. Mon intention était de mettre de côté un peu d'argent pour m'enfuir en ville. Mais la route était presque déserte, avec de rarissimes voyageurs. La guerre avait pris fin cette même année de 1992, mais un invisible garrot asphyxiait toujours notre village.

Je n'ai jamais compris pourquoi autant de vendeurs se rassemblaient près de la route morte. Peut-être était-ce une sorte de prière, une manière de nous agenouiller devant le destin. Ou parce que de furtifs camions de négociants en bois faisaient leur apparition occasionnellement. Ces affaires-là appartenaient à des gens puissants qu'on appelle "maîtres de la terre". Quel que soit le passant, je levais les gallinacés dans les airs et leurs ailes s'agitaient en un vol bref et aveugle. Personne ne s'est jamais arrêté, personne n'a jamais acheté. Dans un stupide caquètement, les volatiles retombaient dans ma main, comme si la qualité d'oiseau dont ils avaient usé pour quelques instants leur pesait.

Un jour, le policier Maliqueto Próprio – l'unique agent de l'ordre à Kulumani – s'approcha, tout imbu de lui-même, et m'aborda, il voulait connaître la provenance des marchandises. Il désigna les poules comme preuve du crime. Je les avais volées, accusa-t-il. Et d'ordonner que je l'accompagne.

– Au poste de police ? demandai-je, en tremblant.

– Tu sais bien qu'il n'y a pas de poste à Kulumani. J'ai mes propres cachots.

Les abus de Maliqueto n'étaient que trop connus. À ce moment-là, son regard louche ne faisait que confirmer ses intentions malveillantes. La lumière me manqua, mes jambes faiblirent. Le canon du fusil appuyé contre mon dos ne me permettait pas de tergiverser.

– S'il vous plaît, ne me faites pas de mal.

Ce fut alors que surgit Arcanjo Baleiro comme un chevalier surgi du néant. Il s'arrêta devant moi, juché sur une moto, empereur superbe et souverain ordonnateur du monde. Le policier affronta l'intrus, le jaugéant de la tête aux pieds. Après un silence étudié, il décida de se retirer. Je ne sais pas si le chasseur perçut l'opportunité de son apparition, mais il souriait quand il m'interpella :

– Je peux emporter une poule ?

C'était moi que je voulais qu'il emmène. L'homme me fixa, apparemment surpris. Soudain, je ressentis le poids de la honte : jamais auparavant on ne m'avait regardée. C'était comme si mon corps, à ce moment-là, venait de naître en moi.

– Vos yeux, soupira-t-il. Ah, vos yeux !

Je baissai le visage et me vis suspendue, oiseau sans vol et sans voix.

– Ce corps vous va très bien, murmura le visiteur.

Sa parole déshabillait mon corps et mon âme. Pour échapper à ce vertige, je me retirai à l'ombre près du fleuve. L'homme me suivit, en poussant sa moto.

– Vous voulez venir avec moi à Palma ?

– En ville ? Je ne peux pas.

– Je vous emmène et vous ramènerai en moto. On prend un raccourci près du fleuve, personne ne nous verra.

– Je ne peux pas, je vous l’ai déjà dit.

– On regardera la télévision, vous ne voulez pas ?

Je regardai lentement le paysage alentour. Comme il était grand, infiniment grand le monde ! L’univers était immense et le visiteur attendait une réponse. Tellement de choses me passèrent par la tête ! Il me vint par exemple à l’idée de demander au chasseur, puisqu’il avait une moto, qu’il aide ma mère à porter l’eau. Qu’il aide les femmes de Kulumani à aller chercher du bois, à réunir de l’argile, à transporter les récoltes des *machambas*. Et surtout qu’il ne me demande rien à moi.

En silence, mon regard s’attarda sur les eaux du Lideia. Fatigué d’attendre, Arcanjo demanda le nom du fleuve. Il venait là chasser un crocodile féroce qui semait la terreur. Il ne ferait pas ça sans savoir comment s’appelait le fleuve.

Je soupirai. Le visiteur ne voulait pas savoir mon nom. Seul le paysage semblait l’intéresser.

– Lundi Lideia de son nom complet, répondis-je, du bout des lèvres. Mais on l’appelle simplement Lideia.

– Et qu’est-ce que ça signifie ?

– Lideia est le nom qu’on donne à une espèce de tourterelle.

– Une tourterelle ? s’interrogea Arcanjo.

Puis il rit, trouvant drôle quelque chose qui m’échappait.

– C’est juste, il y a des fleuves qui nous font voler.

Ce fut ainsi que parla le chasseur. Nous nous sommes dit au revoir en regardant le fleuve, ce même fleuve qui me sert à présent de chemin pour m’éloigner de Kulumani, pour échapper à la famille et quitter ma propre vie.

Quand, encore à l’aube, je me suis lancée dans ce voyage, mon intention était d’avertir le chasseur de l’embuscade qui se préparait contre lui. Mon plan était simple : je sauterais de la pirogue près du pont, je courrais vers la route et là, j’attendrais les visiteurs. Il y a seize ans, Arcanjo m’avait sauvée de la menace du policier violeur. Cette fois, c’était moi qui le sauverais. Et je me voyais déjà au milieu de la route, agitant les bras comme d’infatigables drapeaux. Le chasseur m’embrasserait et m’élèverait dans le ciel en un vol étourdissant, qui sait ?

Cependant, à mesure que je descends le fleuve, un autre sentiment me gagne peu à peu. Je ne vais pas à la rencontre du chasseur. Je suis plutôt en train de le fuir. Pourquoi je me sauve de l’unique être qui m’aura aimée ? Je ne sais pas répondre. Ma mère a l’habitude de dire que l’eau arrondit les pierres comme la femme façonne l’âme des hommes. Il aurait pu en être ainsi avec moi. Mais non. Il n’y a ni amour, ni homme, ni âme. Ce qui s’est passé, c’est qu’avec le temps, j’ai cessé d’avoir des attentes. Et celui qui n’a plus d’attentes, c’est qu’il a déjà cessé de vivre. Voilà pourquoi je m’enfuis : j’ai peur d’être dévorée. Non par l’angoisse qui

m'habite. Dévorée par le vide de ne pas aimer. Dévorée par le désir d'être aimée.

La pirogue arrive enfin à une étendue aux fonds limpides. On tient cette étendue pour un lieu sacré, seuls les sorciers osent y aborder. Dans le village, on dit que c'est là que l'eau fait son nid. Les anciens appellent cet endroit *lyali wakati*, l'"œuf du temps". Ce calme digne du paradis devrait me tranquilliser, mais non. Car je m'aperçois que la pirogue s'est arrêtée, et j'ai beau faire, je reste sur place. Il n'y a pas de courant, il n'y a pas de remous. Mais la pirogue est paralysée dans le lit du Lideia. La règle ancienne ne fait que s'accomplir : chaque petit pays a de grands bras. Nous avons beau en partir, nous n'en sortons jamais. "Maudite terre tellement dépourvue de ciel qu'il faut même déterrer les nuages", c'était comme ça que maugréait grand-père Adjiru. Ainsi je maudis à présent ma terre natale.

Un tremblement me secoue, l'angoisse me saisit à la gorge lorsque debout sur le fond oscillant de la pirogue, je devine une présence dissimulée sur la rive. Même si je suis une femme, j'ai hérité de l'instinct chasseur qui court dans notre famille. Je connais les ombres qui se meuvent parmi les ombres, je connais les odeurs et les signes que personne d'autre ne connaît. Et maintenant, j'en suis sûre : il y a un animal sur la rive ! Il y a une bête furtive qui va se faufilant entre les feuillages sur la berge.

Et, soudain, elle est là : la lionne ! Elle vient boire à cette douce rive du fleuve. Elle me contemple sans peur ni trouble. Comme si elle m'attendait depuis longtemps, elle redresse la tête et son regard inquisiteur me transperce. Il n'y a pas de tension dans son attitude. On dirait qu'elle me reconnaît. Plus encore : la lionne me salue avec un respect de sœur. Nous nous dévisageons toutes les deux longuement et, peu à peu, un sentiment religieux d'harmonie s'installe en moi.

La soif assouvie, la lionne s'étire comme si elle voulait qu'un autre corps sorte de son corps. Puis, elle se retire lentement, sa queue balançant comme un pendule velu, chaque pas une caresse sur la surface de la terre. Je souris avec une irrépressible fierté. Tout le monde croit que ce sont des lions mâles qui menacent le village. Mais non. C'est cette lionne, délicate et féminine comme une danseuse, majestueuse et sublime comme une déesse, c'est cette lionne qui a semé autant de terreur dans tous les alentours. Hommes puissants, guerriers munis d'armes sophistiquées : tous se sont prostrés, esclaves de la peur, vaincus par leur propre impuissance.

Encore une fois, le regard de la lionne s'attarde sur moi, puis elle décrit un cercle avant de disparaître. Quelque chose, que je ne parviendrai jamais à décrire, m'ôte subitement le discernement et le cri jaillit de ma poitrine :

– Mana ! Ma sœur !

Mes poings se cramponnent désespérément aux rames, pressant la pirogue contre la rive :

– Silênciã ! Uminha ! Igualita !

Les noms de mes sœurs défuntes se réverbèrent dans ce décor de brume. Je tremble de la tête aux pieds ; je venais de défier les préceptes sacrés : ne jamais prononcer le nom des morts. Attirés par l'appel de leurs noms, les défunts peuvent réapparaître dans le monde. Peut-être était-ce celle-là ma prétention secrète. Un élan désespéré me fait désobéir à nouveau :

– C'est moi, ma sœur, c'est moi, Mariamar !

Je suis convaincue alors de ma condition absurde : moi qui n'avais jamais élevé la voix, je criais maintenant à quelqu'un qui ne pouvait pas entendre. Ceux qui m'accusent ont raison : je suis folle, j'ai perdu le contrôle de moi-même. Et j'éclate en sanglots, comme si je réparais tout ce que je n'ai pas pleuré à ma naissance. Adjiru avait raison : la tristesse ce n'est pas pleurer. La tristesse c'est ne pas avoir devant qui pleurer.

– Ne me laissez pas, s'il vous plaît, emmenez-moi avec vous.

L'appel résonne dans la forêt et, l'espace d'une seconde, il me semble que d'autres voix hurlent après Silência. Mais la végétation se referme, épaisse et immobile. À l'endroit où la lionne vient de boire, il y a maintenant une tache rouge qui se répand rapidement à la surface de l'eau. Soudain, le fleuve entier s'empourpre, et je navigue dans du sang. Ce même sang que j'ai toujours rêvé de mettre au monde s'est échappé d'entre mes cuisses, ce même sang coule dans le courant. Adjiru Kapitamoro, mon grand-père, avait raison : ce fleuve est né de ses mains, de la même manière que je suis née de son affection. Et alors, je comprends : ma prison était davantage grand-père Adjiru que ma terre. C'était lui qui avait immobilisé la pirogue et m'avait attachée dans l'étendue sacrée du fleuve Lideia.

– S'il vous plaît, grand-père, j'implore. Laissez-moi naviguer le long du fleuve.

Je me blottis dans le ventre de la pirogue, je me couche en quête du sommeil de ceux qui ne sont pas encore nés. Soudainement, une autre pirogue traverse le silence et, à mon grand effroi, s'approche peu à peu comme un crocodile subreptice. Ce ne peut être qu'Adjiru venu me sauver. La gorge nouée, j'appelle :

– Grand-père ?

Les embarcations sont maintenant réunies et une silhouette se dresse au-dessus de moi pour attacher une corde au tolet des rames. L'intrus est à contre-jour, je ne vois que sa silhouette sombre. Je ne veux pas perdre un instant, j'indique la rive et annonce :

– Elle était là ! La lionne était là. Allons-y, grand-père, elle doit être encore tout près.

– Assieds-toi, Mariamar.

Je prends peur : ce n'est pas Adjiru. C'est Maliqueto Próprio qui est là, le bourreau solitaire du village.

Sans dire un mot, il me ramène de force à Kulumani. À mi-chemin il pose les rames et me dévisage fixement jusqu'à ce que l'embarcation abandonnée redescende le fleuve au gré du courant.

– Tu me dois quelque chose, Mariamar. Tu ne te souviens pas ? Ici, c'est l'endroit idéal pour empocher ce que tu me dois.

Il se libère de ses vêtements, tandis qu'il s'approche rampant et baveux. Étrangement, je ne le crains pas. À mon étonnement, toute hérissée, j'avance sur Maliqueto en criant, en crachant et en griffant. Entre la peur et la surprise, le policier recule et constate horrifié les déchirures profondes que je lui ai faites aux bras.

– Sale pute, tu voulais me tuer ?

Il enroule sa chemise autour de ses épaules pour cacher ses blessures et reprend hâtivement la route pour Kulumani. Tandis qu'il rame, il répète en sourdine :

– Elle est folle, cette nana est complètement folle.

Sur la rive, Florindo Makwala, l'administrateur, et mon père Genito Mpepe m'attendent. Je prends les devants, la tension brouillant ma voix :

– J'ai vu, j'ai vu ! C'était la lionne, père ! Et elle était vraie. Elle n'était pas fabriquée.

– Mensonge. Inutile de me raconter des histoires, parce que je vais te punir.

– Je l'ai vue, père. Dans le bras du fleuve, une lionne. J'en suis absolument sûre.

Pour me contredire, Maliqueto argue : il n'y avait rien à voir. Et même si je l'avais vue, comment pouvais-je être sûre qu'il s'agissait d'une femelle ? Dans cette région, les lions mâles sont petits et n'ont presque pas de crinière.

Le chef du poste avance avec précaution afin de ne pas se mouiller les pieds et, gardant soigneusement ses distances, il ordonne à mon père :

– Je ne veux pas que cette petite soit en contact avec la délégation.

– Elle restera à la maison, soyez tranquille, camarade chef. Je vais l'attacher dehors.

– Je la veux loin des visiteurs. Et toi Maliqueto, qu'est-ce qui se passe ? Tu saignes ?

– Je me suis blessé sur les cordes, chef. Et, tant qu'on y est, si vous permettez, je peux dire quelque chose, chef ?

– Parle.

– La tête de votre fille, camarade Mpepe, ne fonctionnait déjà pas, mais maintenant elle fait carrément peur. Comment peut-elle s'aventurer toute seule à visiter ce lieu sacré ?

– Tu as raison, Maliqueto. Tu ne sais pas ce qu'on a fait à Tandji qui s'est promenée là où elle ne devait pas ?

Les trois hommes se chargent des manœuvres d'accostage. Assise sur la rive, je réalise à quel point une pirogue ressemble à un cercueil. Le même ventre renflé, le même itinéraire en dehors du temps. Le fleuve ne m'a pas menée à destination. Mais le voyage m'a conduite à celle qui était séparée de moi : la lionne, ma sœur attendue.

Journal du chasseur

(2)

LE VOYAGE

Mon filet de chasse aux papillons est aux aguets, j'espère uniquement que le papillon me provoquera par ses replis, ses hésitations. Comme je serais heureux si je pouvais me dissoudre en lumière et en air, à seule fin de m'approcher et d'être capable de le dominer. Entre moi et la proie, maintenant, la vieille loi de la chasse s'installe : plus j'essaie de tout mon être d'obéir à l'animal, plus je me convertis corps et âme en papillon. Plus je suis proche d'accomplir le désir du chasseur, plus ce papillon prend la forme de la volonté humaine. À la fin, c'est comme si la capture était le prix à payer pour recouvrer mon existence humaine. [...] Au retour de la chasse, l'esprit de la créature condamnée prend possession du chasseur.

Adaptation libre de Mia Couto d'un extrait de la *Chasse au papillon* de Walter Benjamin

Je n'ai jamais aimé les aéroports. Tellement bondés, tellement vides. Je préfère les gares où il reste du temps pour les larmes et agiter des mouchoirs. Les trains démarrent lentement, en soupirant, en regrettant de partir. L'avion a des hâtes qui ne sont pas humaines. Et la légende de ma mère perd sa raison d'être quand je contemple les avions qui s'élancent dans les airs. En définitive, tout n'est pas si lent dans l'infini firmament. Je suis à l'aéroport de Maputo certain de n'être nulle part. Quelqu'un parlant en anglais me ramène en terrain réel.

– C'est l'écrivain. Il sera votre compagnon de voyage.

L'écrivain est un homme blanc, petit, avec une barbe et des lunettes. C'est un intellectuel célèbre, plusieurs personnes s'arrêtent pour lui demander des autographes. Il se redresse pour me serrer la main :

– Je suis Gustavo. Gustavo Regalo.

Il semble se régaler de son propre nom. Il s'attend à ce que je le reconnaisse. Cependant, je fais comme s'il m'était complètement inconnu.

– Je vais faire le reportage sur la chasse, j'ai été embauché par la même entreprise que vous.

– Je suis sûr que vous aimerez. Et les lions aimeront savoir que leur mort mérite un reportage.

– C'est la première fois que je vais participer à une chasse. Je dois dire, sans vous offenser, que je suis contre.

– Contre quoi ?

– Contre les chasses. Par-dessus le marché s'agissant de lions.

– Le problème, cher écrivain, c'est que vous n'avez jamais vu un lion.

– Comment ça, je n'en ai jamais vu ?

– Vous avez vu des lions dans des safaris-photos, mais vous ne savez pas ce qu'est un lion. En réalité, le lion ne se révèle que sur un territoire où il règne en roi. Venez à pied avec moi dans la brousse et vous saurez ce qu'est un lion.

Quatre heures d'avion assis aux côtés de l'écrivain ont été suffisantes pour mesurer le fossé qui nous sépare. Avec ses airs d'intellectuel, son bloc-note à portée de la main, son incapacité à se taire : en somme, l'écrivain m'énervait. À sa façon de me regarder, j'ai compris que la réciproque était aussi vraie. Quelque chose en lui me rappelle Rolando et la manière dont mon frère me fixait. Comme s'il m'accusait.

La plume pèse ; l'oiseau pèse aussi. Le plus léger est celui qui sait voler. Tel était le proverbe de dona Martina, ma défunte mère. Moi, les deux légèretés me pèsent et mes rêves ne se muent jamais en vols nocturnes. Un état d'alerte me plonge et me tire du sommeil comme un ivrogne, me fait aller et venir comme un naufragé. Héritage de cette nuit fatidique où Rolando a tiré sur mon père. L'insomnie charrie des souvenirs dont je ne veux pas ; dormir lave des souvenirs que je voudrais garder. Le sommeil est ma maladie, ma folie.

Au cours du voyage, je suis vaincu par la somnolence. Je fais comme si je dormais, feignant ensuite d'être réveillé par une feuille déchirée. Sourire timide, Gustavo s'excuse :

– Je vais écrire une lettre à ma fiancée. À l'ancienne. Une fausse lettre, seulement pour m'occuper, pour tromper son absence.

Une fausse lettre ? Y a-t-il une lettre qui ne soit pas fausse ? Et je me souviens des lettres d'amour que mon père dictait à ma mère. C'était un rituel, aux dernières heures de l'après-midi, quand on entendait le coassement des crapauds dans les étangs alentour. Nous étions Noirs et mulâtres déçus au rang de Noirs. Il nous restait les périphéries du quartier, où s'accumulaient les pluies et les maladies. Martina Baleiro, ma mère, se faisait belle pour ses rédactions. C'était le seul moment où elle recevait de belles paroles de la part de son mari. Là seulement, il lui apparaissait doux, presque soumis, comme s'il demandait pardon. Immobile et penchée sur la feuille, maman ressemblait à une toile vieillie. À ses côtés, Rolando griffonnait d'interminables devoirs. Dans ce moment-là, il était plus âgé que notre mère elle-même. Aujourd'hui encore la voix de mon père égrenant sa dictée résonne :

– Mon Henrique chéri, mon mari bien-aimé, le seul amour de ma vie... tu écris, Martina ?

Et il commandait de longues missives, toujours pareilles, enroulant les mots comme s'il était ivre. Quelle relation difficile mon père avait avec les mots ! J'ai hérité de cette mauvaise relation à l'écrit, contrairement à Rolando pour qui les lettres étaient un jeu d'enfant. Voilà sans doute pourquoi l'aisance avec laquelle mon compagnon de voyage griffonne des lignes abondantes m'énervé. Ou qui sait, ce qui me trouble est de n'avoir personne à qui écrire une lettre d'amour ?

L'écrivain a terminé sa lettre imaginaire, il plie judicieusement la feuille pour la glisser dans une enveloppe. Il ouvre la fermeture éclair de sa mallette et la range au milieu de plusieurs autres enveloppes. La lettre est peut-être imaginaire

mais la mise en scène convaincante. Et, de nouveau, le souvenir m'assaille. Loin de nous, Henrique Baleiro accomplissait la suite du rituel : invariablement, il mettait la lettre dans une enveloppe qu'il humidifiait de ses lèvres et qu'il gardait ensuite dans sa valise. Il transportait ces lettres dans ses longues chasses. Il emportait également une photographie floue de Martina.

– Elle est comme ça, sans mise au point, pour que les autres voient sans trop voir.

Jaloux, le vieux Henrique ! Ces jalousies furent d'ailleurs source de sang et de deuil.

Par la fenêtre de l'avion, je vois la dernière lumière disparaître dans les nuages. Je me souviens de la légende de ma mère, condamnant l'arrogance du Soleil et la manière dont moi-même, sans doute à cause de cette légende, je sens que je me réveille le crépuscule venu. Je ne suis ni du jour ni de la nuit. Je rentrais à la maison à l'heure du couchant, épuisé de mes jeux infinis dans ces cours qui s'ouvraient comme une immense savane où je m'imaginais chassant. Rolando me regardait, jaloux de cette intimité, de mon intimité avec le monde. Rolando était casanier. J'étais de la rue.

– Maman, s'il te plaît, ne m'envoie pas tout de suite prendre un bain. Laisse-moi rester sale encore un tout petit peu.

La sueur et la poussière prolongeaient en moi l'ivresse des courses poursuites que j'inventais dehors. Mon père presque toujours absent, Martina Baleiro pouvait autoriser, exerçant libre et souveraine sa complaisance maternelle. Ce qui était pour nous un soulagement semblait pour elle une douloureuse nostalgie. Au cours de ces longues périodes de solitude, maman accomplissait toujours le rituel des rédactions sur commande : elle mettait sa robe la plus élégante – en réalité, la seule qu'elle possédait – et faisait semblant d'écouter les dictées de l'absent Henrique Baleiro. Elle se représentait écrivant avec une telle dévotion que nous entendions résonner dans les couloirs de la maison la voix traînante de notre père.

– Pourquoi va-t-on si vite ?

L'écrivain ne répond pas. Depuis que l'avion a atterri à Pemba, on a entamé un long voyage par la route jusqu'au district de Palma. Neuf heures de piste en sale état nous attendent.

Dans la voiture tout-terrain suivent quatre occupants : devant, moi et l'écrivain Gustavo ; sur le siège arrière, Florindo Makwala, l'administrateur du district, et son épouse grassouillette, dona Naftalinda. La première dame, comme l'administrateur tient à l'appeler, mérite son nom : elle est tellement lourde que la voiture penche dangereusement du côté où elle s'est installée.

Gustavo est le conducteur. J'ai préféré rester libre de surveiller la brousse qui longe la piste. Depuis plus de deux heures, le paysage n'est rien d'autre qu'un défilé monotone d'arbres squelettiques, fugitifs et sans feuilles.

– Pourquoi cette vitesse ? je demande à nouveau.

La question est un ordre en fin de compte. Il faut que Gustavo comprenne qui commande dans cette expédition. Lui et moi sommes deux opposés. L'écrivain est blanc et petit. Je suis mulâtre et grand. L'écrivain parle à tort et à travers et regarde les gens droit dans les yeux. À l'inverse, les yeux humains me volent mon âme, plus le regard est humain plus je me convertis en animal.

– C'est encore loin ? demande Gustavo, d'une voix si étouffée que personne n'entend.

Enfin, l'homme finit par céder : la voiture ralentit devant mon sourire de dédain non dissimulé. Je jette un œil au siège arrière :

– Vous dormez, dona Naftalinda ?

Son silence fait chœur avec le paysage autour : le monde semble encore à étrenner. Dans la voiture, le calme est encore plus solennel. Je connais ce silence, la manière dont il s'enracine en nous les jours de chaleur. La simple envie de parler commence à nous peser. Ensuite, on ne se souvient plus de ce qu'on voulait dire. Bientôt la respiration même est un gaspillage d'énergie.

– Arcanjo a raison, roulez plus lentement, proteste dona Naftalinda. La route est mauvaise, ici derrière on fait des bonds.

Le ton de la voix de Naftalinda s'accorde à son statut : il a cette douceur de celui qui sait tellement ce qu'il veut qu'il n'a même pas besoin de demander. Mon regard parcourt le paysage comme un feu léchant les hautes herbes. Là où l'écrivain voit des arbres, je vois des refuges faits d'ombres. Dans l'une de ces ombres doivent se reposer les fameux lions, mangeurs d'hommes et de rêves.

Absorbé à passer les ombres en revue, je ne me rends pas compte qu'un dialogue animé avait débuté sur le siège arrière. L'administrateur péroré sur les voitures, les marques, les modèles, les pays et les années de fabrication de ses voitures préférées. Et comme une voiture comme celle mise à notre disposition par la compagnie qui nous a recrutés lui serait utile.

– C'est encore loin ? je demande seulement pour changer de conversation.

L'administrateur répète ce qu'il a déjà dit une dizaine de fois : on y est presque. On est "pratiquement" arrivés. L'écrivain dit :

– C'est étrange, on ne voit personne. Il n'y a pas de gens qui vivent ici ?

Florindo Makwala bombe le torse, offensé. Le visiteur insinuait-il qu'il ne gouvernait que des pierres et de la poussière ?

– Vous les verrez bientôt. Les gens. Ils sont tellement.

– Arrêtez, arrêtez la voiture ! j’ordonne, la portière déjà ouverte et à moitié à l’extérieur de la voiture. Juste après, à pas de loup, je vais jeter un œil à des arbustes sur le bord de la route. Des vautours volent en cercle, là dans le ciel. Peut-être une carcasse se décompose-t-elle dans ces parages. Fausse alerte. Je fais signe aux autres de quitter la voiture.

– On va faire une pause.

On descend Dona Naftalinda de la voiture. La suspension de la jeep gémit, douloureuse. L’administrateur, atterré, commande :

– Aidez là en bas. Ne la laissez pas tomber, pour l’amour de Dieu, ne la laissez pas tomber.

– Toi, mon mari, ne te risque pas à me toucher. N’oublie pas que tu es interdit.

Plusieurs bras se lèvent pour aider à l’opération de déchargement de la première dame. J’hésite, ne sachant pas où appuyer mes mains. Je crains que mes bras ne se perdent entre pulpes et bourrelets. Devant moi, un énorme derrière obscurcit le jour, comme une subite éclipse du soleil.

– Si j’avais su, j’aurais apporté une grue, me murmure l’écrivain.

Une fois à terre, Naftalinda chuchote quelque chose à son mari. Embarrassé, l’administrateur marmonne entre ses dents :

– Mon épouse a besoin d’aller dans la brousse.

– Elle peut y aller, dis-je d’un ton sec.

– Elle a peur.

– Accompagnez-la.

– Elle préfère que ce soit vous qui veilliez sur elle.

– Dans ces choses, comme dans d’autres, il vaut mieux que ce soit le mari.

– Ce n’est pas que j’ai peur, déclare Naftalinda avec des airs d’impératrice. Mais j’ai entendu dire que les lions ne tuent que des femmes. Je ne sais pas si moi, en tant que première dame, je suis aussi comprise au menu des bêtes sauvages.

– Vous pouvez être certaine de l’être, commente l’écrivain.

– Là-bas, c’est sûr, je garantis, en désignant des rochers plus loin. Vous pouvez y aller, dona Naftalinda, on reste ici pour surveiller.

Pour tromper l’attente embarrassante, l’écrivain feint de s’intéresser à mon fusil et avoue :

– Il y a eu une époque où je rêvais d’utiliser une arme, je voulais être guérillero. À cette époque, on disait que la liberté naîtrait du canon d’un fusil.

– Et c’est arrivé ?

– La liberté ?

– Non. Vous avez été guérillero, finalement ?

– Plus ou moins.

– Ça n’existe pas plus ou moins quand il s’agit d’armes et de liberté. Avez-vous jamais vu quelqu’un être tué ?

– Jamais. Et vous ? Vous avez tué quelqu’un ou uniquement des bêtes ?

Aussitôt, le souvenir de mon père sillonnant le sang qui n’était pas

seulement le sien, mais celui de tous les Baleiro, m'assaille. Une intonation grave assombrit ma voix. Ceux que nous tuons, aussi étrangers et ennemis qu'ils soient, deviennent nos parents pour toujours. Ils ne partent plus jamais, ils demeurent plus présents que les vivants.

Revenue parmi nous, dona Naftalinda sourit, amusée par la façon dont l'écrivain secoue la poussière comme s'il s'autoflagellait.

– Vous voyez l'avantage du lion ? Un lion ne se salit jamais, affirme Dona Naftalinda.

– Je n'aurais envie que d'un bain. J'ai plus de poussière que de vêtements, grommelle Gustavo, en s'époussetant vigoureusement.

– Il vaut mieux rester comme ça, je conseille, sarcastique. Il vaut mieux rester comme ça pour que votre corps commence à s'habituer à la terre. S'habituer à être à la terre, à être de cette terre.

– Je suis de cette terre.

– Ça, seule la terre peut le confirmer.

Je tourne les talons et je m'éloigne non sans entendre, derrière moi, la colère murmurée de l'écrivain :

– Arrogant de merde !

De retour à la voiture, l'administrateur court inspecter le chargement : une dizaine de chevreaux compressés à l'arrière. Les bêtes ont l'air calmes, avec cette stupide bonhomie des ruminants.

– Il ne vaut pas mieux les attacher ? demande dona Naftalinda.

Les caprins étaient restés debout pendant tout le voyage, se tenant en équilibre avec un professionnalisme de danseur. Florindo commente avec orgueil : le chevreau a été fait pour la voiture, il se tient en équilibre même dans les abîmes où le sol manque. Puis, l'administrateur ouvre les bras dans un geste de sympathie :

– N'oubliez pas, camarade chasseur : un de ces animaux est un appât pour le lion. Choisissez celui que vous voulez.

– Il y a un malentendu, cher administrateur. Plusieurs malentendus, d'ailleurs. D'abord, je ne suis pas votre camarade. Et ensuite, plus important encore, je ne chasse pas avec un appât. Je suis un chasseur, pas un pêcheur.

– Eh bien, faites comme vous voulez. Mais il n'y a qu'une vérité : que ce soit en pêchant ou en chassant, vous devez éliminer ces lions. Ça fait partie de mes objectifs politiques.

Les mangeurs d'hommes sont pour lui un sujet politique.

– Mes supérieurs, rappelle-t-il avec grandiloquence, ont donné des instructions bien claires : le peuple vote, les bêtes non. Il faut éliminer

rapidement les doléances des communautés.

Et il répète l'ordre lapidaire :

– Vous devez les tuer.

– Je ne les tuerai pas. Vous pouvez en être sûr, réponds-je.

– Comment dites-vous ?

– Je suis un chasseur. Je ne tue pas, je chasse.

– Ce n'est pas la même chose ?

– Pour vous, peut-être. Pour moi c'est complètement différent. Et laissez-moi ajouter une chose avant qu'on arrive au village. Je n'ai pas été contracté par l'administration. Je ne dois obéissance qu'à celui qui me paye.

Nous reprenons le voyage et, en un clin d'œil, un nuage de poussière trouble à nouveau la quiétude millénaire de la savane. L'administrateur comprend qu'il ne doit pas aller plus avant dans sa confrontation avec moi. La présence de l'écrivain de renom est une occasion suprême pour rehausser son image. Détaché, il affirme comme s'il pensait à voix haute :

– Tuer ou chasser, ce qui compte c'est que les gens puissent retourner à leurs activités quotidiennes. Pour lutter contre la pauvreté absolue.

L'homme ne parle plus. Il discourt. Et il annonce que l'expédition, conduite par son parti, sauverait les gens de la misère à laquelle ils étaient condamnés. Il utilise le grand verbe : sauver. Dans le rétroviseur, je regarde la poussière s'envoler et une douce somnolence m'envahit : comme j'aimerais être sauvé ! Me laisser sombrer, comme un noyé, dans les bras d'un sauveur. Je rectifie, d'une sauveuse, Luzilia.

– Quand vous irez chasser, j'irai avec vous, camarade Arcanjo, déclare l'administrateur.

– À la chasse personne n'accompagne personne, réponds-je. À la chasse, il n'y a que deux créatures : celui qui chasse et celui qui meurt.

– Il faut que mon peuple me voie, qu'ils me voient rapporter le trophée au village.

Finalement, on aperçoit les maisons.

– Bientôt, dit Naftalinda à l'écrivain, les gens vont sortir sur la route en attroupements.

– Ce ne sont pas des gens qui habitent dans ces maisons, rectifie l'administrateur.

– Ce ne sont pas des gens ? demande Gustavo. Qui y habite, alors ?

– Qui habite ici maintenant c'est la peur, répond-il.

Neuf heures après avoir quitté Pemba, la capitale de la province, notre cortège arrive au village. L'administrateur avait raison. Ce n'est pas seulement la peur qui habite Kulumani. La terreur se dessine sur la foule qui nous entoure.

– N'arrêtez pas la voiture au milieu de la route, ordonne Makwala.

Je souris. La route est tellement étroite qu'elle n'a pas de centre. Et pas de bords non plus : tout, autour, a pris la couleur de la poussière. Je suis moi-même tellement recouvert de poussière que mon corps semble n'avoir ni dedans ni dehors. Je m'époussette, mes mains sont des nuages qui ont l'air d'avoir émigré de mon corps. Une quinte de toux secoue ma poitrine. Une entité nébuleuse s'empare peu à peu de moi.

Sans qu'on s'en rende compte, une marée humaine nous entoure. L'épouse de l'administrateur explique, chuchotant à mon oreille : on a mobilisé des paysans d'autres villages pour nous souhaiter la bienvenue. Contre toutes les règles de sécurité, ces villageois marcheront de nuit, sans défense, pour retourner à leurs foyers. Mais cela paraît inévitable : la puissance d'un chef se mesure à l'aune de la cérémonie d'accueil. Et Florindo Makwala ne voulait pas manquer l'occasion de nous impressionner. Il tient à faire son propre éloge, et encourage Gustavo Regalo :

– Vous voyez, cher écrivain ? Le peuple m'aime. Moi et mon parti. Écrivez ça, photographiez tout ça.

Au milieu de la foule quelqu'un me prend le bras. Je réponds, dans un serrement de mains confus. Je remarque alors qu'il s'agit d'un aveugle. C'est son geste désorienté qui m'a percuté et a stoppé ma marche. Il arbore une tenue militaire qui contraste avec ses pieds nus.

– Vous êtes arrivés ! clame l'aveugle, comme si on réalisait un sort.

Et après il prédit :

– Vous êtes venus pour laisser votre sang à Kulumani.

En un instant, cédant à une étrange impulsion, je me mets à faire signe à la foule. Je me souviens des autres fois où l'on m'a accueilli en sauveur. Ces gens pourtant me regardent de travers. La main collante de l'aveugle me saisit à nouveau le bras :

– Vous apportez un fusil ? Pourquoi ? Ces lions ne se tuent pas avec une balle.

La vigueur avec laquelle il me poursuit me fait douter de l'authenticité de sa cécité. Ce soupçon s'aggrave quand il m'attrape avec le désespoir d'un noyé et me demande :

– Vous me voyez ?

– Pourquoi me demandez-vous ça ?

– Nous, ceux de Kulumani, personne ne nous voit, seuls les *muwawi*, les sorciers, nous prêtent attention.

L'administrateur m'aide à me libérer de l'aveugle impertinent. Il me pousse devant la voiture où les phares ouvrent un halo de lumière et me confie :

– On arrive de nuit. Certains pensent qu'on est des *vashilo*.

– Qui ?

– *Vashilo*, ceux de la nuit. On est les seuls à rendre visite aux villages à cette heure.

Ensuite, l'administrateur ordonne à voix haute :

– Laissez passer ! On vient vous sauver, on amène celui qui vient tuer les lions.

L'aveugle fait une révérence et s'appuie à nouveau sur mon bras pour conclure :

– Il n'y a pas de mourir, pas de tuer. Vous tous venez mourir chez nous.

Je regarde alentour. Il y a deux nuits une jeune femme est morte ici. Avant elle, vingt autres ont été dévorées par les bêtes sauvages. Non loin, au milieu de la prairie, se trouveraient encore des traces de sang, des restes indélébiles d'indicibles crimes. Je pense à la douleur et à la peur de ces gens. Je pense au désarroi de ce village, si loin du monde et de Dieu. Kulumani était plus orpheline que moi.

Il fait nuit, il n'y a déjà plus d'ombres au monde.

Version de Mariamar
(3)

UNE MÉMOIRE ILLISIBLE

Tous les matins la gazelle se réveille en sachant qu'elle doit courir plus vite que le lion ou elle sera tuée. Tous les matins le lion se réveille en sachant qu'il doit courir plus vite que la gazelle ou il mourra de faim. Peu importe que tu sois un lion ou une gazelle : quand le Soleil point, il vaut mieux que tu commences à courir.

Proverbe africain

La nuit dernière, quand les étrangers sont arrivés à Kulumani je n'ai pas fait mine de guetter leur accueil devant l'administration. J'aurais pu échapper quelque temps à mon enfermement. Mais je ne l'ai même pas fait. Pendant des années, c'est le rêve de revoir Arcanjo Baleiro qui m'a fait vivre. Maintenant il était là, à portée de quelques pas, et je demeurais à l'écart et distante, épiant la foule qui tournait autour du cortège. On aurait dit des vautours. Ils s'alimentaient de restes. De restes de nous-mêmes. Et c'est ce que j'ai dit à ma mère : "On dirait des vautours." Et les rapaces, comme dit la sagesse locale, ne deviennent jamais aveugles même une fois morts.

La voix autoritaire d'Hanifa Assulua me ramène à la réalité :

– Ne dors pas à l'ombre des cils, Mariamar ! Va égorgiller une poule.

Un grand repas est en cours de préparation en l'honneur des visiteurs. Nous, les femmes, nous resterons dans la pénombre. Nous lavons, balayons, cuisinons, mais aucune de nous ne s'assiera à table. Maman et moi savons ce que nous avons à faire, presque sans échanger un mot. Moi, je suis chargée de capturer, tuer et plumer une poule de notre poulailler. Tandis que je la poursuis, dans une course bruyante, j'entends derrière moi les pas de quelqu'un qui se joint à la chasse. J'interromps ma course et, la respiration retenue, mon regard balaie le sol dans une recherche inquiète. Je ne vois personne, un souffle d'angoisse s'échappe de ma poitrine :

– C'est toi, ma sœur ?

Pour finir, je me résigne, seule, assise sur l'escalier accroché sur le perchoir où les poules passent la nuit à l'abri des petits prédateurs.

Quelque part, tout près, est logé Arcanjo Baleiro. Et moi, dans la solitude de la cour, je plume une poule prisonnière entre mes genoux. Les plumes volent bercées par la brise errante. Subitement, je vois Silência, à contre-jour, recueillant dans ses mains les plumes flottantes. Elle réunit ses mains en conque pour que rien ne s'échappe entre ses doigts et m'offre cette douce pelote. Je recueille son don et écoute la voix familière :

– Regarde, ma sœur : ceci est mon cœur. Les lions ne l'ont pas emporté. Tu sais à qui le remettre.

Je remarque que du sang coule le long de mes bras, de mon pagne, de mes jambes. Serait-ce du sang de poule, on dirait, mais un étourdissement me brouille la vue. De ma poitrine jaillit une colère incontrôlée, un bouillonnement de volcan. Et la voix maternelle, provenant de la maison :

– Alors, Mariamar, tu n'as pas encore tué la poule ? Ou tu es, comme

toujours, à muser les ombres ?

Je veux répondre, les mots ne me viennent pas. J'ai brusquement perdu la parole, seul un bruissement rauque secoue ma poitrine. Effrayée je me lève, porte mes deux mains à ma gorge, ma bouche, mon visage. Je crie à l'aide, mais seul un rugissement caverneux s'échappe de moi. La sensation attendue apparaît alors : une aspérité sableuse dans le palais comme si on m'avait greffé une langue de chat. Hanifa Assulua surgit à la porte, les mains sur les hanches, réclamant le travail :

– Encore une fois ces attaques, Mariamar ?

L'apparition de sa mère effraie Silência. J'entends ses pas véloces s'éloigner tandis qu'un caquetement inquiet me donne la certitude que les volatiles ont également senti sa présence. Ils ne se sont pas rendu compte que l'un d'eux gisait mort sur mes genoux. Mais ils ont reconnu le mouvement farouche de la défunte visiteuse. S'il est vrai que je suis folle, alors je partage ma folie avec les volatiles.

Maman s'approche, intriguée. Lentement, ses mains remontent sur son visage comme à la recherche de secours. À deux pas de moi, elle s'arrête, stupéfaite :

– Qu'est-ce que tu as fait avec la poule ? Ma fille, tu n'as pas utilisé de couteau ?

Échevelée, Hanifa tourne les talons pour se réfugier dans la maison. Je regarde la poule mise en pièces éparpillée par terre. Je vois alors un vautour se poser à mes pieds.

À ce moment-là, un épisode me revient en mémoire : en pleine guerre, quand les prêtres se retirèrent de Kulumani, plus personne ne s'occupa de l'élevage des poules de la Mission. Les poules furent abandonnées dans les poulaillers qui tombaient en pièces. Peu à peu, les volatiles devinrent sauvages, grattant assidûment la terre dans les friches et ne revenant que le soir. Les poulaillers tombèrent en ruine et les vieilles planches disparurent dévorées par les termites. C'était un avertissement : la frontière entre l'ordre et le chaos s'effaçait. La savane primitive venait récupérer ce qui lui avait été volé.

Et il en fut ainsi : les poules furent dévorées une à une par des vautours. Les rapaces occupèrent l'espace auparavant réservé aux volatiles domestiques et devinrent à ce point familiers qu'ils cessèrent de craindre notre présence. Quelques-uns finirent par obéir à l'appel de grand-père Adjiru qui, en récompense, leur jetait un peu de graisse.

Un jour, chez nous, le dîner s'annonça fastueux.

– Il y a du poulet aujourd'hui, qu'est-ce qu'on fête ? demanda Silência.

On trouva étrange la taille de la grillade. Moi seule eus le courage de douter :

– On mange du vautour ?

– Et si c'en est un ? répliqua mon père. Tu n'as jamais entendu dire que

nous, les chasseurs, mangeons des yeux de vautour pour acquérir leur vision précise ?

Je n'ai jamais su ce que j'ai mangé. Mais la vérité c'est qu'après ce repas, je n'ai plus jamais connu l'apaisement d'un sommeil profond. Des cauchemars m'arrachaient du lit et je me réveillais avec un appétit inhabituel, une voracité qui me volait mon être. La façon dont cette faim me possédait n'était pas humaine. À vrai dire, je ne ressentais pas seulement la faim. J'étais la faim des pieds aux cheveux et une salive visqueuse coulait le long de mon menton.

– C'est l'aube et tu manges encore les restes du dîner ? Qu'est-ce que c'est que ces faims ? trouvait étrange mon grand-père, toujours matinal.

On m'emmena à Palma, pour des examens à l'hôpital. Ça peut être du diabète, suggéra encore l'infirmier. Soupçon infondé. Aucun examen ne révélait une quelconque maladie et je revins à Kulumani sans soulagement pour les mystérieuses crises.

À l'aube, grand-père continua de me croiser sur la terrasse pendant que je picorais des restes de *nchemba*, en quête d'os de poule parmi la farine de manioc. Adjiru profitait du noir pour exercer son autre activité : celle de sculpteur de masques. Obéissant à des préceptes ancestraux, cette tâche était clandestine, nul ne pouvait soupçonner que les masques jaillissaient de ses mains. Ces sculptures représentaient invariablement des femmes : les déesses que nous avons été ne voulaient pas être oubliées. Les mains des hommes disaient ce que leurs bouches n'osaient prononcer.

– Je peux faire un masque ? demandai-je.

Le masque, dit-il, n'est pas uniquement ce qui recouvre le visage de celui qui danse. Le danseur, la chorégraphie, la musique ondulant dans son corps : c'est tout cela le masque.

– Alors, quand vous aurez terminé l'œuvre, je pourrai la porter ?

– Ceci n'est pas un masque. C'est une *ntela*, une amulette, si tu préfères.

– Pour l'amour du Ciel, grand-père ! Vous y croyez vraiment ?

– Peu importe ce que je pense. Ce qui compte, c'est ce que pensent les morts. Sans ça – et il fit tourner le bois entre ses mains –, sans ça les ancêtres resteront loin de Kulumani. Et tu resteras loin du monde.

– Pardonnez-moi, grand-père : mais vous, un assimilé de naissance, devriez déjà être très loin de ces croyances...

Un sourire vague et bienveillant : c'était sa réponse. Ensuite, il me réprimandait. Je ne devais pas jeter les restes de nourriture dehors.

– Cela appelle les bêtes...

Peut-être était-ce ce que je voulais : convoquer les bêtes auprès de la maison, réinstaurer le désordre de la jungle, transformer les poulaillers en nids de vautours.

Avec le temps, les crises nocturnes empirèrent : les draps se réveillaient déchirés, les objets éparpillés sur le sol de la chambre.

– Ce n'est plus de la faim, je suis malade. Grand-père, qu'est-ce qui m'arrive ? je demandais en larmes.

La raison de ce mal était un secret, répondit un jour Adjiru. Un secret si profondément gardé que lui-même finissait par oublier.

– Je ne comprends pas, grand-père. Vous me faites peur.

J'étais malade, oui. Mais cette maladie était la seule chose qui me protégeait de mon passé.

– Ce n'est pas toi le problème, ma petite-fille. Le problème est dans cette maison, ce village. Kulumani n'est plus un lieu, c'est une maladie.

Kulumani et moi étions malades. Et quand, il y a seize ans, j'ai été charmée par le chasseur, cette passion n'était rien d'autre qu'une supplication. Je ne faisais qu'appeler au secours, je priais en silence qu'il me sauvât de cette maladie. Comme l'écriture m'avait auparavant sauvée de la folie. Les livres me restituaient des voix telles des ombres en plein désert.

Après le départ d'Arcanjo, il y a tant d'années, lui écrire m'est passé par la tête. J'aurais écrit des lettres infinies, pour obéir à ce désir profond. Je ne l'ai pas fait. Personne plus que moi n'aimait les mots. Pourtant, en même temps, j'avais peur de l'écrit, j'avais peur d'être autre et d'être ensuite trop à l'étroit en moi-même. De la même manière que grand-père sculptait des bois en cachette, je gardais une mission secrète. Le mot dessiné sur le papier était mon masque, mon amulette, ma potion.

Aujourd'hui je sais combien j'ai eu raison d'avoir gardé ces lettres pour moi. En réalité, Arcanjo Baleiro aurait eu des soupçons, s'il avait reçu des lettres écrites par moi. À Kulumani, beaucoup s'étonnent de ma capacité à écrire. Dans une terre où la majorité est analphabète, il est étrange que ce soit justement une femme qui maîtrise l'écrit. Et ils pensent que j'ai appris à la Mission, avec les prêtres portugais. Mon école, de fait, est née avant : c'est avec les animaux que j'ai appris à lire. Les premières histoires que j'ai entendues parlaient de bêtes sauvages. Toute ma vie, les fables m'ont appris à distinguer le vrai du faux, à démêler le bien du mal. En un mot, ce sont les animaux qui ont commencé à me faire humaine.

Cet apprentissage s'est fait sans plan mais avec préméditation. Mon grand-père et mon père rapportaient de la chasse la viande qu'on mangeait et les peaux qu'on vendait. Toutefois, mon grand-père rapportait quelque chose en plus. Il

transportait de la brousse des petits trophées qu'il m'offrait : ongles, sabots, plumes. Il laissait ces butins sur une table, à l'entrée de la maison. Sous chacun de ces ornements, Adjiru écrivait une lettre sur une vieille feuille de papier. Un *a* pour la plume de l'aigle, un *c* pour un sabot de chevreau, un *m* pour *munda*, qui est le nom qu'on donne à la flèche dans la langue de notre pays. Et l'alphabet défilait devant mes yeux. Chaque lettre était une nouvelle couleur avec laquelle je regardais le monde.

Un jour, sur la feuille de papier reposait une griffe de lion. Accroupi à côté de moi, mon grand-père roula sa langue sur son palais et, avec un petit fouet, fit claquer un *l* sonore. Son énorme main guida la mienne et je dessinaï la lettre sur le papier. À la fin, je souris, victorieuse. Je me confrontais pour la première fois à un lion. Et là, calligraphiée sur le papier, la bête sauvage s'agenouillait à mes pieds.

– Attention, ma petite-fille. Écrire est une vanité dangereuse. Ça fait peur aux autres...

Dans un monde d'hommes et de chasseurs, les mots furent ma première arme.

Du haut du goyavier du jardin, j'épie la place du village. Je n'ai jamais vu le *shitala* aussi rempli. Ils ont déjà déjeuné, bu, la clameur s'est accrue. Je ne parviens pas à voir les invités qui sont de l'autre côté du préau. Je m'installe sur le tronc doux, je hume le parfum des goyaves mûres pour contrarier l'attente. Et voilà que je vois Arcanjo sortir sur la place pour prendre l'air. Il n'a pas beaucoup changé : il est plus trapu mais il conserve son allure de prince. Mon cœur bondit dans ma poitrine. Au sommet de l'arbre, j'ai l'impression d'être au-dessus du monde et du temps.

Subitement, je vois Naftalinda traverser la place d'un pas ferme. Que fait-elle dans ce lieu interdit aux femmes ? Je la connais depuis toute petite, j'ai partagé avec elle la solitude de l'église à la Mission. Certains disent que son poids l'a rendue folle. J'ai foi en sa démente. Seules les petites folies peuvent nous sauver de la grande folie.

La vision de la place remplie de gens me fait reculer dans le temps. Je me souviens des fois où grand-père Adjiru venait me chercher pour une promenade dans le village. Il me tenait par la main et me conduisait au *shitala*, le préau des Anciens. Ma simple présence dans ce lieu était une hérésie que lui seul s'autorisait. Les hommes interrogeaient grand-père Adjiru sur ses aventures de chasse. Au début, il hésitait. Parfois il me poussait au centre et proclamait :

– C'est toi, Mariamar, qui vas raconter des histoires.

– Mais je suis une petite fille, je n'ai jamais chassé, je ne chasserai jamais...

– On a tous déjà chassé, on a tous déjà été chassés, arguait-il.

Il gagnait du temps pour devenir le centre du monde. Car, ensuite, il se levait prodigieux, dépourvu d'âge, et sa parole vaniteuse tourbillonnait dans la pièce. À un certain point, Adjiru s'arrêtait, soupirait, les yeux en quête d'une cible, suggérant que la narration serait longue. Il s'asseyait, complètement en sueur. Mais ce n'était pas un appui qu'il cherchait. C'était un trône. Car désormais Adjiru Kapitamoro régnerait. En vérité, il ne racontait pas la chasse : il chassait à nouveau. Dans cette enceinte, à ce moment précis, devant le regard stupéfait des auditeurs, grand-père tendait un piège à sa proie. Et l'assemblée, dans un silence suspendu, redoutait de faire fuir non les souvenirs du chasseur mais les animaux qu'il poursuivait.

– Racontez une autre histoire, Adjiru. Racontez cette fois...

En réprobation, grand-père levait le bras. Il refusait l'invitation : dans le récit du chasseur, "il était une fois" n'existe pas. Car tout naît là, dans le temps de sa voix. Raconter une histoire c'est jeter des ombres sur le feu. Tout ce que révèle le mot est au même instant consumé par le silence. Seul celui qui prie, dans un abandon total de son âme, connaît cette illumination et cette chute du mot dans les abîmes.

Une nuit, le récit était déjà bien avancé, les boissons avaient bien tourné, Genito Mpepe l'interrompt d'une voix embrouillée :

– Mais toi, Adjiru ! Comme tu mens bien !

Ce fut un pavé sans mare. Le regard atone d'Adjiru était celui de la blessure restant à ouvrir. Affecté, le doigt levé, il proféra :

– Toi, Genito, tu viens de te tirer une balle dans le pied.

Brisé, grand-père se retira du *shitala* et se dissipa dans la nuit. Moi seule l'accompagnai. Je m'assis dans le noir et attendis qu'il parle. Enfin, après une longue pause, pleine de soupirs, il se lamenta :

– Pourquoi ? Pourquoi Genito m'a fait ça ?

– Mon père est soûl.

– Ingrat. Tous des ingrats. Ce qu'ils appellent mensonges, j'appelle ça des dons.

Son regard se perdit dans l'infini. Mille pensées, mille souvenirs traversaient Adjiru. Peu à peu, sa colère fut mise en déroute.

– Tu sais, Mariamar ? Le plus triste c'est que Genito est peut-être soûl, mais il a raison. Toutes ces gloires dans mes récits : tout ça, c'est de la fumée sans feu.

On se méfie du chasseur, admit-il. Non pas qu'il fût un menteur. Mais la chasse possède la vérité d'une danse : des corps fuyant leur propre réalité. C'était ainsi qu'Adjiru la voyait.

En fait, expliqua-t-il, la carrière du chasseur est constituée d'échecs et d'oublis. Aussi parfaite que soit sa façon de viser, tout homme qui chasse est un perdant. Pour chaque victoire, mille défaites. C'est pour ça que le chasseur est un

inventeur de prouesses : car il se discrédite lui-même, redoutant davantage sa fragilité que la plus féroce des proies.

– Mieux vaut être un menteur. Car, au fond, je ne suis rien. Je n'ai jamais rien fait.

– Ne dites pas ça, grand-père. Vous avez déjà fait tellement de chasses.

– Tu veux savoir, ma petite-fille ? À la chasse, la proie travaille plus que le prédateur.

Ce n'était pas une plainte. Au fond, il aspirait à n'avoir aucune obligation. Le bonheur, avait-il l'habitude de dire, consiste à ne rien faire : être heureux c'est seulement laisser Dieu advenir. Puis il se tut, les mains tournant, nerveuses, sur ses genoux. Soudain il se leva, déterminé, comme si une âme nouvelle lui avait rendu visite. D'un pas assuré, il se dirigea à nouveau vers le préau, se jucha sur une chaise, bomba le torse et affronta la foule.

– Vous voulez des histoires ? Eh bien, je vais vous en raconter une. Votre histoire.

– Ça y est, c'est reparti, grommelèrent certains.

– Vous avez déjà oublié que vous avez été esclaves ? poursuivit Adjiru.

– On est foutus, commentèrent les autres.

– Ou vous avez déjà oublié qu'on nous a emmenés au-delà de la mer ? Aucun de nous n'est revenu. Ou avez-vous déjà oublié mon père, Muarimi Kapitamoro ? Il a été emmené à São Tomé, vous ne vous rappelez pas ?

– On s'en va tout de suite, dirent les hommes en chœur.

Et, s'adressant à moi, ils ajoutèrent :

– Viens avec nous, car maintenant il va pleuvoir des mots.

Ils se retirèrent un à un, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que moi sous l'abri, fixant franchement la chaise branlante sur laquelle grand-père poursuivait son allocution enflammée. Presque sans voix, j'ai encore osé l'appeler de retour sur terre. Cependant, à ce moment-là, j'étais invisible pour lui. Un prophète enflammé s'était emparé de mon vieux parent.

– Les esclaves ne laissent pas de souvenir, vous savez pourquoi ? Parce qu'ils n'ont pas de tombe. Un jour viendra à Kulumani où plus personne n'aura de tombe. Et il n'y aura plus jamais de souvenir qu'ici il y a eu des gens...

– Grand-père, rentrons à la maison.

– Maintenant, nous n'avons même plus besoin qu'on nous mette sur des bateaux. São Tomé c'est ici, à Kulumani. Ici, nous vivons tous ensemble, esclaves et propriétaires d'esclaves, pauvres et maîtres de la pauvreté.

À ce moment-là, dans le préau déjà vide, j'ai regardé grand-père Adjiru comme s'il était un enfant, plus solitaire et désemparé que moi. Je me suis approchée de la chaise qui lui servait de scène, j'ai levé mon bras bien haut pour toucher sa main.

– Rentrons, grand-père. Rentrons à la maison.

Bras dessous bras dessus, nous sommes descendus par le sentier près du fleuve.

Journal du chasseur
(3)

UNE LETTRE LONGUE ET INACHEVÉE

L'homme voit la bruine ; la femme voit la pluie.

Proverbe de Kulumani

Cette nuit même, faisant preuve de la plus grande des hospitalités, on nous a installés dans le bâtiment de l'administration. On nous a conseillé d'écarter les piles de dossiers d'archives et d'utiliser des canapés élimés qui pourrissaient là. On improviserait ainsi tables et lits.

Prodiguant sa sympathie, l'administrateur prend congé, large sourire, déjà sur le pas de la porte :

- Demain, une dame du village viendra faire le ménage et préparer le repas.
- Ce devait être Tandi, notre employée, reprend la première dame.

Toutefois, il se passe qu'elle a été...

- Elle est indisposée, interrompt rapidement Florindo.
- Indisposée ? Qu'est-ce que c'est que ce mot, mon mari ? Indisposée ?

Makwala pousse son épouse à l'extérieur avec une ferme gentillesse. Dehors, ils discutent encore. Peu à peu, les voix s'évanouissent. On dirait qu'ils se sont éloignés, mais les pas nerveux de Naftalinda confirment qu'elle revient, tenant à nous laisser avec son dernier mot :

– Simplement pour que ce soit clair : indisposée veut dire attaquée, presque morte. Et ce ne sont pas les lions. La plus grande menace à Kulumani, ce ne sont pas les bêtes de la jungle. Faites attention, mes amis, faites très attention.

La femme ressort et je pense au miracle qu'il existe une porte pour autant de corps. Je passe les doigts sur le plateau du bureau et je souris : est-ce au milieu de la poussière du temps et des piles de lettres mortes que j'écirai ce journal ? Ce manuscrit n'est simplement qu'une longue lettre inachevée pour Luzilia.

Je réveille l'écrivain avec une violence inutile. L'homme s'était endormi peu de temps auparavant, il devait émerger d'un puits profond.

- J'ai besoin de votre aide. Suivez-moi en voiture, pour m'éclairer la route...
- Que se passe-t-il ?
- Ces types ont rempli les routes de pièges.
- Et alors ?
- Je suis un chasseur, je n'utilise pas de pièges.

J'avance à pied, l'écrivain ensommeillé conduit la voiture lentement sur ma trace. Ici et là, je ramasse les pièges et les lance à l'arrière de la camionnette. Plus loin, je tombe sur une construction faite de troncs qui dépassent la taille d'un homme, soutenant au sommet un toit en paille.

- On dirait une maison, avertit l'écrivain.
- C'est un *utegu*, un piège pour attraper les lions.

Je passe une corde entre les troncs et l'attache à la voiture, ordonnant à Gustavo d'entraîner le toit et la palissade en marche arrière.

- Allez, foncez, le pied sur la pédale !

L'effort du moteur conjugué à mes cris impatients me fait remonter au temps de mon enfance. Je me remémore le jour où mon père avait décidé que je l'accompagnerais dans la brousse. Ma vieille s'y était vigoureusement opposée : en plus des dangers de la chasse, nous étions en pleine guerre. Ils s'étaient disputés à la porte de la maison, c'était l'aube et les cris de ma mère avaient alerté les voisins. Le vieux Baleiro avait décidé de mettre un terme à la dispute : il m'avait poussé dans la jeep et s'était enfermé avec moi dans la cabine. La voiture avait reculé avec une précipitation si folle qu'un choc violent m'avait brusquement jeté contre la vitre qui s'était brisée. Le sang avait coulé, chaud, sur mon visage. Je me souviens comment ma mère m'avait porté dans ses bras en pleurant en silence. En me déposant dans mon lit, mon sang colorant ses bras, elle avait proclamé avec une mystérieuse sérénité :

- Te voilà prévenu : cet enfant ne sera jamais un chasseur.

Les pièges ramassés, je retourne dans la maison et, à la lumière d'une lampe à pétrole, j'ouvre mon cahier de notes. Je revois indifférent les souvenirs de la journée.

- En fin de compte, vous êtes gaucher ? demande l'écrivain en s'approchant.
- Oui. Mais pour tirer, je suis droitier.

Et d'expliquer avec une inspiration soudaine que c'est la main gauche qui tient les enfants dans les bras. Elle ne peut donc pas être celle qui tue.

– Étrange, réagit Gustavo. Dans la plupart des cultures, la main gauche est maudite. Dans quelle tribu avez-vous été dégoter ce précepte ?

– Dans la tribu de chez moi, la tribu des Baleiro. Aujourd'hui, cette tribu se résume à moi.

- Et qu'écrivez-vous, si ce n'est pas indiscret ?
- J'écris cette histoire.
- Quelle histoire ?
- L'histoire de cette chasse. Je vais publier un livre.

Gustavo ne cache pas son sourire nerveux. La révélation a fonctionné comme un coup à l'estomac. Les questions se succèdent, sans interruption : un livre ?... et quel éditeur me publierait ?... Quel genre adopterais-je, le roman, le témoignage ? Je ne le laisse pas terminer son cortège de doutes et d'interrogations. Je lui dis comme pour l'apaiser :

- Je crois que je n'y arriverai pas.
- Et pourquoi n'en seriez-vous pas capable ?
- Écrire ce n'est pas comme chasser. Il faut beaucoup plus de courage.

Ouvrir son cœur comme ça, m'exposer sans arme, sans défense...

Gustavo perçoit l'ironie de mes paroles. Il tente alors de m'attaquer sur mon propre territoire.

– Je vous ai déjà dit que je hais la chasse.

– Pourquoi êtes-vous ici, alors ?

– Dans ce cas, il n'y a pas d'alternative pour protéger les vies humaines.

– Savez-vous ce que je vous réponds ? Peur.

– Comment ?

– Vous avez peur.

– Moi ?

– Vous avez peur de vous-même. Vous avez peur d'être chassé par l'animal qui vit en vous.

Gustavo tourne le dos, mais je n'abandonne pas : il avait beau vivre dans un monde urbain et moderne, la brousse primitive demeurerait vivante en lui. Une partie de son âme serait toujours sauvage, remplie de monstres indomptables.

– Venez avec moi dans la brousse et vous verrez : vous êtes un sauvage, cher écrivain.

– Traitez-moi de ce que vous voulez, mais je ne vois pas grand héroïsme à tirer sur des animaux sans défense. Il n'y a pas de gloire dans un affrontement aussi inégal.

En silence, je retire de mon sac et dépose sur la table une griffe et une dent de lion.

– De quoi croyez-vous qu'il s'agit ?

– Des parties d'un lion.

– Des parties ? Ce sont des armes. Ce sont les fusils du lion. Comme vous pouvez voir, la bête est plus équipée que moi. Qui est le chasseur, finalement ? Lui ou moi ?

– Cette conversation ne mène nulle part.

– Laissez-moi vous dire que, comme reporter, vous avez très mal commencé.

– Et pourquoi ?

– Vous n'avez pas compris la raison pour laquelle j'ai détruit les pièges.

– Et vous, vous avez encore plus mal commencé : vous n'avez même pas daigné parler avec les gens avant de détruire ce qu'ils ont construit avec autant d'ardeur.

– Vous savez une chose, écrivain : ce serait mieux, si au lieu des lions, je venais chasser des vampires. Les vampires vendent bien, vous auriez un best-seller assuré.

Je souffle sur la bougie et le noir envahit la chambre. Dehors, la pleine lune éveille en moi une inquiétude féline. Sous le rideau des paupières, je me souviens à nouveau de Luzilia. Soudain, un autre mirage m'apparaît cependant. C'est une jeune Noire, belle. C'est une fille du coin qui sourit près d'un fleuve. Elle demeure sans visage, cela pourrait être n'importe quelle femme du village. Ce soir, je dors avec toutes les femmes de Kulumani.

Je ne m'étais pas endormi depuis longtemps quand j'entends des rugissements. Le monde reste suspendu. Le silence n'existe pas après le grognement du lion.

– Vous entendez ? demande l'écrivain, inquiet.

– C'est une lionne. Elle est encore loin.

Peu à peu les rugissements s'évanouissent. L'obscurité se tait. Enfin, je commence ma guerre avec la nuit.

Depuis tôt le matin, une femme nommée Hanifa Assuala balaie, lave, nettoie, chauffe de l'eau sans jamais prononcer un mot. Sa présence a la discrétion d'une ombre. Ce n'est qu'en sortant qu'elle m'adresse la parole sans jamais quitter le sol des yeux.

– Vous vous souvenez de moi ? demande-t-elle.

Je ne me rappelle pas. Je lui explique la circonstance éphémère de ma visite. Tant de temps était passé depuis que j'étais venu ici chasser un crocodile. Cela avait duré très peu de jours et j'étais parti sans plus jamais revenir. Je voulais m'excuser d'une éventuelle indélicatesse. Mais mon manque de souvenirs semble la soulager.

– Dites la vérité : vous ne venez que chasser ? Ou vous venez chercher quelqu'un à Kulumani ?

– Quelqu'un ? Je ne connais personne.

– C'est bien qu'il en soit ainsi. Ici non plus, il n'y a personne.

Et elle ne m'en dit pas davantage ce jour-là, ni les jours suivants. Elle allait et venait là sans corps, sans voix, sans présence. L'écrivain a compris que cette femme était un pont pour toucher la communauté du village. Et qui plus est : elle était la mère de la dernière victime des lions. Aussi, Gustavo suit comme une ombre les pas de la domestique. Hanifa remplit un bidon d'eau quand l'écrivain l'interroge sur les circonstances qui ont entouré la mort de sa fille.

– Qu'est-ce qui est arrivé cette nuit-là ? Elle était dehors, à cette heure ?

– Le lion était à l'intérieur.

– À l'intérieur de la maison ?

– À l'intérieur, répète-t-elle dans un souffle presque inaudible. Elle désigne sa poitrine comme si elle suggérait une autre intériorité. Puis, elle passe ses bras autour du bidon d'eau, refusant l'aide pour le placer sur la tête.

– Je dois rentrer, je vais encore cuisiner, préparer votre fête de réception.

Elle se dresse altière, comme si le bidon d'eau faisait partie de son corps, comme si c'était l'eau qui la transportait elle.

L'administrateur se manifeste au milieu de la matinée pour nous présenter le pisteur qui nous accompagnera pendant les chasses. Il s'appelle Genito Mpepe, c'est le mari d'Hanifa, la femme qui nettoie notre maison. C'est ainsi que Florindo le présente. Puis, d'une voix étouffée, il ajoute :

– La jeune fille qui a été tuée... était la fille de ce monsieur...

Je déplie une carte sur la table et prie l'homme de me fournir des indications sur les lieux où les victimes ont été attaquées.

– Je ne lis que la terre. Les cartes sont une langue que je ne connais pas.

C'est ainsi que le pisteur me répond. Ses manières sont brusques, presque grossières. Je connais ce type de personne. Rudes en apparence mais excellentes dans l'art de la chasse. Quelque chose me fait cependant penser que Genito nourrit un ressentiment, une douleur dirigée contre moi.

– J'aurai droit à une arme ?

Non. Je réponds dans les mêmes termes laconiques. L'administrateur tente de briser la glace en clamant avec un enthousiasme déplacé :

– Notre chasseur a une explication pour les attaques des lions. Expliquez donc au camarade Genito, il faut qu'il sache...

Pour moi, c'était évident : les paysans avaient exterminé les petits animaux qui constituent l'alimentation des grands carnivores. Désespérés, ils se sont mis à attaquer les villages. Les gens sont des proies faciles pour les lions. Cette rupture dans la chaîne alimentaire – ce fut le terme que j'utilisai avec une certaine arrogance – était la raison du comportement inhabituel des lions.

– Porcs, affirme le pisteur, nous faisant face.

Dans un premier temps, je crus qu'il nous insultait.

– C'est la faute des porcs ! répète-t-il.

L'écrivain relève le visage pour dire qu'il ne comprenait pas. Mais il renonce aussitôt : ne pas comprendre est devenu son activité la plus réussie depuis son arrivée à Kulumani. Genito Mpepe conclut alors :

– Ce sont les porcs qui ont montré le chemin aux lions.

Les porcs sauvages visitaient les enclos, attirés par les cultures autour des maisons. Les lions avaient suivi leur trace et envahi ainsi un espace qu'ils n'avaient jamais osé franchir auparavant.

Plus tard, tandis que je range mes affaires, je surprends l'écrivain à regarder mon journal. Je n'interviens pas. Je laisse ses doigts voraces feuilleter le petit cahier. Au lieu de m'énervier, cet intérêt me remplit d'une fierté inattendue. Finalement, l'artiste en personne reconnaissait une valeur à mes arts ?

Je ne sais pas – je ne saurai même jamais – ce que Gustavo pense de ce qu'il lit. Je sais qu'à un certain moment, ses mains tremblent et un éclat s'allume dans son regard.

Les papiers tremblant dans les mains de Gustavo me transportent vers mon enfance. Je revois le jour où Rolando fut obligé de vérifier le véritable contenu des lettres que maman rédigeait éternellement. Et mon père, les bras croisés sur sa poitrine, attendant tel un juge suprême. En réalité, je me demandais moi aussi : les lettres que Martina rédigeait étaient-elles fidèles à ce que mon père dictait ?

Cela arriva cette fois-là : mon père interrompit sa dictée et se tut pendant un temps.

– Alors ? demanda sa femme, le voyant absorbé.

– Je ne crois pas que tu obéisses à ce que je te demande d'écrire, dit-il, en avançant résolument sur son épouse.

Avec brusquerie, Henrique Baleiro arracha la lettre des mains de sa femme. Il tourna et retourna la feuille à proximité du visage de sa femme comme s'il regardait à travers le papier. Pour moi, c'était la preuve d'un vieux soupçon : mon père ne savait pas lire.

– Rolando, mon fils, viens ici.

Mon frère se leva, tremblant de l'âme aux pieds. Notre vieux lui tendit le cahier, les yeux rivés sur son fils aîné.

– Lis à voix haute ce qui est écrit ici.

Écarquillés, les yeux de Rolando semblaient ne fixer aucun point. Les lignes dansaient entre ses mains tremblantes. La voix prise dans un écheveau, sans bout par lequel le délier.

– Lis !

– Où, papa ?

– Lis. Lis n'importe quelle partie.

Le regard de ma mère était une prière. Rolando me fixa avec stupéfaction et terreur. Puis, il inspira profondément et je ne le reconnus même pas lorsque sa voix plana dans le salon :

– Mon Henrique chéri, mon mari bien-aimé...

– Allez, continue.

– ... mon unique amour de ma vie.

Je fixai le visage de ma mère et vis la tristesse, la tristesse de toute l'humanité.

La fête de réception prévue au centre du village débutera bientôt. L'écrivain veut gagner du temps et profiter de l'heure qui reste pour parler avec des témoins, recueillir des preuves. Je l'accompagne. Nous avançons à la dérive au milieu des sentiers de Kulumani. Pas militaire, je marche devant, le fusil en bandoulière. L'écrivain m'interroge une fois de plus sur l'utilité de mon arme en plein jour, en plein village.

– Les bêtes distinguent autrement jour et nuit, brousse et village.

Je mesure à présent la taille de l'agglomération. Les paillotes s'étendent au-delà du fleuve et tapissent le versant sur l'autre rive. Le village s'est agrandi depuis ma dernière venue. Ce sont certainement des réfugiés de guerre, ceux qui se sont installés sur la rive du Lideia.

Les villageois nous saluent, nous cédant le passage dans les chemins étroits. Certains ont l'air de se rappeler de moi. Je prodigue des amabilités :

– *Umumi* ?

– *Nimumi*, me répondent-ils joyeusement, étonnés de me voir les saluer en langue locale.

Ils sourient. Mais leur rire se noie aussitôt dans un regard inquiet. Ces hommes sont unis par une même fragilité. Pendant des siècles, ils ont existé en marge du monde. Aussi jugent-ils suspect le soudain intérêt pour leur souffrance. Ce soupçon explique la réaction d'un paysan quand Gustavo expose le but de l'entretien :

– Vous voulez savoir comment on meurt ? Mais personne n'est jamais venu voir comment on vit.

Des chiens squelettiques traversent les chemins comme des ombres errantes. Pourtant, ces chiens, farouches au prime abord, cèdent devant la moindre caresse et se blottissent tout près de nous comme s'ils avaient la nostalgie d'être humains. L'écrivain les appelle, il veut les flatter. Les gens le regardent avec étrangeté : on ne s'attend pas à ce qu'il caresse les chiens, encore moins à ce qu'il parle avec eux. Ces animaux domestiques ne reçoivent ni parole ni restes de nourriture : ils mangent uniquement ce qu'ils chassent, pour qu'ils n'aient pas de familiarités existentielles.

Des dizaines de curieux se sont rassemblés en un clin d'œil sous le manguier. Incroyable comme un endroit désert se remplit subitement de gens qui ont l'air d'émerger du sable. Je regarde avec cynisme vers ce commerce d'intérêts. L'écrivain est un rapace : il réclame des récits de guerre. Les villageois espèrent un certain bénéfice. Un don, dans le parler local. Comment peut-on me critiquer pour mon activité professionnelle ? Je suis un pratiquant de la chasse ? Or, l'écrivain est un nécrophage. Il a embarqué dans ce voyage pour grappiller des malheurs parmi les survivants dont le deuil est le silence.

Gratter les blessures du passé : c'est ce que fait Gustavo en remuant les souvenirs de la guerre civile.

– De quoi vous souvenez-vous le plus de l'époque de la guerre ?

– Il n'y a rien à rappeler, monsieur, dit un paysan.

– Comment ça ?

– On est tous revenus morts de la guerre.

Je détourne le visage. Je ne veux pas qu'on voie la vengeance s'épanouir dans mon sourire. Aucune guerre ne se raconte. Là où il y a du sang, il n'y a pas de mots. L'écrivain est en train de demander aux morts de montrer leurs cicatrices.

Sur le moment, il me vient à l'esprit que c'est ça qui me plaît dans la chasse : retourner au-delà de la vie, délivré de mon humanité.

L'aveugle qui nous a poursuivis le soir de notre arrivée est aussi dans le cercle des interviewés. À un moment, il s'appuie sur les épaules de celui qui se trouve devant lui et nous salue avec une sobriété solennelle. Il est toujours pieds nus, portant la même tenue militaire.

– Dans quelle armée avez-vous servi ? demande l'écrivain.

– Toutes, répond-il illico.

Pointant dans ma direction, il ajoute :

– Et je me rappelle bien de la voix de ce monsieur.

– Ce n'est pas possible, ma voix ?

– Pardonnez-moi, je ne veux pas vous offenser, mais je voudrais demander : pour quelle raison a-t-on appelé un chasseur ? On aurait dû faire appel à moi qui suis soldat.

– Je ne comprends pas, argumente l'écrivain. Qu'est-ce que ça a à voir avec les soldats ?

– Vous ne voyez pas ? Ça, monsieur, ce n'est pas une chasse. C'est une guerre.

C'est la guerre qui expliquait la tragédie de Kulumani. Ces lions ne surgissaient pas de la brousse. Ils étaient nés du dernier conflit armé. Le même désordre de toutes les guerres se répétait à présent : les gens sont devenus des animaux et les animaux des humains. Pendant les combats, on a laissé les cadavres dans la campagne, sur les routes. Les lions les ont mangés. À ce moment précis, les bêtes ont brisé le tabou : elles se sont mises à regarder les gens comme des proies. L'aveugle conclut enfin son long discours :

– Nous ne sommes plus maîtres, nous les hommes. Maintenant, ils commandent notre peur.

Ensuite il discourt avec éloquence et sans interruption :

– Il est arrivé la même chose à l'époque coloniale. Les lions me rappellent les soldats de l'armée portugaise. On a tellement fantasmé ces Portugais qu'ils sont devenus puissants. Les Portugais n'avaient pas de force pour nous vaincre. Aussi, ils ont fait en sorte que leurs victimes se tuent elles-mêmes. Et nous, Noirs, avons appris à nous haïr nous-mêmes.

Le vieux parlait comme s'il dissertait, rempli de certitude. À cet instant-là, il était un soldat. Un uniforme imaginaire étreignait son âme.

L'écrivain sait : le véritable entretien aura lieu pendant la rencontre de réception prévue au déjeuner dans le *shitala*, le préau au centre du village. C'est sous cette ombre que les hommes se réunissent habituellement. Les femmes en

sont exclues. Elles n'osent même pas passer à côté de cet espace couvert. Florindo Makwala aurait préféré un autre endroit, plus moderne, moins sous l'emprise de la tradition. Mais l'écrivain a insisté : d'un seul coup, il mettrait en confrontation les interprétations les plus variées sur les attaques des félins.

Quand nous avons enfin débarqué sous le préau, l'administrateur n'était pas encore arrivé. Il accomplissait les protocoles du pouvoir : c'était lui l'attendu. Les plus vieux se lèvent pour nous souhaiter la bienvenue. Quand ils me saluent, ils font en sorte que leur main gauche tienne mon coude droit. C'est une déférence, un signe de respect. Ils veulent me dire que mon bras est "lourd".

Enfin arrive Florindo Makwala, accompagné de son garde du corps et d'un secrétaire qui tient une pochette. Un paysan âgé se lève, avec un respect réservé, et accueille l'administrateur avec les paroles suivantes :

– On ne vous a jamais vu ici, dans ce *shitata*. Bienvenue au nombril du village. Asseyez-vous, mais sachez qu'ici nous parlons en premier...

– Très bien, admet l'administrateur. Après, à la fin, je clôturerai la réunion...

Le vieux attend que Florindo s'installe et, aussitôt, les mains sur les hanches, il nous affronte Gustavo et moi :

– Pourquoi nous rendez-vous visite ?

– On ne vous a pas informés ? s'étonne l'écrivain.

– On veut savoir pourquoi on nous a choisis nous.

– Et quel est le problème ?

– Les autres, des autres villages, qui n'ont pas été visités, se plaindront. Nous serons victimes de cette jalousie, et nous, qui sommes déjà en train de mourir, nous mourrons encore plus par votre faute.

– On ne peut pas aller voir tout le monde, j'argumente, m'associant aux efforts de Gustavo Regalo. Et qu'est-ce que vous racontez ? Des gens meurent, toutes les semaines il y a une victime de plus.

– Le temps n'a pas de cours. Les jambes du temps sont en nous-mêmes. En plus, maintenant encore plus de gens vont mourir. En rendant visite à Kulumani, vous appelez les lions tueurs.

– Si vous ne voulez pas de moi, je m'en vais, j'affirme en me levant de ma chaise. Aujourd'hui même je retourne à la capitale.

L'administrateur affolé lève les bras et ordonne à tout le monde de s'asseoir. Il parle à l'assemblée, puis en shimakonde. On comprend qu'il veut corriger d'éventuels malentendus. On fait silence. Le vieil agité finit par sourire et s'adresse à nous en portugais :

– Bon. On va manger d'abord. Après, on parlera, on parle mieux le ventre plein.

On nous offre une assiette de farine de maïs cuit, qu'on appelle ici *shima*. Une énorme marmite remplie de morceaux de chevreau est placée au centre. Les morceaux de la bête sont là : la tête, les pattes, la viande, les cornes. Je m'en tiens à la farine arrosée d'une sauce dont je préfère ignorer la nature.

– Ne faites pas de manières, m'encourage Makwala, ce chevreau c'est vous

qui l'avez offert à la population.

On nous sert de la *lipa* et de l'*ugwahlwa*, des boissons fermentées, je ne commets pas l'indélicatesse de refuser, même si je ne mouille que les lèvres. Avant le repas, ils ont fait circuler une bassine d'eau tiède pour se laver les mains. En l'absence de torchon, j'ai laissé l'eau couler le long de mes bras baissés. Nous mangeons en silence. On entend la mastication fébrile de la viande. Ce n'est que lorsque les os une fois nettoyés retournent dans la marmite que quelqu'un nous adresse la parole. Le vieux avait raison : l'atmosphère est devenue plus détendue, il y a des rires et on raconte des blagues. On nous demande, à Gustavo et moi, si nous avons une femme. Devant la réponse négative, tout le monde s'entre-regarde.

– Aucun des deux n'est marié ?

Subitement, le soupçon se réinstalle : tellement hommes et tellement célibataires ? On ne pouvait être que sorciers, eux seuls restent solitaires toute leur vie.

– Pardonnez de douter, mais vous vivez dans l'idéologie de Dieu ?

Le vieux revient à la charge. Il commente le fait que nous ayons refusé de nous servir dans la grande marmite. Qui, en ce monde, refuse pareille invitation ?

– Vous vous trompez, frères. Ces Blancs mangent de la viande tous les jours. Et c'est ce goinfre qui va en finir avec le monde.

– Le problème, rectifie un autre paysan, ce n'est pas ce qu'ils mangent, mais comment ils mangent.

– Que voulez-vous dire ? demande Gustavo.

– Vous mangez tout seuls. Ce sont les sorciers qui font ça.

Et l'homme pétrir avec sa main un bout de *shima*, le passe longuement dans la purée de choux et le laisse goûter avant de le porter à sa bouche.

– Ceux qui mangent tout seuls cachent quelque chose. Vous pouvez en être sûr, monsieur le fusil de chasse, ce n'est pas nous qui vous recevons mal. C'est vous qui êtes mal arrivés.

– Oublions tout ça, proclame conciliant l'écrivain. Voilà ce que je veux vous demander : ces lions qui sont apparus sont vrais ?

– Comment vrais ? demandent en chœur les présents.

Ils expliquent leur étonnement : il y a le lion de la brousse qu'on appelle ici *ntumi va kuvapila* ; il y a le lion-fabrique qu'on surnomme *ntumi ku lambidyanga* ; et il y a les hommes-lions, appelés *ntumi va vanu*.

– Et ils sont tous vrais, concluent-ils à l'unanimité.

Sans crier gare, une voix féminine se fait entendre, hérétique et imprévue :

– La chasse devrait être différente. Les ennemis de Kulumani sont ici, ils sont dans cette assemblée !

L'intervention inquiète tous les présents. Surpris, les hommes dévisagent l'intruse. C'est Naftalinda l'épouse de l'administrateur. Et elle défie la plus ancienne des interdictions : les femmes n'entrent pas dans le *shitala*. Et sont encore moins autorisées à émettre des avis sur des sujets de cette gravité. L'administrateur accourt pour rectifier le tir :

– Camarade première dame, s'il te plaît, c'est une rencontre privée...

– Privée ? Je ne vois rien de privé ici. Et ne me regardez pas comme ça, je n'ai pas peur. Je suis comme les lions qui nous attaquent : je n'ai plus peur des hommes.

– Naftalinda, s'il te plaît, nous sommes réunis ici selon la tradition ancienne, prie Makwala.

– Une femme a été violée et presque tuée dans ce village. Et ce ne sont pas les lions qui l'ont fait. Il n'y a plus d'endroit interdit pour moi.

Elle évolue avec arrogance parmi les anciens, elle sourit avec dédain à l'administrateur et pour finir se poste devant moi :

– Vous êtes revenu à Kulumani, Arcanjo Baleiro ? Eh bien, faites la chasse à ces violeurs de femmes.

– Maman, il faut demander la parole, avertit Florindo Makwala.

– La parole est à moi, je n'ai besoin de la demander à personne. C'est à vous que je parle, Arcanjo Baleiro. Pointez votre arme sur d'autres cibles.

– Qu'est-ce que tu racontes, ma femme ?

– Vous faites semblant d'être inquiets des lions qui nous ôtent la vie. Moi, en tant que femme, je demande : mais quelle vie peut-on encore nous ôter ?

– Maman Naftalinda, pour l'amour de Dieu. Nous avons un agenda pour cet événement.

– Vous savez pourquoi on ne laisse pas les femmes parler ? Parce qu'elles sont déjà mortes. Ceux-là, les puissants du gouvernement, ces riches d'aujourd'hui, les utilisent pour travailler dans leurs *machambas*.

– Maliqueto, s'il vous plaît, emmenez la première dame. Elle perturbe notre *workshop*.

– Quelques-uns deviennent riches. Il y a des morts qui travaillent de nuit pour que quelques-uns deviennent riches.

Une dispute s'empare du lieu. Soudain, plus personne ne parle en portugais. Cette dispute se produit dans un autre monde. Dans un monde où, pour se comprendre, les morts et les vivants ont besoin de traduction.

Version de Mariamar
(4)

LA ROUTE AVEUGLE

*Un mot qui ne peut sortir de la bouche finit par se
convertir en bave venimeuse.*

Proverbe africain

Aujourd'hui, ma mère m'a appris qu'elle travaille comme domestique chez l'administrateur où loge Arcanjo Baleiro. Elle croise mon chasseur tous les jours. Peut-être le fait-elle exprès pour m'humilier. Sans que je ne lui demande rien, maman avance :

– Cet Arcanjo est arrivé malade, la maladie des chasseurs a déjà pénétré son corps.

Si son intention est de me blesser, je réponds en feignant le désintérêt. Je ne veux pas savoir. Ma nation n'est plus uniquement le village, ni même ma maison : c'est ce recoin solitaire. L'enclos où je suis confinée.

Je contemple mes jambes et pense combien elles sont superflues désormais. Je regrette presque l'époque où j'ai été paralysée comme si mes membres inférieurs ne parlaient pas la même langue que le restant de mon corps. C'est ce à quoi j'aspire aujourd'hui : une langue que le corps ne comprenne pas et que je ne puisse parler qu'en rêve.

Les jambes naissent dans la tête, le corps entier commence dans la tête de même que les fleuves descendent du ciel. Ainsi disait Adjiru Kapitamoro, mon très cher grand-père, et aujourd'hui encore je trouve qu'il avait raison. Mes jambes se sont endormies au réveil de ma tête. Un jour, j'avais douze ans, je tombai comme un sac vide au pied du lit. La famille se réunit, Adjiru tira mon père par la veste :

– C'est toi, Genito ?

Je me précipitai pour répondre, défendant mon vieux. Il n'y avait pas de faute ni besoin d'explication. J'avais seulement eu des cauchemars cette nuit-là, avec des visions que je n'osais pas rappeler. Ils me levèrent à la force du poignet et je m'effondrai à nouveau, sans force intérieure.

– Il faut que ça tombe maintenant, au milieu de toute cette guerre, se plaignit mon père. Elle sera un poids de plus, maintenant.

– Depuis quand un enfant est un poids ? interrogea Adjiru.

Dans l'enfance, le corps ne sert qu'à une chose : jouer. Mais pas à Kulumani. Les enfants de notre village demandaient à leurs jambes de les faire fuir devant le feu, plus rapides que les balles. C'était l'époque où les armes balayaient nos habitations. En fin d'après-midi, le rituel était toujours le même : on emballait nos affaires et on se cachait dans la brousse. Pour moi cette façon

de procéder était un jeu, une diversion partagée avec les autres enfants. Dans un monde de poudre et de sang, on inventait des amusements silencieux. Dans ce refuge nocturne, j'appris à rire intérieurement, à crier sans voix, à rêver sans rêve. Jusqu'au jour où la moitié inférieure de moi-même cessa d'être mienne. Et je tombai au pied du lit.

Après la paralysie, c'était grand-père Adjiru qui venait me chercher en fin d'après-midi et me portait dans ses bras vers la cachette dans la forêt. Tous les autres étaient déjà partis, il ne restait plus que moi et les objets sans valeur éparpillés sur le sol de la maison. Tandis que j'attendais les bras salvateurs de grand-père dans la solitude de la chambre, une certitude se renforçait en moi : j'étais une chose et je serais enterrée comme un objet dans la poussière de Kulumani.

Moi, Mariamar Mpepe, j'étais doublement condamnée : à n'avoir qu'une seule place et à n'être qu'une seule vie. À Kulumani, une femme stérile est moins qu'une chose. C'est une simple inexistence. Si j'étais comme ça, c'était la faute de ma mère, disait-on. Hanifa Assulua avait été maudite. Sous la pression des prêtres catholiques, sa famille avait refusé qu'elle soit soumise aux rituels d'initiation. Ma mère était une *namaku*, une jeune fille qui n'avait pas transité vers la femme. Elle avait été baptisée à l'église, mais elle n'était pas passée par la cérémonie des *ingoma*, le rituel qui nous permet d'avoir un âge. Hanifa était condamnée à être une éternelle enfant.

Mon père avait raison : après l'engourdissement de mes membres, j'étais devenue une gêne. Mais il ignorait que quelque chose de plus grave que la paralysie était en train de m'arriver. C'est vrai que les fringales avaient diminué. En échange, je me suis mise à souffrir de crises insolites. Elles avaient lieu en fin d'après-midi, avant qu'on vienne nous chercher pour se cacher dans les bois. Silência seule savait ce qui se passait dans notre chambre. Lors de ces crises, aux dires de ma sœur, je m'éloignais de tout ce qui était connu : je marchais à quatre pattes avec une dextérité de quadrupède, mes ongles grattaient les murs et mes yeux roulaient sans arrêt. Faim et soif me faisaient rugir et écumer. Pour calmer mes colères, Silência disséminait par terre des assiettes avec de la nourriture et des bols d'eau. Réfugiée dans un coin, ma sœur, terrorisée et en pleurs, priait pour ne plus me voir laper l'eau et mordre les assiettes.

– C'est un sort, ce ne peut être qu'un sort, soupirait-elle.

En désespoir de cause, Silência reproduisit sur le seuil de notre porte le mythe de fondation de notre tribu : elle enterra dans notre terrain une statuette sculptée en secret par mon grand-père. La légende disait qu'une sculpture en bois, enterrée par le premier homme dans le sable de la savane, était devenue la

première femme. Ce miracle avait eu lieu au commencement du monde, mais Silência pria plusieurs nuits de suite pour que dans notre terrain le petit bout de bois reçût le souffle de vie.

La statuette ne contracterait jamais d'âme, mais chaque fois qu'elle sentait une crise approcher, Silência courait m'apporter cette petite gardienne en bois. Alors, je berçais la sculpture comme si c'était ma fille et, dans ce balancement, des sérénités de mère grandissaient en moi. Puis, à quatre pattes, je transportais dans ma gueule, à la façon des chattes, la poupée que j'imaginais comme fille légitime.

Mes jambes étaient peut-être mortes, mais je n'ai jamais été prisonnière de moi-même. Tous les matins, les voix de la marmaille fusaient à travers le terrain.

– Grimpe, Mariamar, grimpe-nous dessus !

Les jeunes se relayaient pour me porter sur leurs dos et m'emmenaient loin de la maison en courses joyeuses. Sur leurs épaules, comme un bébé, il n'y avait pas de jeu que je n'essayais pas. Aujourd'hui je peux dire : j'ai exercé mon enfance par délégation d'autres enfants. Accrochée à n'importe quel cou, à califourchon sur un dos anonyme, je ne me suis même pas rendu compte de combien ma poitrine s'aplatissait contre la transpiration des garçons.

– De cette manière, tes seins ne pousseront jamais, avertissait ma sœur Silência.

Les seins sont un signe à Kulumani : par leur taille, les mères savent quand elles doivent soumettre leurs filles aux rituels d'initiation. Ce qui était pour moi un jeu innocent était un affront pour le village. Les femmes me voyaient sur le dos des garçons et, contrariées, elles détournaient le visage. C'est dans cette position, à califourchon, que les marraines, lesdites "*mbwanas*", transportent aux cérémonies les petites filles qui vont se transmuier en femmes. C'était cela que les femmes ne me pardonnaient pas : je devançais et bouleversait un moment qui se voulait discret et sacré. Fille et petite-fille d'assimilés, je ne rentrais pas dans un monde guidé par des commandements archaïques. Mon péché redoublait à cause des temps de crise que nous vivions. Plus la guerre nous volait de certitudes, plus nous avions besoin de l'assurance d'un passé constitué d'ordre et d'obéissance.

Un jour, un groupe de garçons se rendit à la ville de Palma et vola un cercueil inutilisé. Ils le rapportèrent de nuit et me dirent :

– C'est ton brancard.

À partir de là, ils m'emmenèrent partout à l'intérieur de ce cercueil. Assise sur cet autel ambulant, je voyais les gens s'arrêter pour m'adresser les hommages que personne ne m'avait jamais présentés auparavant. Bercée par cette vénération unanime, je déclarai :

– Maman, je veux vivre pour toujours dans un cercueil.

Toute cette déférence finit cependant par m'empêcher de comprendre que tout cela n'était qu'une vanité triste finalement : il fallait cesser d'exister pour qu'on remarque mon existence. J'aurais dû regretter cet autre abri vivant où j'avais joué : le dos des autres enfants. Mais non. Balançant sur mon trône improvisé, des vanités de reine remplissaient ma poitrine :

– C'est maintenant que mes seins vont pousser !

– Ne désire pas grandir, ma sœur, ne désire pas être femme, me mit en garde Silência.

Un jour, le cercueil apparut complètement fracassé au lever du jour. C'était grand-père Adjiru Kapitamoro qui l'avait brisé. Sans qu'on s'y attende, notre ancien avait fait irruption dans la cour et avait saccagé la boîte en bois. Je l'entends encore hurler contre mes parents :

– Comment autorisez-vous une plaisanterie pareille ? Pour l'amour du Ciel, c'est une enfant...

Je me souviens d'avoir pleuré devant les planches cassées. En me voyant creuser furieusement dans le sable, Silência crut encore que je cherchais la statuette qu'elle avait enfouie dans le terrain. Mais la fosse avait une autre finalité :

– J'enterre mon cercueil.

Tout cela eut lieu avant ce matin inoubliable où, mes chaussures mises et mes cheveux bien coiffés, mon grand-père m'emmena pour sortir. Il ne s'expliqua pas beaucoup. En tout et pour tout les paroles énigmatiques : "Tu vas recevoir les eaux de Dieu."

J'étais habituée à ses extravagances. C'était lui qui m'avait attribué ce nom, mon nom définitif, alors que j'en étais au stade artisanal : Mariamar.

– Je ne te donne pas seulement un nom, dit-il. Je te donne un bateau entre mer et aimer.

Telles furent ses paroles lors de mon deuxième baptême. Puis il avait ajouté que je n'avais besoin d'aucun rituel pour être femme. La femme que je serais était déjà en moi.

Ce matin où Adjiru vint me chercher, ce matin inaugurerait un jour où le monde advient. Les préparatifs de départ furent expédiés en un instant : un peigne en bois sillonna mes cheveux broussailleux et mes pieds se serrèrent contre un chausse-pied improvisé.

– Tu as déjà mis tes chaussures ? vérifia mon grand-père.

Les mettre, pour quoi ? Depuis longtemps, les chaussures étaient chez moi une simple décoration.

– Mes parents savent où on va ?

– N’aie pas peur, je suis ton premier grand-père.

Et il débita des paroles tandis qu’il arrangeait mes cheveux.

– Consacre-toi à la bénédiction, ma petite-fille. Tu vas recevoir le miracle.

– Quel miracle, grand-père ?

– Tu marcheras de nouveau.

Que ce fût une maladie ou une malédiction, il ne pouvait se résigner à me voir ravalée au rang de bête. Il respira profondément avant de proclamer :

– Un de nos proverbes dit ainsi : “Si tu es capable de parler, tu es capable de chanter ; si tu es capable de marcher, tu peux danser.” Eh bien tu chanteras, tu danseras, ma petite-fille.

Je regardai son bras comme si c’était la continuation de moi-même. Et, de fait, il l’était. Comment pourrais-je un jour couper mon deuxième cordon ombilical ? Étranger à mes pensées, me transportant dans une brouette, Adjiru Kapitamoro traversa le village avec la fierté de celui qui serait en train d’inaugurer la place.

Debout bien droit à la porte de l’église, le prêtre Manuel Amoroso attendait. Le missionnaire portugais était l’unique Blanc qu’on connaissait. L’homme ne se distinguait ni par la couleur de sa peau, ni par la langue qu’il parlait ou les tenues qu’il portait. Ce qui le différenciait, c’était de ne pas avoir de femme qu’on lui vît. Ni d’enfants à ses basques.

– Adjiru Kapitamoro ! annonça le prêtre, enjolivant chaque syllabe, comme s’il fredonnait une chanson joyeuse.

– C’est moi, mon père.

Pour la première fois, la voix de grand-père me sembla fragile, en quête d’un soutien. Je le regardai à contre-jour comme pour confirmer sa stature. Et je respirai : à nouveau, derrière son image la tour de l’église se dressait souveraine. Les chemins verticaux vers le firmament commençaient là. Rester auprès de Dieu me parut alors un effort d’alpinisme. L’église n’invitait pas à entrer mais à grimper.

Je mis du temps à m’accoutumer à la luminosité de l’intérieur. Puis je m’y fis peu à peu : je n’avais jamais vu de maison avec autant de murs. La même croix qui pendait sur la poitrine d’Amoroso régnait, amplifiée, au centre du bâtiment. Sur le bois du crucifix reposait le deuxième Blanc de ce monde : barbu, à demi-nu et couvert de blessures.

– Agenouille-toi devant le Christ, ordonna Amoroso.

– Elle ne peut pas, mon père. Vous avez oublié pourquoi elle est venue ici, à la Mission ?

– Aidons-la. Elle doit le faire.

Les deux hommes me soulevèrent par les bras pour ensuite me lâcher. Je m’écroulai comme un chiffon mouillé. Je restai étalée sur le sol de pierre et, depuis cet angle, je contemplai Amoroso et le Christ. Les deux Blancs se

ressemblaient : tristes et éteints comme si la vie se déroulait toujours ailleurs, un endroit inaccessible. Le Christ exposait ses blessures, Amoroso exhibait son regard veuf. Ils nous appelaient tous les deux dans la grande famille des souffrants. Dans la famille de ceux qui ne se sentent proches de Dieu que dans la souffrance.

– Alors, vous avez décidé pour ma fille ? interrogea le prêtre.

Le pronom possessif irrita mon grand-père. Ma fille ?

– Cette petite-fille, ma petite-fille, sera toujours à moi, je la laisse ici un temps, uniquement jusqu'à ce qu'elle marche à nouveau. – Tels furent ses mots irrités, à la sortie de l'église. – Je viendrai moi-même la chercher pour la ramener chez nous sur ses propres jambes, promit mon grand-père grandiloquent.

Le prêtre portugais eut l'air de ne pas entendre. Il contemplait subjugué le toit le l'église comme s'il regardait au-delà de ce qu'il voyait. Il resta ainsi immobile sans remarquer qu'Adjiru s'était déjà retiré. Il était satisfait : dans une région majoritairement musulmane, l'étalage d'un miracle pourrait rapporter des croyants et des bénéfices. Souriant, il me dit :

– Ton grand-père chéri ira directement au ciel quand il mourra.

– Mon grand-père ne mourra jamais !

Pour moi, Adjiru Kapitamoro avait la vie de l'arbre : étant sol, il appartenait déjà au ciel.

Pendant les deux années que je passai à la Mission, les visites de mon grand-père étaient mon soleil. En certaines occasions, il gardait le silence en regardant l'horizon. D'autres fois, il voulait savoir si Dieu me prêtait attention.

– Et comment vont les lettres ? demandait-il.

– J'écris toujours, grand-père. Vous voulez lire ?

– Non, ma fille. Si je lis, tu sais ce qui se passe ? Je cesse de voir le monde. Lis-moi l'histoire de la reine d'Égypte.

C'était son texte préféré. Je le connaissais par cœur et sur le bout des doigts. Grand-père fermait les yeux et je récitais, toujours sur le même ton :

On raconte que Râ, le dieu du soleil de l'Égypte ancienne, fatigué des péchés des hommes, créa la déesse Sekhmet pour punir ceux qui devaient être punis. Et ce fut ce que fit la déesse, avec même dit-on un zèle excessif. La vengeance de Sekhmet retomba également sur des gens innocents. Désespérés, les adeptes de Râ demandèrent de l'aide au dieu, mais celui-ci ne put rien faire. Alors, les Egyptiens eurent l'idée de fabriquer une boisson de la couleur du sang et enivrèrent la déesse. Ceci étant, elle s'endormit et fut à nouveau recueillie par Râ.

La narration terminée, grand-père gardait les yeux fermés. Ensuite, il embrassait mes mains, en disant : tu es ma déesse, ma petite-fille.

La présence constante d'Adjiru à la Mission me rassérénait, mais redoublait d'autres absences. Un jour, je dominaï ma peur :

– Grand-père, dites-moi : mes parents sont fâchés contre moi ?

– Maintenant, c'est la guerre à temps complet. C'est pour ça qu'ils ne viennent pas te voir. Tout le monde est parti, il ne reste plus que moi et quelques-uns comme moi, de ceux qui ne comptent pas.

– Vous n'avez pas peur d'être tué ?

– Je suis tellement maigrelet qu'aucun coup de feu ne m'atteindra.

En réalité, dehors les tirs et les explosions allaient grandissant. Le père Amoroso était sollicité pour des enterrements de plus en plus fréquents, de plus en plus lointains. La population de Kulumani, mes parents y compris, s'était déplacée à Palma voilà des mois. Seuls Adjiru et ses cinq frères étaient restés. Parce qu'ils étaient vieux, ils étaient convaincus qu'ils seraient épargnés. Mais ce n'était pas l'âge qui les sauvait : ils payaient pour leur sécurité. Ils donnaient ce qu'ils chassaient aux soldats de l'une et l'autre armée.

– C'est comme ça, Mariamar, rappelait Adjiru. Dans la guerre, les pauvres sont tués. Dans la paix, les pauvres meurent.

Un jour, le clan des Kapitamoro ramena à l'église l'aîné des frères. Son nom était Vicente et il arrivait blessé, sans connaissance, ses pieds inertes labourant le sol. Soutenu à bout de bras, Vicente entra dans l'enceinte sacrée sans y voir à deux pas dans la pénombre régnante. Il était aveugle. Ce fut pourtant lui qui guida ses frères. Il connaissait l'église comme sa poche. Il avait construit ces murs qui lui donnaient à présent l'hospitalité.

Ils l'assirent sur le long banc en bois, ils l'adossèrent contre leurs épaules. Adjiru s'approcha du prêtre et lui dit entre prière et menace :

– C'est la maison de Dieu, ici personne ne peut mourir. Vous avez bien entendu, père Amoroso ?

– Prions, mon fils, prions.

Les Kapitamoro prièrent en gueulant et jamais personne n'avait dû prier avec autant d'aberration devant un autel. La clameur des frères devenus fous était intimidatoire : que les divins prennent garde s'il n'y avait pas de miracle.

Au début, on entendait encore le balbutiement du parent blessé. Il demandait cependant exactement le contraire de ses frères : que le Créateur le laisse partir, fatigué qu'il était de souffrir. Ce qui se produisit juste après fut la preuve que Dieu n'écoute pas ceux qui crient le plus. Vicente Kapitamoro expira sans que personne ne s'en rende compte, ses doigts dévots entrelacés, sa tête

retombant sur ses genoux.

Cet incident porta un coup à la foi d'Adjiru. À partir de là, il ne fréquenta plus la messe. Il restait sur le seuil de l'église et demandait à ses frères d'entrer et de prier en son nom. Qu'ils se fassent passer pour lui, qu'ils empruntent son nom et son âme, ainsi les sollicitait-il.

– On se ressemble, Dieu ne remarquera pas.

Mécontent, le père Amoroso fit les comptes justes. Il était déçu par l'attitude de Kapitamoro. Mais il ne pouvait pas se confronter à une personnalité du village aussi éminente. Il laissa les temps lui apporter l'inspiration. Et les temps apportèrent la Paix. Peu à peu, Kulumani retrouva l'animation qui semblait perdue pour toujours. Les blessures de l'Histoire se cicatrisaient, les harmonies perdues se refaisaient. Le missionnaire jugea bon de profiter de la vague de réconciliation et demanda à rencontrer Adjiru dans la cour de l'église, pour qu'il se souvienne de ses obligations sacrées.

– Demain je dirai la messe pour l'âme de votre frère Vicente.

– Mon cher monsieur, avec tout le respect dû : je n'irai pas.

– Et pourquoi ne viendrez-vous pas ?

– J'irai à la *matanga*, notre cérémonie des morts.

– Et comment vous expliquerez-vous devant Dieu ?

– Je m'explique devant Nungu, notre Dieu. Avec tout le respect dû.

Pendant des années, on l'avait critiqué pour s'être rapproché de la Mission et converti au catholicisme et, dans les mots de ceux de Kulumani, d'être devenu un *vamissau*. Pour sa propre défense, il avait argué : “Les autres ont le *batuque*², j'ai la bible.” Au début, Adjiru gardait encore un objectif dans cette apparente conversion : remettre les tambours entre les mains de Dieu, faire danser le livre sacré. Aussi avait-il appris à Mariamar les arts de la danse. Mais maintenant, il n'y avait plus le moindre objectif.

Faisant appel à l'inspiration divine, Amoroso égreña un long chapelet d'arguments. La main de Dieu, dit-il, est celle d'un guide aveugle. Cette main entend que nous soyons maîtres des chemins. Mais les chemins ont la durée d'une étoile : quand on les voit, ils n'existent plus depuis longtemps.

– Tout ça, ce sont des mots. Quelle main de Dieu désigne le chemin de la guerre, monsieur Amoroso ?

– Pourquoi m'appellez-vous “monsieur” ? Pourquoi ne m'appellez-vous plus “père” ?

– Vous vivez enfermé. Regardez ce qui se passe dehors. Et vous verrez que parfois les dieux meurent dans les guerres...

– Comment osez-vous parler ainsi en pleine maison de Dieu ?

– Cette église c'est moi qui l'ai faite. Moi et mes frères. On a commencé sa construction quand on était encore esclaves.

Il fit une pause, mesura ses paroles et finit par vider son sac, sans peine, comme s'il était entre amis :

– À cette époque, on aurait dû jeter l'église dans le fleuve.

– Dieu m'en garde, oh là là !

Sur la pointe des pieds, la voix tremblant d'émotion, tout chez le prêtre contrastait avec le calme de grand-père :

– Vous vouliez voir un miracle, Adjiru ? Eh bien, regardez votre petite-fille.

Et s'adressant à moi, il ordonna :

– Montre-lui, Mariamar, montre-lui...

Je me levai et marchai dans la direction d'Adjiru. Les jambes flageolantes, mais les pas fermes. Grand-père n'eut pas l'air surpris.

– Mariamar marche, je suis très content. Mais je demande, monsieur le prêtre, lui avez-vous appris à donner des coups de pied ?

– Des coups de pied ? Apprend-on ça à une fille ?

– Justement, mon père. Justement parce que c'est une fille, elle doit apprendre à donner des coups de poing, des coups de pied, à mordre...

– Ce ne sont pas les paroles d'un croyant. Ici on apprend à aimer son prochain.

– C'est de ceux qui nous sont plus proches que nous devons nous défendre.

Il se leva et tourna autour de moi, ses mains frappèrent sa poitrine, imitant un tambour, et il fit tourner ses bras. Grand-père savait que le prêtre nous interdisait de danser.

– Tu danses encore, Mariamar ? Montre-moi donc que tu sais encore soulever la poussière.

Le regard vigilant d'Amoroso ne m'autorisait pas à balancer. J'esquissai des pas maladroits à travers la pièce et, sans plus attendre, grand-père leva le bras, suspendant le spectacle pathétique. D'un ton sec, il ordonna :

– Va faire ta valise, demain je viendrai te chercher.

Il revint le lendemain, apportant une brouette. Je lui rappelai encore que je pouvais marcher par moi-même. Péremptoire, il désigna le véhicule rudimentaire et demanda :

– Ma fille, tu sais quel jour c'est, aujourd'hui ?

– Aujourd'hui ?

– Tu as seize ans aujourd'hui. Tu as le droit d'être portée.

Juchée sur cette voiture, je parcourus le village, entendant derrière moi les cris désespérés du missionnaire :

– Mariamar marche, c'est un miracle de Dieu, c'est un miracle ! Elle est dans la brouette, mais elle marche parfaitement. Venez voir, c'est un miracle !

Étonnée, je laissai errer mon regard autour de moi. Voilà des mois que je ne quittais pas la Mission. Kulumani était méconnaissable. Avec la fin de la guerre, les gens étaient revenus au village. Ma famille s'était elle aussi réinstallée dans notre vieille maison. Et les habitants semblaient s'être multipliés. Une foule de vendeurs remplissait la route qui nous reliait à Palma.

À la maison, seule Silência fêta mon retour. Ma mère était en train de tamiser du riz et releva le visage, sans enthousiasme. C'est moi qui parlai après un long silence :

– Grand-père dit que c'est mon anniversaire aujourd'hui.

– Grand-père invente des calendriers. C'est pour ça qu'il n'est pas encore

mort.

– Peu importe le jour, c'est bon de revenir. Revenir, maintenant que nous avons la paix...

Sans détourner les yeux du tamis, Hanifa Assulua protesta en sourdine. Je parlais de la paix ? Quelle paix ?

– Peut-être pour eux, les hommes, dit-elle. Parce que nous, les femmes, nous continuons de nous réveiller tous les matins pour une ancienne et interminable guerre.

Hanifa Assulua n'avait pas de doutes sur la condition des femmes de Kulumani. On se réveillait à l'aube comme des soldats endormis et on traversait le jour comme si la Vie était notre ennemie. On rentrait le soir sans que rien ni personne ne nous reconforte des batailles auxquelles on faisait face. Maman égrenait d'un seul trait ce chapelet de doléances, comme si c'était quelque chose qu'elle voulait dire depuis longtemps.

– Aussi, ma fille : laisse cette histoire de paix à la Mission. Pendant ce temps, tu as vécu là-bas, nous ici avons dû survivre.

Elle m'accusait. Comme si j'étais non seulement coupable de sa solitude mais du malheur de toutes les femmes. Je traversais le couloir avec le pas contrit de la prisonnière qui retourne à sa cellule.

Journal du chasseur
(4)

RITUELS ET EMBUSCADES

*Là où les hommes peuvent être des dieux, les animaux
peuvent être des hommes.*

Cahiers de l'écrivain

Hanifa vient m'appeler tard dans la nuit. Elle est tellement inquiète que je la suis sans même changer de vêtements. Avec un tee-shirt large cachant mes genoux, je ressemble à un fantôme incompetent.

– Les lions sont arrivés chez moi.

Depuis la nuit tombée, ils rôdent autour du village. Hanifa les avait entendus de loin.

– Je n'ai rien entendu, avoué-je.

La femme n'a pas de doute. Ils sont trois environ et marchent en direction du village. On ne les entendrait plus. À mesure qu'ils s'approchent, ils deviennent plus prudents. Je charge mon arme et sors dans l'enclos, mesurant le noir et le silence. Hanifa avance derrière moi. L'écrivain, ratatiné par la peur, ferme le cortège. En un instant, on est dans la cour de la maison du couple Mpepe.

– N'allumez pas la lampe, monsieur l'écrivain, prie la femme, en sourdine.

– Et comment est-ce que je vois où je marche ? demande Gustavo.

– Taisez-vous, tous les deux ! Et vous, Hanifa, appelez-moi immédiatement Genito ! j'ordonne.

– Il dort.

Soudain, Hanifa désigne des arbustes qui s'agitent et exhorte :

– Tirez, ce sont les lions ! Tirez !

L'index sur la gâchette se raidit. Dans cet arc d'os et de nerf réside la décision des dieux : effacer une vie en une détonation d'éclair. Pourtant, dans ce cas, le doigt, tremblant, hésite. Ce retard est providentiel : une silhouette émerge de la pénombre, les mains levées comme un épouvantail soulé.

– Ne tirez pas, c'est moi, Genito !

Le pisteur était allé acheter de l'eau-de-vie dans le patelin voisin. Il brandit une bouteille en guise de preuve.

– Maintenant rentre, Hanifa. Tu sais que je ne veux pas que tu sois ici, la nuit.

– Votre épouse nous a alertés, dit l'écrivain pour justifier, car il lui semblait que les lions étaient par ici.

Le pisteur regarde la brousse d'où il venait juste de sortir. Il secoue le tête, porte la bouteille à sa bouche et se sert généreusement. Il vérifie que sa femme est rentrée dans la maison. S'assoit par terre et nous invite à boire avec lui. Aucun de nous n'accepte. On reste là à regarder les étoiles jusqu'à ce que Genito brise le silence.

– Hanifa savait que c'était moi. Elle savait que c'était moi qui arrivais.

- Je ne comprends pas, dit Gustavo.
- Ce qui s'est passé ici, vous savez ce que c'est ? Une embuscade, Hanifa veut me tuer.
- Oh là, quelle blague...
- Elle pense que je suis coupable de choses terribles.
- Quelles choses ?
- Ce sont nos affaires. Vous savez : ici, il n'y a pas de police, pas de gouvernement, et même Dieu seulement parfois.

À la maison, je retire les balles du chargeur du fusil et, à plusieurs reprises, je presse le doigt sur la gâchette. Un tremblement intermittent subsiste, mais mon corps obéit rapidement en général. Comme toujours, je tarde à m'accorder avec le sommeil. Les yeux rivés au plafond, je revois ma dernière visite à l'asile psychiatrique. L'adieu de Rolando ne quitte pas ma mémoire, ses longues mains gagnent des ailes et tourbillonnent aveugles dans la chambre. Je m'attarde ainsi un temps. Comme on dit à Kulumani, la nuit ne s'achève que lorsque les chouettes se taisent. Sans la présence de ces oiseaux, la nuit n'a pas de toit. Et sans qu'ils le sachent eux-mêmes, ceux qui font fuir les oiseaux de mauvais augure existent. À ces chasseurs de chouettes nous devons le lever de nouveaux jours. Les mains de Rolando fabriquent, au-delà de la distance, chacune de mes insomnies.

Tôt le matin, l'administrateur entre dans nos chambres, pressé et furtif, comme s'il était poursuivi par des lions. Il jette un œil à la rue avant de refermer la porte, essuie son front à l'aide d'un mouchoir puis s'écroule sur le canapé en skaï noir.

– Mon épouse ne doit pas me voir ici. Cette femme est impossible !

L'homme explique précipitamment ses raisons. Il craignait qu'on ait une idée fausse de ce qui s'était dégagé lors de la rencontre du *shitala*. C'est la jalousie qui s'y était manifestée. Le cancer de notre société, selon ses termes. C'est justement ce cancer qui avait provoqué la récente destitution d'un de ses adjoints dans l'administration. La carrière d'un vétéran, cadre du parti, nommé Simão Mutapa, avait été sommairement détruite.

– Vous ne voulez pas brancher le ventilateur ? Le générateur est branché, la compagnie a envoyé plus d'essence...

Un ventilateur bruyant est pointé dans notre direction. On reste un temps à s'entre-regarder, silencieux, attendant que l'administrateur retrouve son souffle. Il reprend à nouveau la parole pour expliquer qu'avant notre arrivée, le peuple avait déjà inventé des coupables pour les tristes événements.

– Ils ont accusé Simão Mutapa de cette malédiction.

Il s'était répandu dans le village la rumeur selon laquelle la famille Mutapa

avait des pouvoirs invisibles. C'était dans la maison de Simão, disait-on, que les lions étaient fabriqués. L'explication ou l'envoi d'une commission d'enquête par les autorités de la province ne servirent pas à grand-chose. Mutapa ouvrit sa maison et exposa son intimité pour prouver son innocence. Ils fouillèrent l'habitation, le terrain, le lieu de travail. Ils ne trouvèrent aucune *mintela*, aucun de ces matériaux avec lesquels on fabrique les lions. Mais il était écrit qu'il était un faiseur de lions.

– Et en quoi consistent ces *mintela* ? veut savoir l'écrivain.

Autrefois, les *mintela* se résumaient à des racines, des écorces et des os. Maintenant, les artefacts magiques incluent des déchets de la modernité urbaine : acide de batterie de voiture, vieux boîtiers de téléphones portables, claviers d'ordinateurs.

– Il y a dû y avoir une raison à autant de soupçons, insiste Gustavo.

Le soupçon ne reposait que sur un seul fondement : les Mutapa accumulaient des biens. Pour n'importe lequel d'entre nous, les biens de ces fonctionnaires étaient maigres, presque invisibles. Quelques rares pieds de canne à sucre, quelques bananiers et un alambic où ses filles produisaient de la *lipa*. Mais, aux yeux du village, cette richesse était immense et inexplicable. Dans un endroit où nul ne peut être quelqu'un, Simão Mutapa finit par attirer l'attention. Le voisinage fut attisé. Et le voisinage c'est comme les médicaments : il est très bon, mais il ne se montre qu'en cas de maladie. Accusé de "faire" des lions, Simão fut passé à tabac et menacé de mort. Le lendemain, lui et sa famille disparurent sur la route.

Naftalinda Makwala vient nous voir en fin d'après-midi, pour nous avertir que quelque chose se prépare dans le village. On devait être attentifs, mais ne pas sortir de la maison et ne pas s'exposer. On devait guetter, sans être vus.

– Si vous sortez, vous courez un danger de mort !

– Que se passe-t-il ? s'inquiète l'écrivain, en soulevant le rideau de la fenêtre.

– Écrivain Gustavo ? Sortez de là ! Vous ne pouvez pas y assister.

La première dame m'appelle dans un coin et se met devant moi, pressant ses fesses généreuses contre mon corps. De cette fenêtre, on verrait la place devant nous.

– Les hommes arrivent. Restez ici, auprès de moi, dit-elle.

Le rituel qui précède la chasse collective, le *kuyola liu*, est sur le point de commencer. La place s'apprête à recevoir les deux dizaines d'hommes qui, à l'aube, se lanceront à la poursuite des lions. Comme j'aimerais être davantage présent, ah si je pouvais participer au rituel ! Naftalinda comprend ma déconvenue :

– Vous êtes comme moi, qui suis femme : on reste en dehors. Tenons-nous compagnie. On est pas bien ici, dans cette ombre ?

Ombre ? À l'intérieur de la maison l'obscurité règne. Dehors les derniers vestiges du jour s'éteignent. Le rituel a été convoqué d'urgence. Les chefs de familles souhaitent que ce soit à eux, ceux du pays, d'éloigner la menace qui pèse sur le village. Ils ne souhaitent pas me remettre à moi, un étranger, les lauriers de cette bataille contre les plus puissantes forces invisibles.

Les hommes de Kulumani et quelques-uns des autres hameaux voisins se sont rassemblés. Chacun a apporté un arc, un fusil, une machette, un filet. Ils ont collecté de la nourriture et de l'eau qu'ils chargent dans des gourdes et des besaces. Ils se concentrent dans la cour autour du *shitala* et on dirait qu'il n'existe aucun étendard pour l'événement, aucune hiérarchie entre eux. Ils chassent les chiens que l'agitation commence à exciter. Un jeune veut se joindre au groupe, il est promptement écarté. Il n'a pas accompli les rituels d'initiation. Peu à peu, comme s'il y avait un maître de cérémonies caché, ils entament des chants et de timides pas de danse s'esquissent. Le corps de Naftalinda ne résiste pas et elle se met à balancer les fesses, se serrant de plus en plus contre moi. Un vertige me déséquilibre. Et si l'administrateur me surprenait dans ce tiède balancement avec son épouse ? Soudain, un des danseurs clame :

– *Tuke kulumba !*

C'est le cri d'encouragement. Alors, comme poussés par une vague invisible, les hommes frappent leurs pieds sur le sol en mesure, un nuage de poussière enveloppe leurs corps.

– Bon, la poussière s'est levée ! chuchote la première dame, le visage collé au mien. Maintenant, dit-elle, seule une colère me vient, je ne peux plus voir ce spectacle.

Et elle se retire à l'arrière de la maison, se joignant à Hanifa qui prépare un repas.

Brusquement, l'administrateur Makwala traverse la place. Il arrive accompagné d'un agent de police. Il crie tandis qu'il secoue la poussière :

– Qu'est-ce qui se passe ici ? C'est une manifestation ? A-t-elle été dûment autorisée ?

Je profite de l'absence de la première dame et m'échappe subrepticement de la maison, désobéissant aux instructions rigoureuses de rester caché et à l'écart. L'écrivain marche derrière moi, l'appareil photo en bandoulière. Nous nous joignons à Florindo Makwala au milieu de la place. Les villageois interrompent la cérémonie et nous observent en silence avec animosité. Le regard qu'ils nous jettent est clair : nous sommes des intrus, nous contaminons le moment. L'écrivain comprend immédiatement qu'il est hors de question de prendre des photos. Et il suffit d'une parole en shimakonde pour que l'administrateur perde son autorité, incapable de poser davantage de questions.

L'un des chasseurs s'écarte du groupe et s'approche de moi pour retirer une balle de la cartouchière que je porte en bandoulière. Il examine le projectile en le

retournant entre ses doigts. Puis il demande :

– Vous savez qui l’a faite ?

– Qui a fait la balle ?

– Oui.

– On ne peut pas savoir...

Arrogant, l’homme sourit. Puis il brandit sa lance à hauteur de son visage, me regarde droit dans les yeux et proclame :

– Je sais qui a fait mon arme.

Juste après, il tourne sur lui-même en pirouettes acrobatiques, en touchant le sol du bout des doigts à chaque tour. Il ramasse une pierre de la taille d’un poing et la lève au-dessus de sa tête, défiant cette fois l’administrateur Makwala. Il lui parle en shimakonde. Le policier me traduit :

– Vous pouvez vendre tout ça, le ciel, la terre, les eaux. Vous pouvez nous vendre, nous. Mais les esprits ne parlent pas avec de l’argent.

Encore quelques sauts et le chasseur de discourir à nouveau :

– Parmi toutes les pierres du monde, il y en a une qui n’est pas terrestre. C’est la pierre volante.

De tout son élan, il jette la pierre en l’air, l’élan est tel qu’elle se perd au-delà de la cime des arbres. Tout le monde sait, ce caillou ne tombera plus jamais sur le sol. Transmuée en oiseau, la pierre guidera les villageois dans la recherche de la proie. Après une pause, ils recommencent les danses. Le policier avertit :

– Je ne sais pas si ça vaut le coup qu’on reste ici...

Les hommes entreprennent de se défaire de leurs vêtements. Ensuite, sur leurs corps nus est versée une infusion faite d’écorces d’arbres. Cette potion les immunisera contre n’importe quel accident.

Je jette un œil à l’arrière de la maison. De dos, Hanifa est occupée à éteindre le feu dans la cuisine. Aucun feu ne peut être allumé tant que ces bains ont lieu. À la fin des lavages uniquement, Hanifa et toutes les femmes rallumeront le feu.

Pendant un temps les hommes dansent et, à mesure qu’ils tournent et sautent, ils perdent peu à peu leur discernement et se mettent bientôt à rugir, à grogner et à souiller leurs mentons de bave et d’écume. Alors je comprends : ces chasseurs ne sont plus des gens. Ce sont des lions. Ces hommes sont les animaux mêmes qu’ils prétendent chasser. Cette place ne fait que confirmer : la chasse est une sorcellerie, la dernière des sorcelleries autorisées.

Pour finir, les hommes partent en silence et ainsi, muets comme une formation militaire, ils passeront la brousse au peigne fin pendant des jours, sans réclamer de nourriture, d’eau ou d’abri. Une étrange quiétude règne maintenant à Kulumani. Un à un, les feux se rallument dans les paillotes.

Transporté, l’écrivain commente :

– Un spectacle inoubliable ! Une démonstration tellurique, quel dommage

de ne pas avoir pu prendre de photo !

– Vous avez aimé ? demande Naftalinda.

Son sourire est énigmatique, presque accablé. Puis elle demande à nouveau :

– Combien d'hommes étaient à la cérémonie ?

– Peut-être une vingtaine.

– Les autres étaient douze.

– Les autres ? Quels autres ?

– Ceux qui ont tué Tandì, mon employée. Ils étaient douze. Certains d'entre eux étaient ici à danser devant vous.

– Ils l'ont tuée ?

– Ils ont tué son âme, seul son corps est resté. Un corps blessé, un reste de personne.

Elle retraça ce qui était arrivé : par mégarde l'employée avait traversé le *mvera*, le campement des rites d'initiation pour jeunes hommes. L'endroit est sacré et il est expressément interdit à une femme de pénétrer dans ce territoire. Tandì a désobéi et a été punie : tous les hommes ont abusé d'elle. Tous ont usé d'elle. La fille a été conduite au centre de santé local, mais l'infirmier a refusé de la soigner. Il avait peur de représailles. Les autorités du district ont reçu une plainte, ils n'ont rien fait. Qui à Kulumani a le courage de se dresser contre la tradition ?

– Mon mari s'est tu. Même quand je l'ai menacé, il n'a rien fait...

Je ne sais quoi répondre. Dona Naftalinda se lève et regarde le chemin emprunté par les chasseurs. Sans cesser d'attiser le feu, elle murmure :

– Je ne sais pas ce qu'ils vont chercher dans la brousse. Ce lion est à l'intérieur du village.

La nuit déjà tombée, l'administrateur passe par chez nous. Il est inquiet, quelque chose lui a fait peur dans la cérémonie des chasseurs. Il veut qu'on organise une expédition sur-le-champ. Il est urgent de prendre les devants, c'est à nous de tuer les lions.

– Ce ne doit pas être ces gens, ces traditionnels, qui prennent le dessus.

Florindo Makwala attend ma déclaration, un rendez-vous d'urgence. Toutefois, je ne me décide qu'après son départ. À la lumière tremblante du pétromax³, j'inspecte mon équipement tandis qu'à ma demande, l'écrivain se charge de la voiture, de l'essence et des projecteurs. Mes instructions à Gustavo sont sommaires, sur un ton presque militaire. En nous couchant, j'explique comme pour atténuer les ordres autoritaires :

– On doit résoudre ça rapidement. Je n'aime pas l'ambiance qui est en train de se créer.

Tôt le matin, la lumière à peine naissante, je conduis la voiture sur des ébauches de pistes.

– Pourquoi n’emmène-t-on pas le pisteur ? demande l’écrivain, craintif.

– Genito a bu. En plus, je veux que vous ayez une idée du paysage. C’est un voyage exploratoire.

– On saura revenir ? demande à nouveau Gustavo.

Sur le siège arrière, l’administrateur n’a pas de doutes : on reviendra sans difficulté. Car lui, n’étant pas de Kulumani, connaissait déjà les alentours. Son épouse, Naftalinda, l’accusait de gouverner enfermé dans son administration. Mais ce n’était pas vrai.

Je n’écoute presque pas, occupé à flairer des traces.

– Hanifa avait raison, les lions sont passés par ici.

À quelques kilomètres, on débouche dans l’une de ces trouées ouvertes pour surveiller les *machambas*. Au milieu de la clairière se dresse un arbre feuillu et, sur le tronc volumineux, deux jeunes sont attachés, à demi nus, avec des marques de maltraitance. On s’arrête et on sort de la voiture pour se renseigner sur ce qui se passe là.

– Qu’est-ce qui se passe ? demande Florindo Makwala, s’exprimant en portugais.

Les jeunes nous regardent comme s’il leur était interdit de parler. L’administrateur tente de dialoguer, cette fois en shimakonde. En vain. Ils demeurent muets. Patient, Florindo insiste. Ils répondent d’un signe de tête, sans jamais utiliser de mots. Makwala conclut en s’adressant à nous :

– On a accusé ces malheureux d’être des fabricants de lions. Les chasseurs les ont attachés en passant par ici cette nuit. Plus tard, en revenant, ils feront justice.

Quand on détache leurs poignets, les jeunes demeurent immobiles, collés au tronc de l’arbre.

– Vous pouvez y aller, les encourageons-nous.

– Où ça ? demande enfin l’un deux.

– Où vous voulez, maintenant vous êtes libres.

Ils ne bougent pas. Moi, il me semble qu’ils s’incorporent à la matière végétale de l’arbre. On sort de là et les condamnés restent plantés à l’ombre de la peur. Ils resteront là à attendre le retour de leurs bourreaux.

Je conduis de nouveau sur des pistes couvertes de hautes herbes. J’ai l’impression de voyager sur une pirogue, parmi des vagues vertes qui ondoient jusqu’à la limite de l’horizon. La jeep avance tellement lentement que nous irions plus vite si nous marchions.

Au sommet d’une colline, j’arrête la voiture, j’ôte mon chapeau et je fais semblant de scruter le ciel.

– On est perdus ? demande Gustavo craintivement.

– C'est bien d'être perdu. Cela signifie qu'il y a des chemins. C'est quand il n'y a plus de chemins que c'est grave.

– Je demande si vous êtes encore capable de trouver des chemins ?

– Ici, dans la brousse, ce sont les chemins qui nous trouvent.

Derrière moi j'entends l'éclat de rire de Florindo Makwala. L'humiliation est gravée sur le visage de l'écrivain. Ma parole entière, mon silence entier sert à l'accuser : il est urbain, il ne sait même pas comment aborder le sol qu'il foule. Il n'y a qu'une vérité : dans cet univers, Gustavo a besoin de m'avoir pour maître même pour marcher.

De retour à la voiture, le soleil est maintenant à son zénith et la chaleur fait naître des mirages dans la prairie.

– Il nous manque un whisky glace, plaisante Florindo.

Les deux échangent des blagues de mauvais goût. Brusquement, je les fais taire. Je feins d'écouter quelque chose qui leur a échappé. Le ton grave les effraie :

– Tenez-vous tranquilles, ne sortez pas de la voiture. Sous aucun prétexte, vous avez entendu ?

Penché, l'arme prête à tirer, je fais comme si j'étudiais le pas le plus silencieux et je disparaîs peu à peu entre les arbustes. Ensuite on n'entend plus que le silence, une monstrueuse solitude entoure ceux qui m'attendent dans la voiture, paralysés par la peur. Je les entends parler à voix basse.

– Il en a encore pour longtemps ? demande Florindo.

La conversation à mi-voix servant uniquement à tromper l'appréhension est brusquement interrompue. Parce que je décide de tirer en l'air. Pour créer davantage de terreur, j'entre en scène en courant, en bondissant par-dessus les arbustes, en criant de filer de là. L'écrivain bondit sur le volant et la jeep démarre aussitôt dans une vitesse hallucinante.

– Qu'est-ce qui s'est passé, Arcanjo ? demande, tremblant, l'écrivain.

– Je ne peux pas raconter.

L'administrateur se tait. Si je ne peux pas nommer le motif de la frayeur, alors ce qui vient de se passer échappe à la raison humaine. Arrivés au village, je me retire sans un mot. De la chambre, j'écoute la conversation entre Florindo et Gustavo :

– Que diable a-t-il bien pu se passer ?

– Comment est-ce que je peux savoir ?

– Je commence à souffrir des croyances de ces pauvres gens. Il a peut-être vu une de ces choses, qui sait...

– Une de ces choses ?...

– Oui, le serpent boiteux, par exemple.

L'administrateur est plus explicite : il y a dans le village un serpent qui circule dans le silence des toits et le long des chemins. Cette créature venimeuse cherche les gens heureux pour les mordre et les empoisonner, sans qu'ils ne s'en

aperçoivent jamais. Voilà pourquoi à Kulumani, tout le monde souffre du même malheur. Tout le monde a peur, peur de la vie, peur des amours, même peur des amis. Les uns appellent ce monstre “diable”. D’autres *shetani*. Cependant la plupart l’appellent “serpent boiteux”. L’écrivain interrompt ce long récit :

– Pardonnez-moi, mon cher administrateur, mais pour moi, ce serpent c’est nous-mêmes.

Version de Mariamar
(5)

DES YEUX DE MIEL

Le murmure d'une jolie fille s'entend mieux que le rugissement d'un lion.

Proverbe arabe

Mes yeux de miel : ce sont eux qui ont captivé Arcanjo Baleiro quand, il y a seize ans, il nous a rendu visite pour la première fois. Le chasseur m'a rencontrée au bord de la route et sans savoir, m'a sauvée des griffes de Maliqueto Próprio, l'agent de police. J'en ai déjà parlé. Mais je n'ai pas dit qu'Arcanjo était revenu quelques jours plus tard pour me faire des propositions et des promesses. Il allait m'emmener en ville. Et on serait tellement heureux qu'on ne se souviendrait plus de tout ce qu'on avait vécu auparavant.

– Viens avec moi, avait insisté le chasseur. On sera heureux ensemble.

Atterrée, je refusai. Ce qu'il promettait était bien au-delà de ce que je savais rêver. Je jetai un œil alentour pour savoir si on nous écoutait. On parlait dans la cour de la cuisine, dans ce recoin où les femmes oublient le plus de vivre. Je regardai le feu éternellement allumé, le bois empilé, les casseroles retournées. J'observai tout cela comme si ce n'était l'œuvre de personne. Comme si on ne recueillait pas les braises de notre cuisine pour allumer un autre feu chez le voisin. Comme si ce n'étaient pas des mains féminines qui éternisaient ce feu.

– Tu ne dis rien, Mariamar ?

Écouter c'est déjà parler. Le chasseur parlait de choses que je ne connaissais pas : la ville, le bonheur, l'amour. Comme sa parole me plaisait, comme ses mots me faisaient mal ! Cependant, je ne cédaï pas à ces invitations. Finalement, le bonheur et l'amour se ressemblent. On n'essaie pas d'être heureux, on ne décide pas d'aimer. On est heureux, on aime.

– On sera heureux, Mariamar.

– Qui t'a dit que je veux être heureuse ?

Il me regarda comme si je parlais une langue qu'il ne comprenait pas.

Cette nuit-là, il y eut des *batuques* et des danses. Au début, je restai immobile, regardant les autres remuer leurs corps avec sensualité, le sol tremblant comme si les tambours résonnaient dans les profondeurs. Je me retins jusqu'à ce que mes pieds s'embrasent. Pour me sauver de ce feu, je m'en remis peu à peu à la mesure de la musique, tourbillonnant dans la cour illuminée. En me voyant danser, Arcanjo s'approcha et m'enlaça par la taille, m'invitant à tourner avec lui.

– Lâche-moi, chasseur, ici les danseurs ne se touchent pas.

– Je m'en moque, je danse comme je sais.

Je me rappelai de ce que disaient les hommes de Kulumani : personne ne

chasse avec personne. Eh bien, danser c'est comme chasser. Chaque danseur s'empare de l'univers tout entier. Je tournai sur moi-même avant de lui faire face :

– Je ne danse pas avec toi. Je danse pour toi. Reste assis et regarde comme je deviens une reine.

Soumis, il obéit. La réalité, celle-là, cessa de m'obéir. Parce que je me vis dansant nue dans la cour, me trémoussant par terre, perdant peu à peu la contenance humaine. Arcanjo tomba vaincu, sans voix, sans geste. Le voir ainsi, fragile et sans défense, me rendit davantage femme. Je murmurai des mots doux à son oreille et il s'est dissous en mon giron. On ne remarqua même pas que le feu s'était éteint : un autre feu s'était allumé en nous.

Tandis que je m'habillais, j'annonçai ce qu'Arcanjo attendait tant :

– Demain matin tôt viens me chercher. Je m'enfuis avec toi.

– Je viendrai, oui. Avant que le village ne se réveille, je passerai te prendre.

Tous les rêves existant pour rêver me visitèrent cette nuit-là. Jusqu'au petit matin, je restai sur le seuil de ma chambre, les mains croisées sur la valise posée sur mes genoux. Dans cette valise était abrité mon avenir. Pliés et rangés comme si c'était du linge attendaient toutes mes rêveries et mes espoirs.

Je n'ai jamais défait cette valise. Car, le lendemain matin, le chasseur n'est pas venu me chercher. Un oubli, ai-je pensé, pour atténuer les souffrances. Une petite erreur qu'Arcanjo corrigerait plus tard : il reviendrait à Kulumani où, pour écourter les attentes, ma valise de voyage demeurerait intacte.

Peu à peu, comme celui qui meurt sans maladie, je succombai devant l'évidence : Arcanjo m'avait abandonnée. Un à un, mes rêves se transformèrent en un cauchemar récurrent : du fin fond du sommeil émergeaient des voix distinctes :

– *Dombe ! Dombe !*

Au loin, au-delà de la brume, des gens criaient. On nous prenait pour des créatures de race blanche. Voilà pourquoi on nous appelle *dombe*, qui est le nom qu'on donne aux poissons. Depuis des siècles qu'ils ont jeté l'ancre ici, on désigne ainsi les Portugais. Échoués sur les plages, venus de l'horizon liquide, ils ne pouvaient être nés que dans l'océan. Dont nous provenions, Arcanjo et moi.

Étendu à mes côtés, inconscient, le chasseur avait l'air mort. C'était mon cauchemar : Arcanjo et moi faisons naufrage sur une plage en fuyant dans une pirogue, en descendant le fleuve. Le courant nous jetait au-delà de l'estuaire jusqu'à nous déposer sur la grève, parmi les débris éparpillés sur le sable.

Peu à peu, des ombres émergeaient des dunes, des silhouettes étincelantes accouraient dans notre direction. Ils venaient nous sauver, pensais-je. Mais quand ils se penchaient sur nous, ils ne faisaient rien d'autre que de nous voler nos vêtements et nos affaires. La horde en furie haussait le ton, en encouragements rythmés :

– *Dombe, dombe !*

- Ne nous tuez pas, s'il vous plaît, ne nous tuez pas, suppliais-je en pleurs.
- Vous êtes des poissons, on va vous éventrer.
- Je suis une personne ! Je suis noire, regardez-moi !

Je constatais alors le ridicule de la situation. Comment quelqu'un peut-il faire la preuve de sa propre race ? Je voulais parler en shimakonde, pas le moindre mot ne me venait. À nouveau, les cris rythmés, comme dans un rituel d'exécution. Soudain, une vision surgit de la profondeur nébuleuse : Genito Mpepe, la machette à la main, commandant à la tourbe hurlante :

– *Dombe ! Dombe !*

C'était la fin. Mon père s'apprête à dépecer mon amante. À mes côtés, inanimé, Arcanjo ne se rend pas compte du danger imminent. Rapide comme l'éclair, la machette fend l'air mais ne parvient pas à atteindre la victime. Contre toute attente, le corps du chasseur se liquéfie, vague après vague, jusqu'à être mer, rien de plus que la mer. Arcanjo se sauvait, au dernier moment, transmué en eau. Dans mon rêve, je me livrais moi aussi à cet ultime abandon, rejoignant la destinée de mon bien-aimé. Puisque personne ne venait me sauver, je préférerais me dissoudre dans une autre substance.

Le rêve instruisait ma résolution : je voulais mourir noyée. Je n'ai jamais rien désiré autant. Mourir dans l'eau est un retour. C'est cela que j'ai ressenti en voyant pour la première fois la mer : nostalgie de ce ventre où je retournais à ce moment-là. Nostalgie de cette mort douce, de ce battement de cœur à l'unisson, de cette eau qui, en définitive, est notre corps tout entier.

Ma mère, Hanifa Assulua, se plaignait qu'à Kulumani nous étions enterrés. C'était le contraire. Noyés, oui. Nous avons tous auparavant été noyés avant de naître. La lumière qui nous a accueillis lors de l'accouchement fut la première plage où nous avons été jetés.

Cette nuit, mon père a frappé à la porte de ma chambre. Intriguée, j'ai entrouvert la porte :

– Je vais avec les visiteurs dans la brousse. Demain nous allons chasser les lions.

Jamais auparavant mon père ne m'avait dit au revoir. Il partait à l'aube, personne ne remarquait son départ. Cependant, cette fois, il m'a regardée de ses yeux vides, a touché mon cou comme il faisait quand j'étais enfant.

– Ne me touchez pas ! ai-je réagi violemment.

– Je suis seulement venu dire au revoir, a-t-il murmuré, soumis.

J'étais surprise de mériter cet adieu. À Kulumani, les pères n'accordent pas d'attention à leurs filles, ils ne leur parlent pas souvent et ne leur prodiguent jamais de caresses, encore moins en public. La tendresse est l'affaire de la mère. Pourquoi Genito Mpepe me consacrait-il alors cette attention soudaine et inattendue ? Ce qui se passait là n'était pas simplement un adieu, me suis-je dit. C'était une demande de pardon. Genito Mpepe savait qu'il ne reviendrait pas de

l'expédition. Il se présentait là pour demander pardon. Il demandait l'absolution pour n'avoir jamais été mon père. Ou plus grave : de n'avoir été père que pour m'empêcher d'être une personne, libre et heureuse.

C'est étrange combien le cœur habite notre tête. Pendant des années, j'ai souhaité et échafaudé sa fin. J'ai prié avec ferveur pour qu'une bête sauvage le dévore, comme c'est arrivé avec Silência. Maintenant pourtant, devant cette subite manifestation d'humilité, je capitulais, assailli de remords.

– Père, s'il vous plaît, n'allez pas à cette chasse.

Il m'a regardée par-dessus son épaule avec un effroi qui s'est mué peu à peu en tristesse désemparée :

– Pourquoi est-ce que tu me demandes ça, Mariamar ?

– C'est que j'ai rêvé, père. J'ai rêvé de la mer.

Genito Mpepe était expert en pressentiments. Cette capacité de prévision faisait de lui un excellent pisteur. L'avenir se glissait dans ses rêves et, le lendemain, rien ne pouvait l'attaquer au dépourvu. Comment, cette fois-ci, laissait-il échapper ce qui était pour moi un présage évident ?

– Tu me demandes ça, Mariamar, uniquement parce que tu as peur que je tue ton petit chasseur. Ce n'est pas moi que tu veux protéger.

– N'y allez pas, je vous en prie.

– Je dois y aller. Je ne peux pas revenir en arrière. Ces hommes m'ont déjà payé.

Il a tourné les talons et traîné les pieds, en une marche contrariée. Il a longuement regardé le tronc du tamarinier. C'est moi qui ai brisé le silence :

– J'ai été tellement triste quand cet arbre est mort.

Mon père alors a révélé : quand j'ai été malade des jambes, c'est maman qui m'a guérie. Ce n'est pas la Mission, ce n'est pas le père Amoroso. Maman a fait *takatuka* avec moi. Elle a transféré sa douleur sur cet arbre qui, après, n'en a pas supporté le fardeau et a dépéri. C'est en cela que consiste le *takatuka* : déplacer le mal de quelqu'un sur une chose. C'est ce qui s'est passé avec moi : Hanifa Assulua a échangé les blessures de mon âme contre la vie du tamarinier. C'est cela que m'a révélé mon père, en partant.

Journal du chasseur
(5)

L'OS VIVANT DE LA HYÈNE MORTE

*Une armée de brebis dirigée par un lion est capable de
vaincre une armée de lions dirigée par une brebis.*

Proverbe africain

L'administrateur est impatient. L'«Opération Lion», comme il s'est mis à désigner la partie de chasse, tarde à produire des résultats. Dans l'intervalle, il a reçu un ultimatum de ses supérieurs du parti. L'investissement extérieur dans la région pouvait être menacé si ce foyer de tension n'était pas résolu.

– J'ai aussi pensé à inventer un rapport disant que tout va bien.

– Un faux rapport ?

– C'est ce que nous faisons, nous les subordonnés. On ne dit jamais qu'il y a un problème. Admettre qu'il y a un problème n'apporte que des problèmes avec les chefs. Mais Naftalinda a lu ce rapport et a menacé de dénoncer le faux publiquement. Aussi, mon cher chasseur, il n'y a qu'une solution : dépêchez-vous, tuez-moi ces lions.

Peu après que Florindo s'est retiré, son épouse en personne frappe à notre porte, la volumineuse Naftalinda. Elle s'assure que l'administrateur était passé. Puis elle m'appelle à l'écart et me chuchote à l'oreille :

– Florindo est pressé. Il veut présenter des résultats. Il a déjà commandé des armes pour les distribuer aux autres. Faites attention, mon ami. Il y a ici des gens qui veulent vous tuer.

Cet après-midi-là, je pars tout seul. Je me dirige vers les forêts qui bordent la route menant à Palma. Un pressentiment me dit que cette marche sera productive.

Le pressentiment se confirme. À une demi-heure de route, à contre-jour, la lionne surgit sur l'autre rive d'un ru à sec. L'animal n'a pas l'air effrayé, comme s'il attendait cette rencontre. Sans préavis, il se jette à l'attaque et franchit en un clin d'œil la distance qui nous sépare. Mon propre cri est plus inattendu que la charge de la lionne :

– Que Dieu me vienne en aide !

Cette invocation désespérée est ce qu'il me reste quand la gâchette du fusil reste suspendue dans l'attente de la contraction de mon doigt. Quelle malédiction pèse sur moi, si au lieu de tirer, je me mets à recommander mon âme ? En mon for intérieur luttent la prophétie de ma mère et l'héritage de mon père.

Mais voilà que, soudain, la lionne interrompt la charge. Ne pas me voir courir épouvanté la surprend peut-être, qui sait. Elle est face à moi, ses yeux

prisonniers des miens. Je lui suis étranger. Je ne suis pas celui qu'elle attend. Au même instant elle cesse d'être lionne. Quand elle se retire, elle a déjà mué d'existence. Elle n'est même plus une créature.

Je suis tellement accablé et vide en arrivant au campement que je m'allonge sur la terrasse, disposé à dormir à la belle étoile. J'ai eu la lionne à portée de balle et j'ai échoué comme si j'étais un novice, saisi par l'anxiété. Je ne mérite pas un toit. Les dieux me pardonneront peut-être plus facilement, ainsi humble et exposé.

Je ne suis pas de ceux qui, lorsqu'ils souffrent, appellent les cieux au secours. Prier, je ne prie qu'en dormant. Les rêves sont mes uniques prières. Que Dieu ne le prenne pas mal. Mais il ne me reste qu'une âme petite et temporaire. Cet esprit ne s'allume que le soir, dans un murmure délicat pour que personne d'autre n'entende. Je demande pardon pour cette dégradation au rang de bête. Mais avoir une âme est un poids que je ne suis capable de supporter que mort. C'est pour ça que j'ai tellement aimé, en tellement d'amours tronquées. C'est pour ça que je chasse. Pour être vide. Exempté d'être homme.

L'occasion sublime ratée par ma faute me reste obsessionnellement en mémoire. La lionne continue de m'affronter, jaugeant mon âme. Il y a une lumière divine dans ses yeux. La plus étrange des pensées me vient à l'esprit : j'avais déjà contemplé quelque part ces yeux capables d'hypnotiser un aveugle.

Une douce fatigue amollit mon corps, je suis assailli par la même dolence qui fait tourbillonner les papillons étourdis autour du pétromax. Je m'endors et je rêve. Je suis l'opposé du chasseur traditionnel qui, la veille, rêve de l'animal qu'il va tuer. Dans mon cas, je me rêve moi-même, ne prenant vie qu'après avoir été tué par des créatures hostiles. Ces bêtes sauvages sont à présent mes monstres privés, ma création favorite. Elles ne cesseront plus jamais d'être à moi, elles ne cesseront plus jamais d'arpenter mes nuits. Car, en définitive, c'est moi leur prisonnier domestiqué.

La vieille église de Kulumani m'apparaît en rêve. En ouvrant les portails rouillés, je tombe sur un prêtre blanc. Il est portugais, son visage me semble familier. Difficile d'imaginer que c'est un prêtre. Les cheveux hirsutes, la soutane trouée et sale lui prêtent l'apparence d'un mendiant.

– Entre, mon fils, invite-t-il. Mon troupeau t'attend avec ferveur depuis longtemps. Ton nom est Arcanjo et c'est Dieu qui t'a envoyé.

Mon regard s'adapte à la pénombre : ceux que le prêtre a appelé "troupeau

de croyants” sont en définitive des lions et des lionnes. Les félins sont assis avec déférence et écoutent avec une dévotion humaine le message que le prêtre propage depuis sa chaire. Et, ensemble, croyants et prêtre prient pour que je mène ma mission à bon terme : que j’en finisse avec les hommes brutaux qui donnent la chasse à des lions innocents. Le prêtre lève son calice : “Ceci est ton sang”, proclame-t-il. Luttant pour se contenir, les lions inondent de salive les bancs de l’église. Les bras tendus, la voix luttant afin de ne pas être noyée parmi les rugissements des fauves, le missionnaire clame :

– Tu n’es pas du tout venu pour tuer des lions. Tu es venu pour tuer une personne !

Foutu rêve, je pense au réveil. Je mets l’écrivain au courant des fantômes qui ont tourmenté ma nuit. Gustavo sourit et commente :

– C’est curieux qu’on rêve toujours des mêmes bêtes : lions, tigres, aigles, serpents. Au fond, nous voulons être ceux qui peuvent nous dévorer.

Tôt le matin, accompagné par l’écrivain et par le pisteur Mpepe, je pars dans les plaines arides qui s’étendent au nord du village. Les lions étaient dans les parages la nuit dernière. J’ai bon espoir que la traque soit facile : les empreintes des lions se dessineront parfaites dans l’étendue déserte. On appelle ce territoire Kuva Vila. Et c’est juste, le terme en shimakonde veut dire vide. L’endroit est désert, maudit. On dit que la pluie n’est jamais tombée là, pas même une goutte par inadvertance.

On n’avait pas beaucoup marché quand on tombe sur une hyène solitaire au loin. Elle marche comme un mirage sur le fond indistinct de l’étendue sablonneuse. L’écrivain a du mal à détecter l’animal. Puis, quand il aperçoit la proie, la fulgurance d’un instant apparaît sur son visage : le foudroiement des sens. Je lui explique ensuite : voilà le vice. Ce n’est pas tuer qui me fascine. C’est cette rencontre avec le miracle fugitif, le moment fugace qui ne se répétera pas. Brusquement, je suis secoué par l’ordre ferme de Genito Mpepe :

– Tirez, tuez-la !

– Tuer une hyène ?

– Vous ne voyez pas ? Elle a quelque chose dans sa gueule, on dirait un bout de jambe.

Je redoute que mes doigts ne me désobéissent une fois de plus. Cette fois, cependant, le fusil remplit sa nature mortifère. Je tire avec précision et la bête tombe, rayée de la vie. Tout cela cause tout d’un coup en moi une sensation d’étrangeté. Pour quelle raison ai-je eu accès à mes propres doigts, cette fois-ci ? Le souvenir de ma mère, souillée de mon sang, comme si elle m’expulsait pour la deuxième fois, ressurgit en moi. J’entends de nouveau sa prophétie : mon destin

n'était pas d'être chasseur. Mais pourquoi cette prémonition se manifestait-elle seulement maintenant ?

– Grand tir, elle est tombée raide ! applaudit le pisteur.

Pourtant, la vérité c'est que pour la première fois j'ai tiré sans nerf, sans âme : le coup de feu a déchiré le silence sans que je me rende compte d'avoir appuyé sur la gâchette.

En me penchant sur la proie je confirme qu'elle a un os dans la gueule. Ce n'est pas facile de le libérer des puissantes mâchoires. Pas de doute : il s'agit d'un fémur humain. La bête l'avait déterrée en remuant les sables funestes.

– Vous savez ce que ça veut dire ? interroge Genito. Ça veut dire que les lions ont tué quelqu'un d'autre.

Quand on arrive à Kulumani, une foule s'agglutine devant l'administration. Ils avaient entendu le coup de feu et espéraient de bonnes nouvelles. Ils sont aussitôt déçus quand ils identifient la charge déposée à l'arrière de la camionnette.

– Cette hyène est à quelqu'un, souffle à mon oreille l'aveugle à la grosse veste militaire.

Un consensus s'installe aussitôt : cet animal ne répondait pas à l'instinct. Il avait plutôt accompli un travail de commande. Personne, pas même une bête, ne fourre sa gueule dans le sol interdit de Kuva Vila. On savait que là, depuis des temps immémoriaux, on n'enterrait rien mis à part les restes immortels d'anciens guerriers. Des luttes épiques qui s'additionnèrent dans le temps : les guerres contre les *Ngunis*⁴, les guerres des Allemands, la guerre contre l'armée portugaise, la guerre civile et les autres guerres domestiques qui n'ont mérité aucun titre.

Il est décidé qu'on apporterait l'os fatidique à une vieille sorcière appelée Apia Nwapa. Un os ne surgit pas du néant. Plus grave encore lorsque, comme dans ce cas, l'os surgit précisément du néant. Je refuse la consultation des esprits. Je n'ai pas de temps pour ces divertissements. Mais l'écrivain insiste : cette visite est vitale et impossible de me dérober à accompagner les participants de la cérémonie. De cette manière, j'obtiendrais d'autres bénédictions pour le bon succès de ma mission.

– Je vais demander la permission au fleuve.

La sorcière penche l'ombrelle sur son visage et, à cet instant, elle-même devient ombre. Apia Nwapa est gonflée de vanité : des gens d'ailleurs (y compris un représentant de l'administrateur en personne) sont assis dans sa cour.

La femme se cale lourdement contre le tronc du baobab. Jambes serrées tendues, elle s'installe comme si c'était son église privée. Elle regarde longuement l'écrivain, Maliqueto Proprio et moi. Puis, elle annonce à nouveau :

– Pour vous donner l'autorisation de chasser, je dois d'abord demander la

permission au fleuve.

– Au fleuve ? je demande, impatient.

– Le fleuve a ses commandements. Le *ngwena* plus grand vit dans le Lideia.

Vous connaissez bien ce crocodile...

– Je le connais ?

– C'est le même crocodile que vous avez tué il y a très longtemps.

Je ne peux que sourire. *Ngwena*, le crocodile ? J'avais déjà le permis de port d'armes, j'étais autorisé à tuer les lions assassins. Fallait-il maintenant que j'attende la sentence d'un crocodile imaginaire ? C'est ce que je demande entre timidité et scepticisme. La voix d'Apia est contenue, mais elle ne choisit plus ses mots :

– Imaginaire ? Vous doutez du crocodile ? Quelle sorte d'Africain vous êtes ?

– Laissons tomber mon cas. Nous sommes venus ici pour que vous identifiez un os trouvé dans la gueule de la hyène.

Ils déposent l'ossement à ses pieds. Elle ne bouge pas, se limite à contempler à distance le reste de squelette. Elle ferme les yeux et inspire profondément comme si elle évaluait l'odeur.

– Cet os est encore extrêmement vivant. Cette mort a été commandée.

Les ossements sont notre unique éternité. Le corps s'évapore, les souvenirs s'évanouissent. Restent les os pour toujours. Ce sont les arguments d'Apia Nwapa : ce qui se présentait là ne se réduisait pas à un fémur. Au contraire, c'était la preuve vivante d'une vie de quelqu'un.

– Oui, mais de qui ?

– Ma bouche ne désigne personne. Vous savez de qui.

– On est venu ici pour entendre ça ? je demande par défi.

– Alors je vais avancer quelque chose, vous êtes chasseur, vous découvrirez ce qui se trouve sous mes mots.

Elle fit une pause et, les yeux fermés, ajouta :

– Une femme jetée à terre est tombée plus bas que la poussière. À la fin, quelqu'un sera enceinte d'un squelette.

Le message semble indéchiffrable, mais Maliqueto semble clairement comprendre son sens. Une fois loin de la maison de la sorcière, il nous appelle sur le bord de la route et clarifie :

– Cet os est à Tandi, l'employée de l'administrateur, celle qui a été violée...

Les cris dans le village serinent le deuil : la nouvelle d'une autre victime des lions assassins s'est déjà répandue. Qu'il s'agisse de Tandi ne surprend personne. Après avoir été violée, la fille était devenue un *vashilo*, un de ces êtres somnambules qui traversent les nuits. Ainsi, exposée et solitaire, elle s'est livrée à la voracité des lions. Tandi s'était suicidée.

Quand je me couche, on entend toujours les pleurs des femmes dans les

rues. Elles pleurent celle qui est morte. Davantage que sa mort, elles plaignent sa vie brève, plombée et restreinte. Les derniers mots de la sorcière résonnent en moi :

– Souvenez-vous, chasseur, ce n'est pas vous qui pressez la gâchette : le coup de feu advient par la volonté d'un autre qui, à cet instant, occupe votre être.

Ce fut pour moi la seule fois où Apia Nwapa dit la vérité.

Le lendemain matin, je vais rendre visite à Genito Mpepe. Je frappe dans mes mains à l'entrée du terrain. C'est son épouse, Hanifa, qui vient à la porte. Le pisteur, dit-elle, a la gueule de bois.

– Mon mari est un *kwambalwa*, affirme-t-elle. Je pourrais dire que c'est un ivrogne. Mais ce qu'est cet homme ne peut-être dit que dans ma langue : un *kwambalwa*.

– Ce qu'on voit par là, disséminées sur le terrain, ce sont des bonbonnes de boisson...

– Ne soyez pas étonné, monsieur : c'est moi qui prépare ces bonbonnes, c'est moi qui lui donne à boire.

Pour les femmes de Kulumani, mieux vaut un ivrogne qu'un mari. Néanmoins, dans son cas, le choix se situe entre le crachat du serpent et l'haleine du démon. La violence de Genito, quand il est sobre, finit par être plus douloureuse que sa cruauté dans les moments d'ivresse.

– Venez, me demande-t-elle en me guidant par des petits chemins, venez voir comment cet homme dort encore.

Genito est recroquevillé sur une natte près du puits.

– On dirait une bête, commente Hanifa. Parfois, je demande à Dieu qu'il ne se réveille plus jamais, confie-t-elle.

Je souris, embarrassé. Je secoue la tête comme pour atténuer la gravité de ses déclarations. Toutefois, l'hôtesse reprend la parole avec une amertume redoublée :

– S'il ne se réveillait pas, je n'aurais pas à le tuer.

– Qu'est-ce que c'est que ça, Hanifa ?

– Cet homme m'a donné quatre filles mais il me les a toutes prises.

– On m'a dit que l'aînée a été tuée par les lions.

– C'est Genito qui l'a tuée...

Cette matinée fatidique, Silência se sauvait de Kulumani, fuyant le régime despotique de Genito Mpepe.

– Venez avec moi voir sa tombe. C'est ici même, à quelques pas.

Nous passons par une clairière jusqu'à une forêt proche. La tombe est marquée d'une croix en bois et d'une grande pierre en granit. Sur la dalle improvisée, on a déposé des fleurs des bois. Certaines sont encore fraîches.

– Jolies fleurs. C'est vous qui les apportez ?

– Nous ? C'est vous qui apportez les fleurs.

– Moi ?

– Tous les matins, vous vous agenouillez ici et vous discutez avec la défunte.

Hanifa me ramène chez elle, un doute tourmente ma pensée : comment a-t-elle été capable d'inventer que j'apporte des fleurs à Silência ? Je pense : cette femme est folle.

Dans la cour, j'entends quelqu'un tousser derrière la palissade en roseau. Quand je m'apprête à regarder, Hanifa me tire par le bras et me fait asseoir sur l'unique chaise disponible.

– Ce n'est personne, seulement les chiens. Ceux qui n'ont pas encore été mangés par les lions.

La maîtresse de maison rapporte de la cuisine une marmite avec de la patate douce bouillie et la sert dans une assiette en terre cuite. Je n'ai pas faim, mais je ne peux pas refuser. En silence, nous partageons la nourriture.

– Je parle de tuer Genito, mais c'est Kulumani tout entier que je voudrais éliminer.

– Qu'est-ce que c'est que cette colère, Hanifa ?

– Nous sommes tous les deux ici à manger ensemble. À Kulumani c'est interdit. Un homme manger auprès d'une femme ? Uniquement si l'homme est ensorcelé.

– Je suis peut-être vraiment ensorcelé, qui sait ?

Brusquement, j'entends tomber la vaisselle mise à sécher sur le hangar. Et je vois une silhouette de femme courir se cacher derrière la maison.

– Qui est-ce ?

– Ce n'est personne.

– Mais j'ai vu, j'ai vu une femme se cacher.

– C'est ce que je vous disais : une femme, ici, ce n'est personne...

Elle se lève et me conduit sans cérémonie dans la cour de devant. C'est une façon de me dire que la durée de la visite est sur le point de s'achever. Elle veut m'offrir des pieds de manioc. Gentiment, je refuse. Avant de partir, elle prend mes mains et demande :

– Je vois une tristesse si profonde en vous. Qu'est-ce qui se passe ?

– Rien. Il ne se passe rien. Et pourquoi demandez-vous ?

– Pour quelle raison perdez-vous du temps à parler avec une vieille noire et solitaire comme moi ?

Version de Mariamar
(6)

UN FLEUVE SANS MER

Sage est la luciole qui utilise le noir pour s'allumer.

Proverbe de Kulumani

La nuit où Arcanjo est arrivé, j'ai rêvé que j'étais une poule dépérissant dans le poulailler de Genito Mpepe. Les autres poules étaient mes sœurs. On vivait dans le quotidien sans histoire des oiseaux dépourvus de vol. Entre-temps, les nouvelles étaient parvenues à nos oreilles que les poules étaient devenues des vautours dans d'autres poulaillers. Et nous avons prié que la même métamorphose se produise avec nous. Comme les vautours nous nous élèverions à la liberté des cieux et aux vols étourdissants dans les hauteurs. Cependant, le miracle tardait.

Un jour, tandis qu'il nous donnait du maïs, grand-père Adjiru expliqua : ce n'étaient pas les grilles du poulailler qui nous séparaient de la liberté. Le secret de notre soumission était autre et habitait en nous : tous les matins Genito Mpepe nous hypnotisait. Il suffisait d'un doigt, oscillant comme un pendule devant le bec, pour nous plonger dans l'immobilité, étrangères au monde. Et quand l'une de nous semblait s'éveiller à la vie, notre maître lui plaçait la tête sous son aile et elle retournait aussitôt à la léthargie éternelle.

Ce rêve fut récurrent toutes les nuits suivantes. C'était comme si les rêves désiraient m'alerter de quelque chose. Cette chose, je le sais à présent, c'est la peur. Et tout devient clair : ce n'est pas à cause d'une quelconque désinvolture qu'Arcanjo m'a abandonnée. Son éloignement s'explique par la peur. Ce dont il souffrait, c'était de la terreur archaïque que des monstres ne se cachent sous la surface du lac. Le soupçon de ce que, dissimulée sous ma douce apparence, habite la bête sauvage qui le dévorerait. La crainte d'Arcanjo était celle-là.

La vérité est qu'Arcanjo n'a pas été fait pour partager sa vie. La grandeur du chasseur est dans la solitude. Ses paniques, ses lâchetés n'ont pas de témoins. La victime seule connaît ces faiblesses. D'où l'urgence du chasseur à se défaire de sa proie.

Il y a seize ans, quand Arcanjo Baleiro m'a regardée danser à la fête du village, l'incertitude habitait déjà en lui. Le chasseur avait peur de ce que mon corps disait, il avait peur de celle qui parlait par mon corps tandis que les *batuques* résonnaient. Pour lui qui ne connaissait pas cette langue, ce ne

pouvaient être que des forces obscures. Les démons parlent ainsi, sans mots, exprimant tout dans la volupté des corps. Sa crainte était celle-là. Pourtant ce n'étaient pas les démons qui faisaient trembler mon corps. C'étaient des dieux qui parlent et écoutent à l'intérieur de nous, les femmes. La crainte d'Arcanjo était la même que celle de tous les hommes. Que revienne le temps où nous, les femmes, étions des divinités. En s'enlaçant à moi, avec la douceur d'une brise, Arcanjo désirait la protection et la grâce de ces entités. Cependant, nos dieux n'étaient pas les mêmes. Les siens dormaient dans des livres. Les miens se réveillaient dans la musique. C'est ça que le chasseur n'a pas compris. Je ne dansais pas. Je faisais autre chose : j'effaçais le temps et le poids, comme un serpent qui se dépouille de son ancienne peau.

Ce qui m'arrivait à présent dans cette réclusion imposée m'était déjà arrivé auparavant. Il y a seize ans, quand Arcanjo Baleiro est parti du village, je me suis prostrée sur la terrasse à regarder les jours défiler. Le même enfermement, qui touche les papillons à un certain moment, se produisait en moi. Je migrais dans un cocon, enveloppée dans le temps, dans l'attente qu'une autre créature sorte de moi. En me voyant vaincue et abattue, sous l'auvent de notre maison, tout le monde croyait que j'étais retournée à mes anciennes paralysies. Mais je n'étais vide qu'en apparence. Car je savais que, bien qu'éphémère, l'amour d'Arcanjo avait engendré un fruit. J'attendis que mon ventre s'arrondisse et, le jour exact de mes dix-sept ans, je me présentai devant ma mère dans un affront triomphal :

– Vous croyiez que je n'étais pas femme ? Mettez votre main ici, sentez ce que je porte en moi.

Inerte dans ma main, son bras retomba avant même de toucher mon ventre.

– Tu as entendu le tonnerre et tu penses déjà qu'il pleut, Mariamar ? Eh bien, il y a encore beaucoup de nœuds dans la corde du temps.

– Je ne comprends pas, maman.

Je mentais. Je savais ce qu'elle suggérait. Les femmes de Kulumani, à chaque mois de grossesse, faisaient un nœud dans une corde qui est transmise de génération en génération.

– Nous sommes femmes, dit-elle. Nous avons été faites pour dépasser la souffrance.

Après, plus un seul mot : qu'un sourire énigmatique, frôlant presque le dédain. Sans rien dire, ma mère ravivait la vieille blessure : j'étais sèche, mon aridité était incurable.

– Ne me regarde pas comme ça, ma fille. Tu sais bien de qui c'est la faute.

Il n'y avait pas de doute : je ne pouvais pas être mère à cause du coup que j'avais reçu de mon père. Même l'infirmier avait confirmé les graves conséquences des coups de pied.

– Il y a des enfants qui naissent et meurent en notre sein, affirma Hanifa, mettant un terme au dialogue.

Des mots écrits dans le destin. Car cette même nuit un cauchemar déborda de mon sommeil : à l'intérieur de moi, un fauve carnivore dévorait mon enfant. Mon bébé mulâtre, mon enfant impur, enfant naturel de la route, s'éteignait comme un rêve dans l'obscurité. Je me réveillai ensommeillée, le drap humide : le sang me rendait visite, ensanglantant mes cuisses. Je criai, insultant ma mère, hurlant que j'accouchais. Ce sang sur mon lit était lui-même une créature, un caillot vivant, un sang-humain.

– C'est mon fils, c'est votre petit-fils, criai-je, les mains ouvertes dégoulinant d'un rouge épais, sur le seuil de la chambre d'Hanifa Assulua.

Aujourd'hui, je sais : l'histoire de mon enfance n'est qu'une demi-vérité. Pour démentir une demi-vérité, il faut bien davantage que la vérité entière. Cette vérité immense, tellement vaste qu'elle m'échappait, n'était qu'une : ce ne sont pas les châtiments corporels qui m'ont rendue stérile. Celle-là, c'était la version édulcorée inventée par ma mère. Le crime fut autre : des années durant, mon père, Genito Mpepe, abusa de ses filles. D'abord, cela arriva à Silência. Ma sœur souffrit en se taisant, sans partager ce terrible secret. Dès l'apparition de mes seins, ce fut moi la victime. Les fins d'après-midi, Genito migrait de lui-même au moyen de la *lipa*, l'eau-de-vie de palmier. Déjà complètement ivre, il entraînait dans notre chambre et le cauchemar commençait. L'incroyable était qu'au moment du viol, je m'exilais de moi, incapable d'être celle qui était là sous le corps en sueur de mon père. Un étrange processus me faisait oublier tout de suite après ce que je venais de subir. Cette subite amnésie avait une finalité : j'évitais de devenir orpheline. En définitive tout cela se produisait sans jamais advenir. Genito Mpepe désertait vers une autre existence et moi je devenais une autre créature, inaccessible, inexistante.

Hanifa Assulua, ma mère, a toujours fait semblant de ne rien savoir. Que c'était une invention des voisins, un délire de celui qui voulait dissimuler ses propres taches. Quand les évidences la broyèrent, elle me fit appeler pour me demander la voix tremblante :

– C'est vrai ?

Je ne répondis pas, les yeux cloués au sol. Mon silence fut pour elle la confirmation.

– Maudite !

Sans la moindre réaction, je la regardai se jeter sur moi, m'assaillir de coups de poing et de coups de pied, m'insulter dans sa langue maternelle. Au milieu des baves et des crachats, elle disait que c'était de ma faute. Uniquement de ma faute. Bien que Silência l'eût déjà avertie : c'était moi qui provoquait son homme. Elle ne se référait pas à Genito comme "mon père". Il était maintenant "son homme".

– Sors de cette maison. Je ne veux plus jamais de toi ici.

Je ne suis pas partie en définitive. Au contraire, je me suis cloîtrée entre des murs et jamais personne ne s'est autant enfermé dans une maison. Hanifa Assulua fit venir un sorcier et ce *uwavi* me fit boire une potion amère. Pendant toute une journée, je me suis servie dans une petite cruche en terre. Le lendemain, le venin avait déjà produit son effet. J'avais été muée en un corps sans âme. De la sève empoisonnée, au lieu de sang : c'était ce qu'il restait dans mes veines.

Ma mère se vengeait : autrefois elle avait transféré ma maladie vers l'arbre de notre cour. Maintenant elle faisait *takatuka* à l'envers : elle déplaçait la vie de moi vers l'arbre mort. En un instant, le tamarinier renaquit vert et hautain. En échange, je devins une créature inanimée. Un seul sens me restait : l'ouïe. Pour le reste, une noirceur ancienne et congénitale m'entourait.

Hanifa Assulua aspirait à bien plus que de m'éliminer physiquement. Mourir était peu. Il fallait gommer ma naissance. Les morts ne sont pas absents : ils demeurent vivants, nous parlent dans nos rêves, nous pèsent sur la conscience. La punition qui m'était réservée était l'exil absolu. Non pas de Kulumani, mais l'exil de la raison et du langage. Je fus déclarée folle. La folie était la seule absence parfaite. Dans la démence j'étais visible, mais fermée ; malade, mais sans blessure ; blessée, mais sans douleur.

Grand-père Adjiru tenta de me sauver, il essaya ses propres *mintela*. Rien n'y fit. On convoqua le père Amoroso. Mais, cette fois, le prêtre portugais ne tenta même pas de miracle. Emmenez-la tout de suite à l'hôpital, fut la seule chose qu'il dit. On me conduisit à Palma et l'infirmier diagnostiqua sans sourciller : cela, ce sont des choses sans causes.

– Avec de la chance, elle marchera à nouveau.

Je restai hospitalisée un temps à l'infirmerie sans signe d'amélioration. La médecine m'abandonna, mais on ne me ramena pas pour autant à Kulumani. Je restai à l'hôpital de Palma avec moins de vie et encore moins de compagnie. Je compris seulement plus tard pourquoi on avait remis mon retour. Grand-père Adjiru est mort au cours de ces jours-là. Ils n'ont pas voulu que je sois présente. Non pas pour m'épargner l'adieu. Mais pour que cet adieu dure toute ma vie.

Au premier anniversaire de la mort de grand-père, on m'emmena visiter sa tombe. Le défunt avait exprimé le désir de me voir à la cérémonie. J'étais revenue à la maison, mais ma condition n'avait pas changé. Personne ne voulut me transporter dans cet état sur la route. Je pouvais contaminer les voitures. Ils choisirent de m'y conduire dans une embarcation, le long du fleuve, jusqu'au bois sacré où reposaient Adjiru et l'arrière-grand-père Muarimi.

À la force des bras, on me passa sur la coque de l'embarcation. À ce moment-là, je glissai et tombai, abandonnée, dans les eaux du fleuve Lideia. On dit que j'ai disparu dans le lit profond et que je suis restée immergée des temps

infinis. Quand finalement on m'en retira, j'avais dans le regard l'éblouissement de celui qui vient de naître. Peu à peu, je comparus devant le monde. Je fis quelques pas ivres alentour, secouai les épaules comme si je me libérais d'un invisible fardeau. Il n'y avait pas de doute, comme témoignaient en chœur les voix des parents :

– Mariamar est revenue ! Mariamar est revenue !

Ébahis, les regards se focalisaient sur moi. J'étais le centre de l'univers. Le silence se fit, les parents immobiles, attendant ce qui allait suivre.

– Où sont mes sœurs ? furent mes premiers mots.

On fit venir Silência, ma sœur aînée, et les jeunes jumelles, Uminha et Igualita. En silence j'embrassai Silência et m'agenouillai pour regarder en face mes plus jeunes sœurs. Seuls quelques mois étaient passés. Pourtant, les petites étaient tristement vieilles. Je me suis toujours demandé si à Kulumani les enfants existaient. Peut-on appeler enfant une créature qui laboure la terre, coupe le bois, porte l'eau et, à la fin de la journée, n'a plus le cœur à jouer ?

Soudain, mon père interrompit le silence, suspendit les embrassades et proclama :

– Allons voir la mer.

– La mer ? s'étonna ma mère.

– Toute la famille y va, s'exclama Genito Mpepe, catégorique. C'est ce que j'ai promis à grand-père.

Ce n'était pas à la mer que je voulais qu'ils m'emmènent. Je désirais simplement retourner dans les bras de ma mère, qu'elle me berce et que je redevienne enfant. C'était l'unique mer que je voulais. Je compris alors pourquoi le père Amoroso parlait tant du déluge final. C'était ce à quoi j'aspirais : une inondation qui balayât ce monde. Ce monde qui obligeait une femme comme Hanifa à avoir des enfants, mais qui ne la laissait pas être mère, qui l'obligeait à avoir un mari, mais ne permettait pas qu'elle connût l'amour.

Toute la famille s'extasia devant l'immensité de l'océan, l'infini vivant, cet horizon sans contour qui semblait naître en nous. Mes sœurs paralysées par l'étonnement perdirent le verbe, enivrées devant cette immensité. Je fus la seule à marcher en direction des vagues qui venaient se briser sur la grève. Ce ne fut pas cette absence de limites qui me fascina. Ce fut l'écume qui m'enchantait, les chiffons d'écume qui s'échappaient de la crête des vagues. Comme des oiseaux blancs, sans corps et sans ailes, ces lambeaux s'échappaient en un vol aveugle pour se dissoudre dans l'air. Sur mes lèvres, j'enroulai et lâchai mille fois le mot "écume". Si un jour j'avais une fille, je l'appellerais ainsi : Écume.

Le nom que j'ai choisi pour cet enfant impossible est juste en fin de compte. Car ma descendance se fera avec la même matière qui s'échappe des vagues et s'envole jusqu'à n'être rien d'autre que l'absence. Je n'aurai jamais d'enfants, il n'y aura personne à qui je pourrai donner un nom.

Et, pourtant, à chaque nouvelle lune je suis prise de spasmes et, dans la solitude de mon lit, je donne le jour. Des dizaines d'enfants, j'ai déjà eu des dizaines d'enfants, aucune femme n'a accouché autant de fois. Un nombre infini de bébés sont nés et tous se sont éteints dans la minute suivante comme des étoiles filantes rayant les cieux. Mes enfants impossibles se sont évanouis, mais les vraies douleurs de ces accouchements imaginaires me poursuivront toute la vie.

Ma mère, Hanifa Assulua, qui connaît la souffrance, m'a bien prévenue : les douleurs passent, mais ne disparaissent pas. Elles migrent à l'intérieur de nous, se logent quelque part dans notre être, submergées au fond d'un lac.

Journal du chasseur
(6)

LES RETROUVAILLES

*Je ne suis heureux qu'avant de vivre. Je ne me souviens que
de ce que je rêve. Pour cela, j'écris.*

Extrait volé aux cahiers de l'écrivain

On a enterré Tandi, tôt le matin. Il y a peu de gens à l'enterrement. Des femmes surtout. L'administrateur est présent, accompagné de son épouse. La défunte avait tout de même toujours été son employée. L'absence du patron eût été suspecte aux yeux du village. Contrastant avec son mari, Naftalinda est défaite. À un certain moment, elle veut prendre la parole. Mais les pleurs l'empêchent de parler. Elle se reprend, essuie ses larmes et adopte peu à peu la glorieuse pose de l'exaltation :

– Les lions cernent le village et les hommes continuent d'envoyer les femmes surveiller les *machambas*, d'envoyer leurs filles et leurs épouses ramasser du bois et de l'eau à l'aube. Quand est-ce qu'on dira non ? Quand il ne restera plus aucune d'entre nous ?

Elle attendait que les autres femmes la suivent dans cette invitation à la révolte. Mais elles haussent les épaules et s'éloignent, une à une. La première dame est la dernière des femmes à quitter la cérémonie. En son for intérieur, elle se sent la dernière des femmes. Comme moi le dernier des chasseurs.

À la fin de la cérémonie, Florindo s'approche de moi pour m'annoncer que les fusils arriveront le lendemain.

– Vous allez avoir des renforts.

– Pas besoin. J'ai seulement besoin de moi. Gardez ces armes pour d'autres choses. Pour combattre les braconniers, par exemple.

– Maliqueto et Genito vont recevoir des armes et seront sous vos ordres.

– Je ne commanderai personne. Si vous voulez former une autre équipe, parfait. Mais ce que j'ai à faire, je le ferai tout seul.

La discussion devient pesante. Les présents s'éloignent en signe de réprobation. Ce n'est certainement ni le bon endroit ni le bon moment. Mais l'administrateur est trop énervé :

– Vous savez ce que je risque politiquement ? Moi qui comptais tellement sur cette chasse pour ma promotion ? Qu'est-ce que vous voulez, que je m'implique dans d'autres méthodes ?

L'écrivain nous pousse loin de l'église. C'est lui qui reprend le dialogue :

– Je ne comprends pas, cher Makwala. Que voulez-vous dire par "d'autres méthodes" ?

– À vrai dire, répond le gouvernant, je commence à me méfier de

l'authenticité de ces lions. Car ils pénètrent dans le village, même de jour, avec une intention quasi humaine...

L'écrivain rit, mais Florindo ne désarme pas : ces bêtes cherchent quelqu'un en flairant les portes, ce sont les auteurs d'une mort commandée. Ce ne peuvent être que des lions fabriqués : autrement, pourquoi ne mangent-ils pas la viande empoisonnée laissée comme appât ? Et pourquoi déchirent-ils les vêtements laissés sur les cordes à linge ?

– Soyez-en sûr : aucun vrai lion ne se comporte ainsi, conclut l'administrateur grandiloquent.

Une fois à la maison, je prépare le déjeuner. L'écrivain est dans la salle à manger, à travailler. Je remarque qu'il continue d'espionner mes papiers chaotiques. À présent je m'en moque. Je lis aussi ses cahiers et je lui vole même quelques phrases. En échange, je commence à prendre tardivement goût à écrire. Quelque chose dans l'écriture m'évoque le plaisir de la chasse : dans la page vide se cachent des rebondissements et des surprises infinies.

Je sers son assiette à Gustavo, remplis son verre. L'écrivain se sent légèrement gêné par ces attentions. Pendant le repas, aucun de nous ne prononce un mot. Pour finir, je vais dans la chambre et en reviens pour lui jeter brutalement le fusil dans les bras.

– Qu'est-ce que c'est que ça, Arcanjo ?

– Il est à vous. Le fusil est tout à vous.

– S'il vous plaît, Arcanjo, pourquoi diable voudrais-je cette saloperie d'arme ?

Je lève la paume de la main pour lui suggérer de m'écouter sans interruption.

– Vous vous souvenez de ce qui s'est passé la nuit où Hanifa nous a appelés ? Vous vous souvenez comme j'ai mis longtemps à tirer un coup de feu ?

Avec mille précautions, l'écrivain place l'arme par terre, comme s'il manipulait une charge explosive. J'attends qu'il termine l'opération délicate et je poursuis :

– Il y a plusieurs jours, vous avez voulu savoir avec quelle main j'avais tiré. Eh bien, ni la droite ni la gauche. Je ne tire plus.

– Je ne comprends pas.

– Mes doigts ne m'obéissent plus, mes doigts sont morts. Voici la vérité : je ne peux plus chasser.

Je lève les bras bien haut, en montrant mes doigts arqués comme de vieux crochets. L'écrivain ne sait pas quoi dire. Je me montre tellement sincère, tellement vaincu, qu'il lui est difficile de voir s'écrouler l'image qu'il s'est peu à peu construite de moi.

– Je n'ai plus de mains, dis-je pour conclure, vaincu.

J'observe mes mains comme si je ne les avais jamais vues, comme si elles

m'étaient totalement étrangères. Exactement comme à l'hôpital mon frère Rolando contemple l'inutilité de son corps.

– Ne le dites à personne, je supplie dans un souffle.

– Personne ne saura, me tranquillise Gustavo.

Puis, il demande :

– Excusez-moi, mais il ne vaudrait pas mieux accepter l'offre de l'administrateur et chasser avec l'aide de Genito et Maliqueto ?

– Jamais.

– Je ne comprends pas. Qui est-ce qui va tuer les lions en fin de compte ?

– Vous.

– Comment ?

– C'est vous qui allez les tuer.

– Vous êtes dingue !

– Je supervise tout, pas d'inquiétude. Au moment précis, vous n'aurez qu'à appuyer sur la gâchette.

Je m'attendais à ce que l'homme fût plus emphatique, dans un refus absolu. Cependant, Gustavo Regalo semble peser le pour et le contre. L'écrivain est peut-être sur le point de céder à une envie refoulée. Il soulève l'arme à nouveau, la soupèse et la pointe vers une cible imaginaire.

– Vous croyez que je toucherai la bête ? demande-t-il.

Un sentiment nouveau naît dans l'âme de l'écrivain. Un enthousiasme presque puéril affleure en lui. Et je pense : tout ce que nous avons construit si soigneusement pendant des siècles pour nous écarter de notre animalité, tout ce que le langage a recouvert de métaphores et d'euphémismes (la poitrine, le visage, la taille) se transforme en un instant en sa substance nue et crue : la chair, le sang, l'os. Le lion ne dévore pas uniquement des gens. Il dévore notre humanité même.

– Et si je rate ? veut savoir Gustavo.

– Ne vous inquiétez pas, écrivain. Ce n'est pas tant pour tuer le lion que je vous donne le fusil. C'est pour me défendre moi.

J'espère que l'écrivain me défendra. À ce qu'il semble, il s'est déjà aventuré à défendre quelqu'un : il a envoyé un rapport au gouvernement central dénonçant l'inertie de Florindo face au viol de Tandi.

– Vous avez parlé avec Naftalinda ? je demande.

– C'est elle-même qui m'a demandé de dénoncer ce crime. Et Hanifa, l'employée, m'a aussi abordé : elle a déclaré que son mari, Genito Mpepe, est celui qui était à la tête du groupe de violeurs.

– Vous avez confiance dans ce que dit Hanifa, après l'épisode de cette nuit-là ?

– Genito Mpepe lui-même a avoué qu'il était dans le *mvera* commandant les énergumènes.

Le rêve des lions dans l'église me vient à l'esprit. Et je me remémore

l'étrange prophétie du père Amoroso : "Tu n'es pas venu pour tuer des lions. Tu es venu pour tuer une personne !"

L'enterrement de Tandí, tellement dépeuplé et modeste, m'a davantage perturbé que je ne l'imaginais. On ne m'a pas laissé participer aux enterrements de ma mère et de mon père. Je n'avais pas l'âge adéquat. J'ignore s'il y a un âge adéquat pour contempler la mort. La disparition de Tandí m'a touché comme si on m'arrachait une partie de moi. Un os de cette femme s'était retrouvé entre mes mains. Comment puis-je m'endormir sans que ne me visitent les fantômes ?

Le plafond s'appesantit et je sombre peu à peu dans une rare et douce somnolence. Dans cette frontière entre veille et sommeil, voilà que je vois ma belle-sœur dans ma chambre, avec la légèreté d'une ombre. Je suis en train de rêver, je ne veux pas sortir du rêve. Luzilia surgit dans la brume, Luzilia s'insinue dans la maison, Luzilia se glisse dans ma chambre. Belle, parfumée, attirante. Elle s'accroche au fusil et se met à danser avec lui. Elle caresse l'arme comme si sa vie venait d'elle. Assis, immobile, je suis ses sinueuses insinuations. La femme effleure de son visage le canon de fusil tandis qu'elle me fixe, me dévisage.

– Attention, il est chargé ! j'avertis.

– Je sais, c'est pour ça que je danse avec lui.

L'infirmière ajoute :

– Il n'y a pas de danse qui ne soit ainsi, dangereuse, presque fatale. On commence dans les bras de la vie, on finit en dansant avec la mort.

Ses lèvres embrassent la gâchette, puis sucent lascivement le canon. Ses yeux sont toujours cloués aux miens. Cependant, je reste froid et distant. C'est bien connu : il y a un temps pour aimer, il y a un temps pour chasser. Ils ne se mêlent jamais. Si je cédaï, je trahirais une vieille tradition : en temps de chasse, il ne peut y avoir de sexe.

– Tu ne vois pas, Arcanjo ? Je suis le serpent boiteux...

Je comprends alors : la femme prétendait s'approprier mon âme. À ma stupéfaction, Luzilia se met à se déshabiller, son corps émergeant dans une longue volupté. La lumière qui retombe sur elle lui confère une irréalité lunaire. Elle s'approche, se tourne de dos et se presse contre moi, dessinant en moi les courbes de son corps. Dans ma poitrine on procède à la fonte des glaces : je me déroule, écarquillé jusqu'à la moelle, la voix hors d'usage, flamme enflammée.

– Tu ne dis rien, Arcanjinho ? demande-t-elle.

Ce qu'elle me demande est une tâche trop difficile : la tentation me séquestre, quand je veux parler ma gorge me fait défaut, quand je veux la toucher mes doigts me font défaut. Exactement comme dans la chasse, je ne suis plus maître de mon corps aussi dans l'amour. Je ne laisse échapper guère plus qu'un souffle inarticulé :

– Parler, moi ?

Brusquement, elle me fait face. La bouche, les dents, la langue, tout en elle

se conjugue pour extraire mon âme. Et je meurs presque une fois pour toutes, tombé dans l'abîme du sommeil.

Je me réveille en sursaut et j'avance dans le couloir tandis que, dehors, les premiers vestiges du matin s'annoncent. Je croise l'écrivain qui dit à brûle-pourpoint :

– Une femme vient de sortir d'ici.

– Une femme ? Quelle femme ?

– Je ne sais pas, je ne la connais pas. Elle est arrivée de Maputo, elle vous cherche. Elle dit qu'elle s'appelle Luzilia.

– Luzilia ?

Au-dehors impassible, au-dedans un volcan : me voilà pris par surprise comme un animal embusqué. En apparence immobile, mais courant intérieurement, impétueux, adolescent, succombant à la tentation. Et déjà je sentais le corps de Luzilia contre le mien, déjà gémissements et soupirs m'extasiaient. Je ne recherchais pas seulement la consommation d'un rêve, mais la cicatrisation de la blessure d'avoir été rejeté.

Une heure plus tard, Luzilia revient. Elle m'embrasse pour me saluer, frôlant presque mes lèvres. Elle atténue sur son visage l'effleurement râpeux de ma barbe mal rasée. Je sens ses seins contre ma poitrine et nous restons ainsi quelque temps.

– Je savais que tu viendrais.

– Ce n'est pas vrai. Je ne le savais pas moi-même.

– Et comment va mon frère ?

– C'est à cause de lui que je suis ici. Ton frère... je ne sais pas comment dire ça...

– Il est mort ?

– Non, pas encore.

– Pas encore ?

– Rolando veut que tu reviennes à Maputo de toute urgence. Il y a des choses qu'il veut te dire avant de mourir.

– J'ai besoin d'un jour de plus. Après on rentrera ensemble.

– Alors je retourne à Palma, je suis là-bas dans une pension. Tu me rejoindras demain.

– Ne pars pas tout de suite, Luzilia. Je veux te montrer le fleuve. Après je t'emmènerai en voiture à Palma.

De la rive la plus haute du Lideia, nous contemplons la vallée dans un silence absolu. Ce n'est qu'une fois assise sur les pierres de granit que l'infirmière se dispose à parler :

– Il y a des choses que je dois te révéler. D’abord, sur ta mère, sur sa mort.
– Je sais ce qui s’est passé. Elle était malade.
– Ta mère est morte de *kusungabanga*.
– C’est le nom d’une maladie ?
– Disons que oui. Une maladie qui tue les autres, ceux qui ne sont pas malades.

Sur le moment je n’ai pas compris. Mais, après, Luzilia explique : dans la langue de Manica, le terme *Kusungabanga* signifie “fermer au couteau”. Avant d’émigrer pour travailler, il y a des hommes qui cousent le vagin de leur femme avec une aiguille et du fil. Beaucoup de femmes contractent des infections. Dans le cas de Martina Baleiro, cette infection fut fatale.

– Rolando savait. C’est pour ça qu’il a tué son père. Ce n’était pas un accident. Il a vengé la mort de sa mère.

La colère inonde ma poitrine : mon frère avait tué mon père ! Et je répète pour moi-même “mon père”, comme s’il était davantage le mien que celui de Rolando. L’accusation cède peu à peu la place à un autre sentiment semblable à la jalousie.

– Dis-moi, Luzilia : mon frère arrive à dormir ?

Rolando dort, confirme son épouse. Comment aurais-je pu rester indifférent ? Mon frère avait réussi l’exil total que j’avais toujours ardemment désiré. J’enviais chez Rolando la folie et le sommeil. Je lui enviais sa femme, l’amour réciproque que je n’ai jamais eu.

Je m’éloigne de Luzilia, je m’approche de la pente raide pour mieux distinguer la vallée. Depuis mon arrivée à Kulumani, les eaux du fleuve ont gagné en volume. Dans les lointaines montagnes de la source, il doit déjà pleuvoir. Le fleuve ne dort jamais. En cela il me ressemble.

– Ici, près de ce fleuve, j’ai flirté avec une fille...

Je manie le souvenir estompé comme une arme, mû par une envie absurde de blesser Luzilia. Et je continue :

– Il y avait deux sœurs, oui, je ne me rappelle ni les noms ni les visages. J’ai même embrassé l’une d’elles. Mais je ne me souviens d’aucune. Peut-être, si je les revois...

– Ah, les hommes, les hommes ! Cet oubli n’arriverait jamais à une femme. Je parie qu’elles se souviennent de toi.

– J’avoue qu’à cette époque je buvais beaucoup et j’ai même consommé ces eaux-de-vie qu’on fabrique par ici.

– Et que venais-tu faire ici, dans ce coin perdu ?

– J’étais venu tuer un dangereux crocodile.

– Et tu as réussi ?

– Tu doutes de mes dons de chasseur ?

– Tu n’as pas toujours chassé qui tu voulais.

Je fais comme si je n'entendais pas. Je suis l'exemple des félins qui feignent de se distraire avant de se jeter sur la proie. Je ne sais plus comment agir avec Luzilia, si ce n'est en chasseur.

– Il y a une chose que je ne comprends pas. C'est vrai que tu comprends ce que dit Rolando, son langage ?

Soudain, je me sens proche de la méfiance de mon père vis-à-vis de la fidélité des lettres de ma mère. Mon Dieu, comme je ressemble à Henrique Baleiro ! Luzilia est bien loin de mes pensées quand elle répond :

– N'oublie pas que je suis infirmière. Et puis, je m'occupe de lui depuis tellement longtemps ! J'écoute ton frère comme on lit les lignes de la main.

Et que je n'oublie pas que Rolando savait faire usage de l'écrit. Cela avait toujours été son arme, son refuge. De la poche de son pantalon, Luzilia retire deux bouts de papier. Elle choisit le plus froissé et me le remet. C'est une lettre de Rolando, je reconnais son écriture d'éternel enfant bien sage. Je n'aime pas lire à voix haute. Je me sens fragile, ridicule, mis à nu. Donc, je lis en sourdine.

Mon cher frère : j'imagine que mon sort te fait mal. Je veux te dire que je ne souffre pas. Au contraire, je suis heureux car je ne pourrai plus jamais être un Baleiro. Je me suis dépouillé de mon nom hérité avec le même plaisir que certaines veuves brûlent les vêtements du mari qui les a tyrannisées. Après ce coup de feu, j'ai cessé d'avoir peur, j'ai cessé d'avoir peur de celui que j'ai été. Plus aucun crime ne m'attend. Je suis vide, comme seul peut l'être un saint. Tu te souviens comment maman nous appelait ? Mes anges, c'était comme ça qu'elle disait. Ici où je suis, dans cet asile, on n'a besoin ni de démons ni d'anges. Nous nous suffisons à nous-mêmes. Oui, c'est moi qui ai tué notre père. Je l'ai tué et le tuerai à nouveau chaque fois qu'il renaîtra. J'obéis aux ordres. Ces ordres m'ont été donnés sans mots. Le regard triste de ma mère a suffi. N'aie pas de peine pour moi, mon frère. La folie a d'abord été un alibi. Elle est devenue ensuite mon absolution. Notre mère a toujours mis en garde : la balle tue dans les deux sens. En tuant le vieux Baleiro, je me suis moi-même suicidé. Un jour, après le décès de notre mère, tu as dit : ah, si je pouvais mourir ! Eh bien je te le dis, maintenant. Ce n'est pas la mort qui confère l'absence. Le mort est encore présent : tout le passé lui appartient. L'unique manière de ne plus exister est la folie. Seul le fou est absent.

Ces lignes confirmaient mon vieux soupçon : mon frère se faisait passer pour fou. L'unique créature réellement malade c'était moi, avec mes nuits tourmentées, les cruels souvenirs d'un passé mal vécu.

– Je peux poser une autre question ? Toi et mon frère avez-vous jamais fait l'amour ?

Luzilia ne répond pas. Elle sourit seulement, triste. Elle déplie lentement le deuxième papier et l'agit devant moi.

– Tu reconnais ceci ?

C'est ma vieille lettre, cette infortunée missive où il y a très longtemps je me suis déclaré amoureux. Sans rien dire de plus, Luzilia avance vers moi, son sourire

triste prend maintenant une nature énigmatique. Elle m'embrasse.

– Allons à Kulumani, allons dans ta chambre.

– On ne peut pas. L'écrivain partage l'espace avec moi.

– Allons à Palma, on sera plus tranquilles là-bas.

Nous entrons dans la voiture. Sa main retarde mon geste d'allumer le moteur. Et elle chuchote à mon oreille :

– Tu avais raison, c'est ta dernière chasse. Parce que je viens te chercher...

Nous partons en silence, la main de Luzilia toujours posée sur mon bras.

– Cette nuit...

Et elle suspend sa phrase, cherchant le mot.

– Oui ?

– Cette nuit fais-moi avoir peur de moi-même.

Je regarde la route de sable qui s'ouvre devant nous plus sinueuse que longue, et je pense : la vie est l'attente de ce qui peut être vécu.

Version de Mariamar
(7)

L'EMBUSCADE

*Fais attention aux lions. Mais fais encore plus attention à
la chèvre qui vit dans la tanière des lions.*

Proverbe africain

Depuis l'arrivée du chasseur, les jours se sont écoulés épais mais vides comme les nuages d'hiver. Durant tout ce temps, je suis restée emprisonnée dans ma propre maison, à épier les préparatifs frustrés des expéditions de chasse. Je sentais les pas de mon père couler dans l'aube et le bruit de la jeep me poussait à la fenêtre pour guetter Arcanjo Baleiro.

Mais, peu à peu, mon intérêt pour mon bien-aimé s'est évanoui. Pour quelle raison ne se manifestait-il pas pour me revoir ? La vérité n'était qu'une : j'étais morte pour lui. Il n'y avait pas d'illusion à prolonger. C'est cette déception profonde qui m'a fait renoncer. Je ne voulais plus me sauver de la maison, je me passais des retrouvailles avec le chasseur. Je m'abstenais du fleuve, du voyage et du rêve.

Je n'étais pas la seule à être déçue par Arcanjo Baleiro. Impatients, les anciens du village se mirent à se réunir dans le *shitala* et une ambiance de conspiration domina Kulumani. On commença à voir Florindo Makwala, l'administrateur, dans les réunions des anciens. Cette présence était chose inédite dans le village. Makwala s'était toujours démarqué de ce monde qu'il surnommait "traditionnel", il s'était toujours distancié de la gestion des choses invisibles. Aussi trouvait-on étrange cette subite proximité.

Cet après-midi-là, quelque chose d'inattendu se produit. L'administrateur Florindo Makwala vient chez nous. Traditionnellement, les chefs ne se déplacent pas de leur résidence pour s'occuper d'affaires de gouvernance. Mais cette fois Makwala venait demander des faveurs. Enfermés dans le salon, mon père et lui négocient pendant un temps. Je commence à craindre que ce ne soit moi la cause de l'affaire. Cette crainte se confirme quand, plus tard, je suis convoquée pour recevoir l'ordre perturbant :

- Ce soir tu iras avec l'administrateur ! assène Genito Mpepe.
- Mais je ne suis pas en prison ? je demande.
- Tu iras dormir chez lui, affirme mon père, mal à l'aise.

En présence du visiteur, je me retiens, ruinée intérieurement. Néanmoins, aussitôt que Florindo se retire, ma supplique jaillit :

– Papa, ne me faites pas ça. Pour l’amour du Ciel, je ne veux pas...
– Tu n’as pas à vouloir.
– Mais, *ntwangu*, s’il te plaît, réfléchis bien, déclare ma mère, agissant en ma défense, contre toute attente. Ce Florindo, ce ver de terre...

Mpepe n’autorise pas d’argument. Qu’on se taise. Savions-nous que dans le silence de la nuit on conspirait contre sa personne ? Comprenions-nous comme il était isolé et fragile ? Faire des faveurs à l’administrateur était son occasion souveraine pour regagner protection et respect.

En silence, ma mère prépare mes bains, m’habille et me coiffe. Le couchant guette quand elle m’accompagne à la résidence de Florindo Makwala. Elle demeure immobile sur la route en me regardant entrer dans l’enceinte, elle me rappelle :

– Le foulard, ma fille...

Et elle passe sa main sur mon visage, faisant mine de rectifier ma coiffure. Elle reste ainsi, prisonnière de son propre geste. Elle me regarde longuement avant de dire :

– Ne t’inquiète pas, ma fille, tu es très jolie.

Et elle part, s’en retournant à la maison. Je reste seule, indécise, à l’entrée de ce que l’administrateur a toujours insisté ne pas être une “maison” mais une “résidence”. Mon hésitation est de courte durée : l’administrateur vient m’accueillir à la porte et m’invite à entrer dans son bureau. Il y a un grand canapé sur lequel il prend place rapidement tandis que je jette un œil sur les murs où se détache un énorme calendrier avec une femme chinoise lascivement allongée sur le toit d’une voiture.

– Il manque la photo de Son Excellence, votre mère Hanifa a fini par casser la vitre en la nettoyant. J’attends des fonds pour un nouveau cadre...

J’attends debout tandis qu’il s’enfonce en lui-même, sa tête retombant sur ses genoux.

– Je suis tellement désespéré, Mariamar !

Il ne va pas tarder à s’écrouler en pleurs, je pense. Dans une impulsion maternelle, je m’assieds à ses côtés, puis je reste immobile, comme on l’attend de quelqu’un de mon statut.

– Donnez-moi votre main, demande Florindo.

Maladroite et prise de vertiges, je tends le bras et entrouvre les doigts. Je reste ainsi un temps sans qu’il réponde à mon geste.

– Vous savez pourquoi vous êtes là ?

Je mens, secouant la tête en une négation timide. Une odeur âcre me dérobe l’air. Florindo Makwala me tient par la main et me conduit le long du salon comme font les vieux couples quand ils se retirent dans leur chambre. Il traverse un couloir sombre et, devant la porte du fond, approche son visage du mien. Je me détourne sans ménagement, mais il insiste à nouveau et chuchote à mon oreille :

– Il y a un problème avec mon épouse, Naftalinda.

Pour finir, il s’explique. La raison de ma présence était finalement très loin

de ce que j'avais soupçonné. En vérité, les désespoirs de Florindo étaient différents. Son épouse s'était offerte comme appât pour les lions. Il avait tenté de l'en dissuader. En vain. La première dame persévérait, elle dormirait nue à la belle étoile des nuits d'affilée jusqu'à ce que les lions soient attirés et la dévorent. C'était là son intention affichée. À moins que lui, Florindo, ne fût complètement un homme et assumât une position ferme au sujet de Tandi et de tant d'autres sujets.

– Mon épouse, mon épouse si unique...

Naftalinda ne lui prêtait ni yeux ni oreilles. L'administrateur était paniqué. Il était impérieux de détourner Naftalinda de ce dessein suicidaire. La première dame n'écouterait que quelqu'un comme moi, vivant dans la même solitude, parlant dans la même langue.

– Êtes-vous sûr que je suis la bonne personne, monsieur l'administrateur ? À la maison, tout le monde dit que je ne suis même pas une personne...

L'administrateur est plus que convaincu. Naftalinda et moi avions tant de choses en commun : on était née la même année, on avait étudié ensemble à la Mission, on était toutes les deux condamnées à ne pas avoir d'enfants et, ainsi, vouées à ne jamais être femmes.

– Entrez dans cette chambre et parlez avec elle. Mais une chose, ne l'appellez jamais par son ancien nom. À présent, elle n'aime plus...

À Kulumani, on contracte des noms selon les époques et les âges. Oceanita a été le premier nom de Naftalinda quand elle était encore bébé, à cause du volume de ses pleurs. Quand elle pleurait, c'était une marée montante. Chaque larme était un œuf d'eau qui tombait avec fracas sur le plancher.

La petite fille devint une adolescente et son corps se multiplia en volume. La famille, inquiète, la remit aux soins du père Amoroso : pour autant de corps, elle aurait besoin de beaucoup d'âmes. À la Mission, nous nous sommes retrouvées toutes les deux. Mon dessein était de guérir de la paralysie. Le sien de gagner en légèreté. J'ai recommencé à marcher. Elle n'a plus jamais perdu de poids. Malgré son changement de nom, la fille ne cessa jamais d'être grosse. Quand nous nous sommes dit au revoir à la porte de la Mission, j'ai observé pour la première fois une aigreur dans son regard et une dureté dans sa voix :

– Ne m'appelle plus jamais Oceanita. Maintenant je suis Naftalinda.

On l'envoya en ville et je ne sus plus rien d'elle si ce n'est quand, il y a quelques jours, elle est revenue à Kulumani, accompagnant son mari et mon chasseur de lions. Depuis ce jour, je ne l'avais pas revue, si ce n'est de loin, quand elle avait envahi triomphalement le *shitala* des hommes. Pour moi, elle était encore Oceanita. Mais pour tous les autres, elle n'avait pas besoin d'un quelconque nom. Elle n'était qu'une épouse, une épouse bien particulière. Elle était la première dame d'un village sans dames.

À présent, la volumineuse épouse du chef ne désirait rien, excepté mourir. Il

me passe par la tête que sa volonté suicidaire résulte en définitive de la plus pure générosité. Elle était tellement charnue que les bêtes seraient rassasiées et laisseraient le village tranquille pour de nombreuses lunes. Ou peut-être les chasseurs profiteraient-ils de l'occasion et embusqueraient les monstres maléfiques, qui sait ?

L'administrateur ouvre la porte avec mille précautions et me fait signe d'entrer toute seule. J'avance dans la pénombre, guidée par le bruit d'une respiration haletante. On dirait que les airs expirés s'affaissent, fatigués, de sa large poitrine comme des oiseaux blessés tombant des falaises.

Pas à pas, je déchiffre les ombres jusqu'à détecter enfin la présence de la première dame. Elle est assise dans un vieux fauteuil, toute boudhéisée, les doigts plongés dans deux coupelles de vinaigre.

– C'est pour ramollir les ongles, annonce-t-elle sans me saluer.

La voix stridente était l'ongle sur du verre. Mon frisson lui passe inaperçu. Ses yeux ne quittent pas ses mains.

– J'adore mes ongles, affirme-t-elle en soufflant sur ses doigts.

Et elle ajoute :

– Ils sont la seule partie maigre de mon corps.

L'odeur de vinaigre assaisonne une crainte irrationnelle qui m'assaille dès mon entrée dans cette maison. C'est un piège, je pense, en tremblant. Ce n'est pas le lion, c'est moi qu'elle veut capturer. Le regard inquisiteur de la maîtresse de maison se pose enfin sur moi.

– Je t'ai déjà pardonné, mon amie.

Elle avouait maintenant, tant d'années après : elle avait toujours été jalouse de moi, de ma silhouette svelte, de mes yeux fendus. Cette jalousie devenait insupportable chaque fois que je grimpais sur le dos des garçons, qu'ils couraient, tombaient avec moi en ne faisant qu'un et riaient avec moi dans un unique éclat de rire.

– Comme je te détestais, Mariamar ! J'ai tellement demandé à Dieu de t'emporter.

Plus habituée à la lumière, je la contemple aussi longuement que le docker sur le quai inspecte sa charge. Mon regard est le tâtonnement d'un aveugle. Je fixe Oceanita sans jamais parvenir à la voir. Les coudes invisibles, les fossettes lunaires, les plis et les replis : la fille était une plantation de chairs. Je comprends alors : elle est irritée que je l'observe. Quand elle tente de se lever, elle fait penser à un astre se décollant de l'univers.

– Je t'aide, dis-je en m'offrant.

– Pas la peine, rejette-t-elle énergiquement.

Mais elle s'écroule aussitôt, comme si ses genoux se dérobaient. Et elle s'appuie sur moi, comme un navire s'adaptant au quai. Elle a l'air de prendre plaisir à ce contact prolongé. Je l'éloigne soigneusement, fais quelques pas en arrière pour la contempler à nouveau. Quand je l'ai observée de loin, il y a quelques jours auparavant, je n'ai pas mesuré sa taille. Maintenant je comprends : Naftalinda est tellement grosse que, même debout, elle est toujours couchée.

Soudain, la femme soulève sa jupe, exhibe ses parties interdites et, moi, je détourne aussitôt le regard. La première dame demeure néanmoins immobile comme une statue, s'exposant sans pudeur.

– Regarde-moi bien ! Regarde sans peur, on est toutes les deux femmes. Comment un homme peut-il me désirer ? Comment puis-je séduire Florindo, dis-moi ?

– Ne fais pas ça avec moi, je supplie.

– Qu'est-ce que Florindo t'a dit ? Il t'a dit que je me suis offerte pour le repas du lion ? Alors, il n'a pas compris. Je veux être mangée, je veux être mangée au sens sexuel. Je veux être enceinte d'un lion.

Un lion creuserait comme un mineur jusqu'à parvenir à son centre. C'était celui-là son plan secret. Je la regarde. Son visage est joli, ses yeux profonds, rêveurs.

– Tu sais, Mariamar ? J'ai la nostalgie de nous, à la Mission. La Mission n'était pas seulement une maison religieuse : c'était un pays. Tu comprends ? Nous deux vivions à l'étranger. Nous sommes plus blanches que cet Arcanjo.

Je l'aide à se réinstaller dans le fauteuil et j'annonce que je vais passer la nuit avec elle, partageant sa chambre comme on faisait à la Mission.

– Naftalinda ?

– Appelle-moi Oceanita...

– Je peux me coucher dans ce coin ?

– Où tu veux, mais d'abord aide-moi à sortir, je veux accomplir mon rêve.

– Je ne peux pas. J'ai promis de ne pas te laisser sortir.

– Juste sortir et rentrer.

– Allons-y, mais pas longtemps. C'est juste ici, près de la maison.

Elle me prend par la main et m'emmène dans le champ devant l'administration. Dans le village, tout le monde dort, dans la brousse, on entend seulement le triste piaillage des engoulevents. Naftalinda contemple le sombre bloc de maisons et se plaint :

– Florindo me fait de la peine. C'est un clown. Il pense que les gens le vénèrent. Personne ne le respecte, personne ne l'aime.

Elle fait quelques pas en direction des arbustes qui entourent le terrain, choisit un vieux tronc, s'y assoit et reste ainsi comme si elle priait. Naftalinda s'endort tandis que je demeure vigilante, à distance. Peu à peu, je cède également au sommeil jusqu'à ce qu'en une seconde, tout arrive en un mélange confus et précipité : un craquement dans l'herbe, un grognement étouffé, une ombre projetée comme une balle de feu sur Naftalinda. Comme un éclair, je vois une lionne s'enrouler sur son large corps et toutes deux, presque indistinctes, s'embrasser dans une danse fatale.

– Au secours, la lionne ! Aidez-nous !

Hurlant, je cours aider la fille. La lionne s'étonne devant mon attaque. Avec une impulsion que je n'avais jamais imaginée en moi auparavant, je grandis en force et en taille et j'oblige la lionne à s'éloigner. Ce serait le bon moment pour que Naftalinda s'échappe. Mais elle rejette mon aide et court, à nouveau, se livrer

à l'agresseur. En un clin d'œil, nous tournons toutes les trois, ongles et griffes, baves et soupirs, rugissements et cris se confondent. La rage dédouble mon corps : je mords, j'égratigne, je donne des coups de pied. Surprise, la lionne finit par céder. Vaincue, elle se retire avec la dignité d'une reine détrônée. Et elle disparaît dans le noir, au-delà de la route.

Pendant quelques secondes, je reste allongée sur Naftalinda quand, brusquement, le firmament s'écroule sur mon dos. La douleur est immense, je crie désespérée, je tourne sur moi-même et, d'un coup d'œil, j'aperçois Florindo avec une matraque levée au-dessus de sa tête, prêt à m'asséner le coup final.

– C'est moi ! C'est moi, Mariamar !

Un chœur de voix éclot : "Tuez-la, Florindo !" Cette femme est la lionne en personne ! Autour de nous se rassemble le village entier, réclamant justice. À mes côtés, Naftalinda est couverte de sang. Elle se redresse à genoux, ouvre les bras pour protéger mon corps et proclame dans une sorte de glapissement :

– Personne ne touche à cette femme. Personne !

Empoignant toujours sa matraque, Florindo Makwala, confus, ordonne à la foule de s'éloigner. Il s'agenouille à mes côtés pour connaître mon état. Sa voix aussi est à genoux quand il murmure :

– Pardonne-moi, Mariamar, dans le noir je n'ai pas vu que c'était toi.

Dans un premier temps, les gens reculent. Puis, d'une seule voix, ils reprennent l'exaltation initiale et réclament mon exécution immédiate. Et la folle attaque se reproduit. Je suis assaillie par mon vieux rêve, je vais mourir comme j'ai toujours rêvé, tombée sur l'étendue de la plage, des silhouettes suspendues comme des vautours pour dévorer mon âme. Et les coups, les coups de pied ne me font plus mal, je ne distingue plus les insultes et je ne me rends même pas compte que, comme une vague de la mer, la foule se défait. C'est Florindo Makwala qui fait disparaître la horde hallucinée, devenu gigantesque de corps et de voix. Ainsi vu du sol, il a l'air d'une montagne et son commandement est celui d'une divinité en colère :

– Arrière ! Arrière ou je vous tue de mes propres mains.

Stupéfaite, Naftalinda contemple son époux comme si elle ne le reconnaissait pas. Puis, elle soupire :

– Mon mari, mon mari est revenu.

L'administrateur se tient comme une statue menaçante jusqu'à ce que, soudain, on entende des coups de feu. D'abord, au loin. Pendant de longs instants, les gens restent immobiles, entre attente et crainte. Puis surviennent d'autres coups de feu, plus près cette fois. Les curieux courent en direction de la route. Une clameur se répand bientôt, vibrante mais imperceptible. C'est Arcanjo qui est arrivé, je pense. Le chasseur est venu me sauver, finalement il s'est manifesté devant mon cœur épuisé. Les cris sont clairs à présent :

– Ils ont tué les lions ! Ils ont tué les lions !

Je me lève avec difficulté et, chancelante, je me dirige également vers la route. Et il est là, mon sauveur ! L'arme à l'épaule, il se détache dans le noir et marche dans ma direction. Mais peu à peu sa silhouette devient plus précise et je

constate qu'il ne s'agit pas d'Arcanjo Baleiro. C'est Maliqueto, le policier. Entouré par la foule qui l'accueille glorieusement, il brandit dans sa main droite l'oreille sanglante du lion abattu.

– J'ai tué ce lion là-bas dans la brousse.

– Mais on a entendu des tirs près d'ici...

– L'autre, la lionne, a été tuée ici même, sur la route.

Une acclamation euphorique le salue. Nul ne remarque que Florindo soutient, seul, son épouse blessée pour rentrer à la maison. Moi seule n'ai pas de maison où retourner. Seule, je pleure sur le sol noir de Kulumani.

Journal du chasseur
(7)

LE DÉMON SAINT

*D'os et de Soleil, non de vie, se fait le Temps. Car la Vie est
faite contre le Temps. Sans mesure, tissée d'infimes infinis.*

Extrait dérobé aux cahiers de l'écrivain

J'entends des coups de feu au milieu de la nuit. J'ai envie de quitter Palma, de partir sur la route et de chercher l'origine des coups de feu qui semblent venir du côté de Kulumani. Mais je suis prisonnier, amarré au sol où je viens d'aimer comme je n'ai jamais aimé. Auprès de moi dort l'unique femme de l'univers. Luzilia repose à demi nue sur le lit comme si cette pension moisie était son palais.

– Comme me réveiller me manquait !

Luzilia s'étire comme si elle était en train de naître. Voilà des heures que je l'observe, dans la pénombre de la chambre de la pension de Palma.

– Tu me regardes depuis longtemps ?

– Depuis toujours.

– Eh bien je me suis réveillée comme si j'avais dormi depuis toujours. Et toi ?

– J'ai entendu des coups de feu tout à l'heure. Ils provenaient du côté de Kulumani. Je dois y aller.

Luzilia semble ne pas avoir entendu. Elle s'habille avec cette lenteur que seul le bonheur confère. Puis, elle se rassoit et parle, l'oreiller serré dans ses bras.

– J'ai rêvé d'une folle, une que j'ai connue, internée dans mon hôpital. Tu sais ce qu'elle faisait ?

La femme ramassait des papillons, elle grattait leurs ailes et les mettait dans un flacon. Que faisait-elle de ce pollen ? Elle remplissait son propre oreiller. Elle disait qu'ainsi elle volait pendant son sommeil.

– Cet oreiller doit être rempli de pollen.

La clé de la voiture va et vient dans ma main. Luzilia comprend le message. Et suggère que je retourne à Kulumani et revienne la chercher après. Elle veut dormir davantage, se prolonger en papillon en quête de nouvelles ailes.

Palma est une petite ville. Deux voitures ne peuvent pas ne pas se croiser dans ses rues. Il s'en faut de peu que je ne heurte la voiture qui transporte Florindo Makwala. Il ouvre la vitre et, sans descendre de la jeep, veut savoir ce que je fais là, loin du village.

– Je chassais dans ces parages. Mais j'ai entendu des coups de feu dans le

village.

– Ils ont tué les lions. Mes hommes ont tué les lions.

– Et que fait ici l'administrateur de Kulumani ? Ne devriez-vous pas faire la fête avec vos hommes, avec votre peuple fidèle ?

– Naftalinda a été blessée, je l'ai emmenée à l'hôpital. Rien de très grave, mais elle a été hospitalisée.

– Quelqu'un d'autre a été blessé ?

– Genito a été tué.

Genito a tué la lionne, Maliqueto a tué le lion. Pour moi, le dernier chasseur du monde, il ne me restait plus rien si ce n'est de constater le succès des infâmes tueurs. Pour moi, Arcanjo Baleiro, qui connaissait la balle et non l'écrit, il ne me restait qu'à élaborer le rapport des faits.

Cependant, l'administrateur ne veut pas que je parte tout de suite au village. Il me demande de m'arrêter quelques minutes au centre de santé. Naftalinda serait très heureuse de me voir. Après, on rentrerait ensemble à Kulumani.

La première dame occupe une chambre individuelle. Les draps recouvrent très parcimonieusement son vaste corps. L'épaule de Naftalinda est entourée d'un large bandage qui ressemble sur elle à un petit chiffon. La femme prend ma main et me regarde de façon maternelle :

– J'ai une demande à vous faire. Emmenez Mariamar avec vous à Maputo.

– Mariamar ?

– C'est la fille cadette d'Hanifa. La semaine prochaine j'y serai aussi et je m'occuperai d'elle.

– Soyez tranquille, je le ferai.

– Vous êtes un homme bon, vous me rappelez Raimundo, l'aveugle du village. Il y a quelque chose de semblable chez vous deux, quelque chose d'étrange...

– Étrange ?

– Cet aveugle marche et tourne dans la nuit, dort à la belle étoile et a toujours été épargné par les lions. Savez-vous pourquoi il n'a jamais été attaqué ?

– Ne me dites pas que c'est un des fameux hommes-lions ?

– Au contraire. C'est parce que, parmi tous ceux du village, il est le seul à être complètement une personne, complètement humain. Exactement comme vous, notre chasseur...

– Et puisqu'on y est... interrompt Makwala.

– Oui, toi aussi. Tu es à nouveau mon mari, mon Florindo.

Puis, elle s'adresse de nouveau à moi :

– Si vous l'aviez vu hier soir...

– Je dois y aller, dona Naftalinda, pressé-je avec délicatesse.

– Laissez-moi vous regarder. Vous avez l'air si heureux, si jeune.

– Cette nuit j’ai dormi en bonne compagnie.

– Eh bien moi aussi. Cette nuit, après si longtemps, j’ai été heureuse. Malgré les douleurs, j’ai bien aimé, bien dormi et bien rêvé.

Naftalinda a rêvé que sa mère la berçait à nouveau dans ses bras. Mais elle lui chantait en portugais, ce qui dans la vie réelle ne s’était jamais produit. Toutes les berceuses se passaient en shimakonde.

– Jusqu’à hier, dit-elle, mes rêves ne savaient pas parler avec mes souvenirs. Cette nuit, oui. Cette nuit j’ai été bercée par le temps.

Sur le chemin du retour, Florindo avoue qu’il va démissionner de son poste. Il sera à nouveau professeur. Ce n’est pas un choix, c’est un renoncement.

– À préférer, je préfère la politique. Mais avec Naftalinda ça ne marche pas.

Après une pause, il ajoute :

– Vous ferez le rapport de la chasse, je dénoncerai ceux qui ont violé Tandí.

– Racontez-moi ce qui est arrivé à Genito.

L’histoire était simple mais énigmatique, comme tout ce qui se passe à Kulumani. L’homme avait succombé en tuant la lionne, près de la route. La même lionne qui avait attaqué Naftalinda et Mariamar.

– Genito a été pris par surprise ?

L’administrateur ne connaissait pas les détails. Il savait, oui, que le pisteur et la lionne étaient morts dans les bras l’un de l’autre, comme s’ils se reconnaissaient tous deux, intimes parents.

– On a dû séparer les corps, très difficilement. On aurait dit un accouchement à l’envers. On raconte que l’écrivain a même pleuré. Il n’a pas pu prendre de photos.

J’imagine l’écrivain et sa larme. Certainement une larme inventée, de la même façon que le mot créé par lui. Et je pense que finalement le voyage lui a été utile. Gustavo Regalo sait maintenant ce qu’est un lion. Et il sait mieux ce qu’est un homme. Il ne posera jamais plus de questions sur le pourquoi de la chasse. Car il n’existe pas de réponse. La chasse se passe en dépit du bon sens : c’est une passion, un vertige halluciné.

– Vous êtes triste de ne pas avoir tué les lions ? me demande Gustavo de but en blanc.

– Triste, moi ?

– Je sais ce que vous allez me répondre. Que vous ne tuez pas, vous chassez.

J’ai passé cette nuit avec la femme de mes rêves. Comment puis-je être triste ? Oui, peut-être, voudrais-je désormais toutes les nuits existant dans le temps. Le chasseur est un homme féru de miracles. Le chasseur est le démon saint.

Version de Mariamar
(8)

SANG DE FAUVE, LARME DE FEMME

*Quand les toiles d'araignée se joignent elles peuvent
attacher un lion.*

Proverbe africain

J'avoue maintenant ce que j'aurais dû annoncer dès le début : je ne suis jamais née. Ou mieux : je suis née morte. Aujourd'hui encore ma mère attend mon cri natal. Seules les femmes savent combien on meurt et on naît au moment de l'accouchement. Car ce ne sont pas deux corps qui se séparent : c'est la déchirure d'un seul corps, d'un corps qui désirait garder deux vies. Ce n'est pas la douleur physique qui accable le plus la femme à ce moment-là. C'est une autre douleur. C'est une partie de soi qui se détache, la déchirure d'une route qui, peu à peu, dévore nos enfants, un à un.

Voilà pourquoi il n'y a pas de souffrance plus grande que de donner le jour à un corps sans vie. Ils ont déposé cette créature inanimée dans les bras de ma mère et se sont retirés de la chambre. On raconte qu'elle a chanté pour me bercer, égrenant la même litanie avec laquelle elle avait célébré ses précédents accouchements. Des heures plus tard, mon père a pris dans ses bras mon corps sans poids et a dit :

– On va la mettre sur la rive du fleuve.

On enterre au bord de l'eau ceux qui n'ont pas de nom. Ils m'ont laissée là, afin que je me souvienne toujours que je ne suis jamais née. La terre humide m'a embrassée avec la tendresse que ma mère m'avait dédiée dans ses bras vaincus. Je garde le souvenir de cet obscur giron et j'avoue, j'ai la même nostalgie que l'on a d'une grand-mère lointaine.

Cependant, le lendemain, ils ont remarqué que la terre se retournait sur ma tombe récente. Une bête souterraine s'occupait de mes restes ? Mon père s'est muni de la machette pour se défendre de la créature qui sortait du sol. Il n'a pas eu le temps d'utiliser son arme. Une petite jambe s'est élevée de la poussière et a virevolté comme un mât aveugle. Puis, sont apparues les côtes, les épaules et la tête. J'étais en train de naître. Le même tremblement convulsif, le même cri désemparé des nouveaux-nés. Je naissais du ventre duquel les pierres, les collines et les fleuves voyaient le jour.

On raconte qu'à ce moment-là, ma mère a vieilli tout son soûl. Être vieux c'est attendre des maladies. À cet instant, Hanifa Assulua était elle tout entière une infirmité. Mon père a observé le visage grave de ma mère et a demandé :

– Je suis le père d'une taupe, moi ?

C'est alors qu'une lumière étrange s'est posée sur mon petit visage. Et à ce moment-là on a vu comme mes yeux étaient profonds, aussi profonds que le calme des eaux du fleuve. Les présents contemplaient mon visage et ne supportaient pas l'incendie de mon regard. Mon vieux, craintif, titubait :

– Ses yeux, ces yeux...

Un soupçon s'est fait jour chez tous : j'étais une personne non humaine. Nul n'a osé parler. Mais ma mère n'a pas tardé à s'en rendre compte : il y avait dans mes yeux clairs la clarté d'une autre, âme éloignée. Elle se demandait, dans un cri solitaire, pourquoi mes yeux étaient aussi jaunes, presque solaires. Avait-on jamais vu des yeux pareils chez une personne noire ? Mes yeux étaient peut-être devenus lumineux de tant chercher dans les sombres souterrains.

Les ténèbres, dit-on, sont le royaume des morts. Ce n'est pas vrai. De même que la lumière, le noir n'existe que pour les vivants. C'est dans le crépuscule qu'habitent les morts, dans cet interstice entre jour et nuit, où le temps se recroqueville en lui-même.

Celui qui vit dans le noir invente des lumières. Ces lumières sont des personnes, des voix plus anciennes que le temps. Ma lumière a toujours eu un nom : Adjiru Kapitamoro. Mon grand-père m'a appris à ne pas craindre les ténèbres. En elles, je découvrirais mon âme nocturne. En réalité, c'est le noir qui m'a révélé ce que j'ai toujours été : une lionne. C'est cela que je suis : une lionne dans un corps de personne. Mon apparence était humaine, mais ma vie serait toujours une lente métamorphose : la jambe se transformant en patte, l'ongle en griffe, les cheveux en crinière, le menton en mâchoires. Cette transmutation a pris tout ce temps. Elle aurait pu être plus rapide. Mais j'étais attachée à mon commencement. Et j'ai eu une mère qui n'a chanté que pour moi. Ce bercement a abrité mon enfance et retardé l'animal qu'il y avait en moi.

Peu à peu, cependant, quelque chose a changé chez nous. À l'exemple de ce que font les lionnes, j'ai été laissée à mon sort. Peu à peu, Hanifa Assulua m'a abandonnée, sans faute, sans parole de réconfort. Comme si elle avait compris que je n'avais occupé son ventre et vécu dans sa vie qu'accidentellement.

Je retourne à la maison, après la lutte avec la lionne, le dos endolori et les bras dilacérés. Je ne me présente pas devant ma mère. Elle ne me répondra pas. L'unique refuge qu'il me reste est à l'intérieur de moi-même. Je procède comme les bêtes blessées, je me recroqueville comme un fœtus. Quand je flotte déjà entre sommeil et veille, grand-père Adjiru apparaît devant moi. Ce n'est pas une vision. C'est lui, mon grand-père. Il est sur la terrasse, assis sur une natte. C'était là son plus vieux trône.

– Vous ne voulez pas entrer ? je demande.

– C'est ici, sur la terrasse, qu'on attend, répond-il.

Je veux prendre sa main, il refuse. D'autres mains le soutenaient déjà, explique-t-il. Il me demande alors de l'écouter. Que j'avais besoin de connaître des vérités sur mon existence. Il inspire profondément, comme s'il savait que le temps lui était compté, puis il parle d'un trait. Voici ce que dit Adjiru Kapitamoro :

Peut-être crois-tu, ma petite fille, ne pas être une personne. Il y a des visions qui t'assaillent, des délires qui te poursuivront pour toujours. Mais ne crois pas en ces voix. C'est la vie qui t'a volé l'humanité : on t'a tellement traitée comme une bête que tu as cru être un animal. Mais tu es une femme, Mariamar. Une femme d'âme et de corps. Et plus que cela : toi, Mariamar, tu peux être mère. C'est moi qui ai inventé que tu étais une femme sèche, infertile. J'ai inventé ce mensonge pour qu'aucun homme de Kulumani ne s'intéresse à toi. Tu serais ainsi célibataire, disponible pour partir et créer de nouvelles racines loin d'ici, libre d'avoir des enfants avec quelqu'un qui te traiterait comme une femme. Cet homme tu l'as déjà rencontré. Cet homme est revenu. Je l'ai moi-même rappelé à Kulumani. Comment est-ce que je l'ai appelé ? Bon, comment convoque-t-on un chasseur ? J'ai fabriqué des lions, et la réputation de ces lions s'est étendue à toute la nation. C'est là mon secret : je ne suis pas un sculpteur de masques, comme on le croyait. Je suis un faiseur de lions. Non pas parce que je suis un sorcier, mais parce que, depuis ma mort, je suis un dieu. C'est pour cela que je connais les mensonges du passé et les illusions de l'avenir. Bientôt, ma petite-fille, tu seras à nouveau ma Mariamar Mpepe. Loin de Kulumani, loin du passé, loin de la peur. Loin de toi-même.

Les yeux fermés, j'écoute la longue narration d'Adjiru et je comprends son dessein. Il ne veut pas perdre ma compagnie. L'unique dieu qui me reste a davantage besoin de moi que je n'ai besoin de lui. Aussi insiste-t-il que tout a toujours été correct dans mon existence. J'étais humaine, fille d'humains. J'étais ainsi solitaire et secrète, doutant de ma nature, à cause des mauvais traitements dans mon enfance.

Je rouvre les yeux simplement pour confirmer qu'Adjiru n'est plus là. J'inspire profondément et j'entends une autre voix à l'intérieur de moi. Cette voix remplit à nouveau ma tête : il n'y a pas d'Adjiru, il n'y a pas de lions fabriqués, il n'y a pas de dieux reprenant le passé. La vérité est bien différente : ce n'est pas la vie qui m'a déformée. J'étais déjà niée comme femme à la naissance. J'ai visité le monde des hommes à seule fin de leur donner la chasse. Ce n'est pas par hasard que mes jambes ont été paralysées. La bête qu'il y avait en moi réclamait une autre position, plus rampante, plus près du sol, des odeurs. Ce n'est pas non plus par hasard que je suis infertile. Mon ventre est fait d'une autre chair, je suis composée d'âmes échangées.

L'apparition d'Adjiru est déjà loin de moi, lorsque ce matin je vais voir la lionne morte. À proximité de la route vers Palma, sur le bord de sable rouge, la lionne gît comme qui ne fait que reposer. C'est la même qui a attaqué Naftalinda, la même avec qui j'ai lutté. Sans la tache de sang sous son épaule, personne ne dirait qu'elle était morte. Ils ont laissé le policier Maliqueto pour garder le trophée. Pour éviter que les sorciers ne viennent voler la viande. Les sorciers, les

hyènes et les vautours sont les seuls qui mangent de la viande de lion. Tous les curieux se sont lassés et il ne reste que Maliqueto pour surveiller les dépouilles.

Ignorant la présence du policier, je m'agenouille devant la féline. Je contemple ses yeux ouverts, sa langue pendante comme si elle n'était qu'assoiffée et fatiguée. Je me libère de mes vêtements et, entièrement déshabillée, je me couche aux côtés de la lionne, posant ma tête sur son corps immobilisé. Peut-être entendrait-on encore son cœur battre, qui sait ? Trop tard : je n'entends que ma propre poitrine.

Maliqueto me regarde avec un mélange de peur et d'étrangeté. Il fixe à nouveau le sol et affirme :

- On a emmené le corps de ton père, il y a très peu de temps.
- De mon père ?
- Oui. Genito Mpepe est mort. La lionne l'a tué. Tu ne savais pas ?

Je ne réponds pas. Je ne sais pas mesurer ce que j'éprouve. Peut-être que je n'éprouve rien. Ou peut-être cette mort avait-elle déjà eu lieu depuis longtemps en moi.

– C'était très étrange, poursuit le policier. Ton père a eu l'air de ne pas reconnaître le danger. Il a avancé vers la lionne, sans arme, on dit qu'il parlait même avec elle.

Genito parlait avec la lionne ? Quelque chose sonnait faux dans ce récit. Toutefois, j'avais renoncé depuis longtemps à chercher une quelconque vérité dans ce monde. Je veux parler. Une voix caverneuse et incompréhensible sort de ma gorge. Maliqueto interroge, stupéfait :

- Qu'est-ce que tu as dit ?

Je n'avais rien dit. Quand j'essaie de répéter plus clairement, je confirme une fois de plus que j'avais perdu la faculté de parler. Pourtant cette fois, c'est différent : dorénavant il n'y aura plus de mot. C'est ma dernière voix, ce sont mes derniers papiers. Et je laisse ici écrit avec du sang de bête et une larme de femme : c'est moi qui ai tué ces femmes, une par une. C'est moi la lionne vindicative. Mon serment demeurera sans relâche et sans trêve : j'éliminerai toutes les femmes qui resteront, jusqu'à ce que, dans ce monde fatigué, il ne reste que des hommes, un désert de mâles solitaires. Sans femmes, sans enfants, ainsi s'achèvera la race humaine.

Une allumette dévorée par le feu, ainsi je vois l'avenir. Le ciel suivra l'exemple de l'humanité : il périra aussi infertile que moi. Et aucun fleuve ne recevra sur ses rives les corps défunts des enfants. Car plus personne ne naîtra. Jusqu'à ce que les dieux redeviennent des femmes, plus personne ne naîtra sous la lumière du Soleil.

Cette nuit, je partirai avec les lions. À partir d'aujourd'hui, les villages trembleront sous ma plainte rauque et, de peur, les chouettes se transformeront en oiseaux diurnes.

Cette prophétie sera pour ceux de Kulumani une confirmation de mon état de folie. Que je suis devenue comme ça pour m'être tellement distanciée de mes dieux, ceux qui apportent les nuages et leur font déverser de la pluie. Que j'ai

perdu la raison pour avoir tourné le dos aux traditions et aux ancêtres qui gardent le calme de notre village. Mais je n'obéis qu'au destin : je vais me joindre à mon autre âme. Et la culpabilité ne me pèsera plus jamais comme c'est arrivé la première fois où j'ai tué quelqu'un. À cette époque, j'étais encore trop une personne. Je souffrais de cette maladie humaine appelée conscience. Maintenant, il n'y a plus de remords. Car, à y voir de plus près, je n'ai jamais tué personne finalement. Toutes ces femmes étaient déjà mortes. Elles ne parlaient pas, ne pensaient pas, n'aimaient pas, ne rêvaient pas. À quoi bon vivre, si elles ne pouvaient pas être heureuses ?

Pour la même raison, des années auparavant, j'ai tué mes petites sœurs. C'est moi qui ai noyé les jumelles. Tout le monde croit que c'est un accident de bateau, mais c'est moi qui ai saboté l'embarcation et qui l'ai lancée voguant sur les vagues de la mer. C'est mieux que ces petites n'aient jamais grandi. Car elles ne se seraient senties vivantes que dans la douleur, le sang, les larmes. Jusqu'à ce qu'un jour elles demandent pardon à genoux à leurs propres bourreaux. Comme j'ai fait toutes ces années avec Genito Mpepe.

C'est moi qui ai conduit Silência jusque dans la gueule de la mort, ce matin fatal. Elle était ma sœur, mon amie. Plus encore, elle était mon autre personne. Mais de son côté, la jalousie était un obstacle profond. Silência a toujours voulu être moi, vivre ce que je vivais, aimer qui j'aimais. Ma sœur s'est toujours approprié mes rêves. Il en a été ainsi avec le chasseur Baleiro. J'ai tout de suite regretté de lui avoir raconté mes rencontres avec le visiteur. Car elle m'a accusée de renverser la situation comme si cette histoire lui appartenait à elle. Au fond, c'était la jalousie qui la torturait. Car elle n'avait pas d'âme en elle pour inventer une autre vie. La peur l'avait tuée. C'est pourquoi, quand elle a fini de vivre, il n'y a pas eu de décès.

J'arrive à la fin. Toute fin est un commencement, disait Adjiru Kapitamoro. Mais pas cette fin. Celle-là est la conclusion de tout, l'effondrement des derniers cieux. Il n'y a qu'un seul souhait que je n'ai pas accompli : revoir la mer. C'est pourquoi peut-être, alors que je sens que je m'endors, dans mon dernier sommeil humain, le même rêve m'envahit. La mer qui s'étend, des oiseaux d'écume qui traversent les airs et Arcanjo Baleiro qui ressuscite cette fois du sommeil des noyés et me conduit loin de Kulumani, dans cet endroit où vivent les mirages et naissent les voyages.

Journal du chasseur
(8)

FLEURS POUR LES VIVANTS

*J'ai parcouru de vastes abris. Mais n'ai pas trouvé d'ombre
si ce n'est dans les mots.*

Cahiers de l'écrivain

Florindo Makwala me conduit au lion mort, comme si c'était une excursion à mon propre échec. Je n'ai chassé aucun des lions. Mon frère Rolando peut être tranquille : ce ne fut pas ma dernière partie de chasse. Ce ne fut même pas une chasse. Et, où qu'elle se trouve, ma mère peut être fière de sa prophétie : la chasse et moi avons bifurqué de destin.

Sur la route, on passe prendre Gustavo Regalo. Je le retrouve plongé dans ses papiers habituels.

– Laissez votre travail, on va voir le lion abattu.

– Ce n'est pas mon travail, je revois votre journal.

– Il vaut le coup ?

– Écoutez, je suis écrivain, je sais évaluer : celui qui écrit ainsi n'a pas besoin de chasser.

Ma gorge se noue. Gustavo n'imagine pas la valeur de cette récompense. C'est un petit mot qui a inauguré mon histoire avec Luzilia. C'étaient les lettres qui faisaient s'agenouiller mon père devant son épouse mal aimée. C'était de la jalousie que je nourrissais envers Rolando quand il restait à la maison, assis comme un souverain en compagnie de livres. J'ai toujours été celui de la rue, de la brousse. Ce que Gustavo me donnait à présent, c'était une maison. C'est peut-être pour cela que je lui offre mon vieux fusil. Gustavo refuse. Et je demande :

– Finalement, on n'échange pas ? Vous chassez et moi j'écris ?

– Vous m'avez donné ce qui dans la chasse se trouve avant le fusil.

Et nous partons pour aller voir le lion, le trophée d'une guerre si difficile. La voiture parcourt lentement une petite distance et s'arrête près d'une colline. Sans dire un mot, nous descendons de la jeep et parcourons à pied un raccourci près du fleuve. C'est le matin tôt, la rosée perle brillante sur les hautes herbes et les toiles d'araignée. L'appareil photo allant et venant sur sa poitrine, l'écrivain avance derrière moi. Les ronces frôlent mes jambes et mes bras. Une trace de sang est mon héritage. Je suis un chasseur qui saigne davantage que la victime.

– Qui a tué ce lion ? veut savoir Gustavo.

– C'est Maliqueto, répond Florindo Makwala qui ouvre la marche. C'est

Genito Mpepe qui a tué la lionne, celle qui a attaqué Naftalinda.

La lionne avait été tuée à proximité de la route. À cette heure, on l'avait déjà conduite au village où elle serait exhibée comme preuve du succès de la chasse. Il restait le mâle qui apparaissait imposant. C'est pourquoi l'administrateur demanda qu'on prenne en photo le lion et pas la lionne : l'image rapporterait davantage dans les journaux télévisés de la nation.

L'animal est là, plus loin, à proximité d'un fourré d'arbustes. Allongé comme seul un félin peut l'être. Il avait perdu sa dignité royale. Ce sont les tiques suçant sa gueule qui sont le plus impressionnantes. À mesure qu'elles sentent le goût amer de la mort, elles se laissent tomber comme des pois gris filants. Je suis venu voir le lion, le roi de la jungle et je suis absorbé par d'insignifiants parasites. J'imagine qu'une de ces tiques grandit de plus en plus et explose comme une grenade de sang tachant de rouge tout le décor.

– Prenez-moi en photo avec le trophée, insiste l'administrateur, se postant fringant avec un pied sur l'animal. Chimère que je ne dissipe pas : ce n'était plus un lion qui était là. C'était une dépouille vide. Il n'était plus qu'une écorce rejetée, une peau lardée de néant.

Je vais rendre visite à Hanifa Assulua. Je ne resterai pas pour l'enterrement de Genito. Je veux au moins présenter mes condoléances. En plus, j'ai la mission d'emmener sa fille avec moi, la seule survivante.

Avant d'entrer dans l'enclos, je ramasse quelques fleurs des champs. Je ne veux pas arriver les mains vides. À genoux, fouillant parmi les herbes, la voix d'Hanifa me fait sursauter :

– Encore, les fleurs ?

Je veux expliquer que mon geste est destiné à Genito. Mais la veuve avance devant moi, d'un pas rapide, sans envie d'écouter. Une fois à l'ombre dans la cour, elle m'offre une chaise et s'assoit sur une natte. En silence, elle se laisse entourer de voisines vêtues de noir. Il n'y a pas de mot pour parler de celui qui est mort. Aussi, en silence je lui remets les fleurs avec l'explication qui convient.

– Elles sont pour Genito. Des fleurs quand il n'y a pas de mots.

– Qu'est-ce qu'on peut faire ? On vit sans le demander et on meurt sans avoir la permission.

– J'ai de la peine que ce soit fini comme ça.

– Ce n'est pas le veuvage qui me blesse. J'étais déjà veuve depuis longtemps, dédramatise-t-elle lorsque nous nous saluons.

C'était sa fille Mariamar qui la préoccupait. Elle était malade et à Kulumani personne ne pouvait la soigner.

– J'ai les papiers de l'hôpital qui confirment qu'elle doit être internée. Ma

filles est devenue folle.

– J'ai parlé avec l'administrateur. Je l'emmène avec moi. Mais vous allez rester ici toute seule ?

– J'ai des tombes dont je dois m'occuper.

– Votre fille viendra vous rendre visite.

– Mariamar ne doit pas revenir. Plus jamais. Elle serait morte par les vivants, poursuivie par les morts.

Hanifa rentre dans la maison et revient quelques minutes plus tard en tirant une jeune fille par le bras.

– C'est ma fille.

La jeune fille est enveloppée dans un pagne qui couvre partiellement son visage. Elle marche d'un pas accablé comme un épouvantail. Elle tient à la main un cahier dont on peut lire sur la couverture *Journal de Mariamar*. Lorsque son regard croise le mien, un vertige me foudroie. Ces yeux de miel me transportent soudain vers un passé que je croyais évanoui. Je détourne le visage, je suis chasseur, je sais fuir les pièges. Ces yeux, aussi lumineux, noircissent le monde. Mais c'est une noirceur agréable, une douce torpeur de l'enfance. De par leur intense clarté, les yeux de Mariamar me restituaient quelque chose que, sans savoir, j'avais perdu depuis longtemps. Maintenant, je m'adresse à elle comme si je reprenais une conversation interrompue et la voix me manque presque quand je lui demande :

– Tu n'emportes que ce cahier, tu n'emportes pas une valise de vêtements ?

– Elle ne parle pas, intervient sa mère. Elle a cessé de parler depuis hier.

Mariamar gesticule en désignant le cahier. Ce balbutiement me rappelle Rolando, mon pauvre frère, toute sa vie tellement intime avec les mots et maintenant sans accès aux vocables les plus élémentaires. La fille aux yeux de miel agite les bras, son pagne se déploie en ailes et sa mère traduit :

– Elle dit que ce cahier est son unique vêtement.

Je leur laisse du temps, je m'écarte afin que les deux, Hanifa et Mariamar, se disent au revoir. Mais il n'y a pas d'adieu. La main qui s'attarde dans la main est l'unique parole entre mère et fille. Cet attermoisement a une fin qui manque de m'échapper : il y a une sorte de collier que la mère passe discrètement dans la main de sa fille.

– J'aime aussi offrir des colliers, dis-je.

– Ce n'est pas un collier, corrige Hanifa. C'est l'ancienne corde du temps que je donne à Mariamar. Toutes les femmes de la famille ont compté les mois de grossesse sur cette longue corde.

Le cadeau a ému Mariamar. Une ombre a assombri ses yeux et elle laisse

tomber le cahier. Ainsi entrouvert par terre, je peux lire la première des pages. Il est écrit : “Dieu a déjà été femme...” Je souris. À ce moment-là, je suis entouré de déesses. De part et d’autre de l’adieu, dans ce déchirement de mondes, ce sont les femmes qui cousent mon histoire déchirée. Je contemple les nuages qui marchent du pas lourd et incertain de la grossesse. Il ne tardera pas à pleuvoir. À Palma m’attend la femme que j’ai attendue toute ma vie.

Déjà installé dans la voiture avec Mariamar assise à mes côtés, je prends congé maladroitement.

– Adieu, Hanifa.

– Vous avez compté les lions ?

– Depuis le premier jour je sais combien ils sont.

– Vous savez combien. Mais vous ne savez pas qui ils sont.

– Vous avez raison. Je n’apprendrai jamais cet art.

– Vous savez parfaitement : les lions étaient trois. Il en manque encore un.

Je regarde alentour comme si je surveillais le paysage. C’est la dernière fois que je contemplerai Kulumani. Ce sera la dernière fois que j’entendrai cette femme. Avec le respect des dernières choses, Hanifa Assulua chuchote :

– Je suis la lionne qui reste. Vous êtes le seul à connaître ce secret, Arcanjo Baleiro.

– Pourquoi me racontez-vous cela, dona Hanifa ?

– C’est ma confession. C’est la corde du temps que je laisse dans vos mains.

Notes

1. Petit terrain agricole. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)
2. Prononcer “batouque”. Fête accompagnée de musique rythmée par des tambours.
3. La marque Pétromax utilisée ici comme nom commun désigne une lampe-tempête à pétrole.
4. Dans les premières décennies du XIX^e siècle, les Ngunis, peuple provenant de l’Afrique du Sud, mènent des incursions armées au Mozambique.

DU MÊME AUTEUR

(entre autres)

Les Baleines de Quissico, Albin Michel, 1996

La Véranda du frangipanier, Albin Michel, 2000

Chronique des jours de cendre, Albin Michel, 2003

Le Chat et le Noir, Chandeigne, 2003

Tombe, tombe au fond de l'eau, Chandeigne, 2005

Un fleuve appelé temps, une maison appelée terre,

Albin Michel, 2008

Le Dernier Vol du flamant, Chandeigne, 2009

Et si Obama était africain..., Chandeigne, 2010

Le Fil des Missangas, Chandeigne, 2010

L'Accordeur de silences, Métailié, 2011

Poisons de Dieu, remèdes du Diable, Métailié, 2013

La Pluie ébahie, Chandeigne, 2014